

E.O.

PQ

2189

. B33

A6

1837

SMRS



# SATIRES

ET

POÈMES.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET C<sup>ie</sup>,  
RUE DE SEINE, N<sup>o</sup> 14 BIS.

# SATIRES

ET

## POÈMES,

PAR

**AUGUSTE BARBIER.**



PARIS,

FÉLIX BONNAIRE, ÉDITEUR,

10, RUE DES BEAUX-ARTS.

1837.

Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa



Toutes les muses glorieuses  
N'ont pas au front le calme et la sérénité ,  
Et dans le chœur sacré de ces nobles chanteuses  
Plus d'une grande voix sonne avec âpreté.

L'une épanche son ame en plaintes infernales ,  
Par les bois , et les monts , et les flots voyageurs ;  
L'autre , frappant au seuil des demeures royales ,

Des monarques tombés, des grands usurpateurs,  
Chante les tragiques douleurs.

Une troisième enfin, la muse populaire  
Se plaît dans la vapeur des ardentés cités ;  
Tantôt sa voix grave et sévère  
Gourmande le torrent des esprits révoltés,  
Ou, bruyante comme un tonnerre,  
Roule une Marseillaise aux faubourgs irrités.

O lecteur souverain ! telle la muse fière  
Qui par un temps d'orage apparut à mes yeux,  
Et que, depuis ce jour, dans nos gouffres de pierre  
Suivirent mes pas hasardeux.

Je sais qu'il en est de plus belles  
Dont les yeux sont toujours aux voûtes éternelles,  
Mais j'aime celle-là plus que toutes ses sœurs :  
Elle montre le bien aux âmes indociles,  
Sans crainte elle s'abaisse aux choses les plus viles.

Et trouve quelquefois dans la fange des villes  
A consoler les cœurs.

Or, j'ai voulu tenter une œuvre austère :  
Par la triple clameur d'un concert menaçant,  
J'ai voulu détourner les enfans de la terre  
Des noirs excès du tems présent.  
Effort laborieux, peut-être téméraire!  
Peut-être, hélas ! ai-je entrepris  
Plus que je ne voulais et plus que je ne puis.

Mais dans sa course infatigable,  
Si la muse, enfant des cités,  
Ne me vit pas toujours marcher à ses côtés,  
Du moins je me guidais sur sa voix redoutable :

Malgré mon pied tardif, ô lecteur souverain,  
De loin j'entendais la maxime  
Qui tombe incessamment de ses lèvres d'airain,  
Toujours je me disais qu'en ce monde incertain,

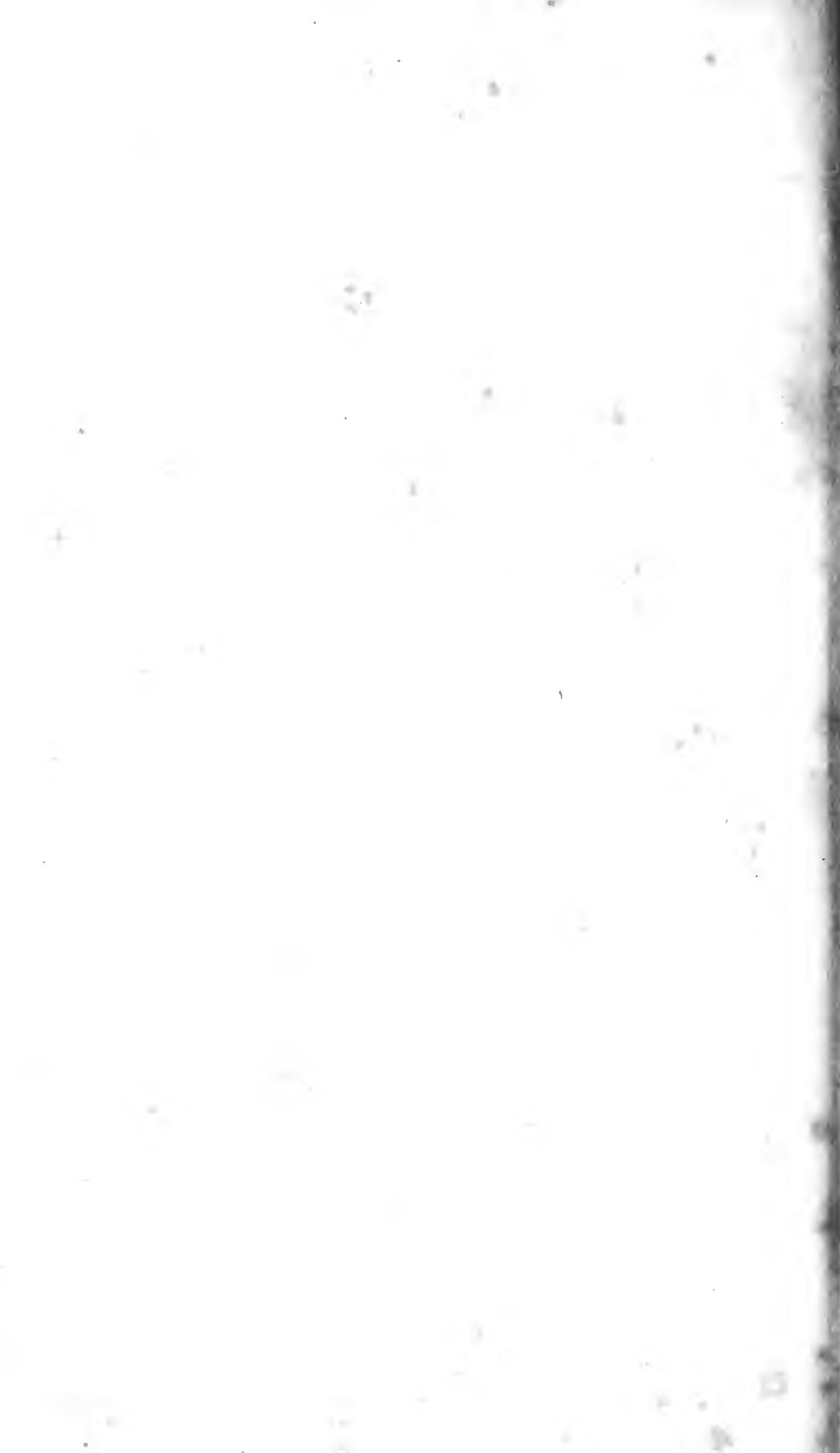
Quels que soient les partis qui commettent le crime,

En face du mal indompté

Le poète doit être un protestant sublime

Du droit et de l'humanité.

# IAMBES.



— PROLOGUE. —

On dira qu'à plaisir je m'allume la joue ,  
Que mon vers aime à vivre et ramper dans la boue ,  
Qu'imitant Diogène au cynique manteau ,  
Devant tout monument je roule mon tonneau ,  
Que j'insulte aux grands noms , et que ma jeune plume  
Sur le peuple et les rois frappe avec amertume :

Que me font après tout les vulgaires abois  
De tous les charlatans qui donnent de la voix ,  
Les marchands de pathos et les faiseurs d'emphase ,  
Et tous les baladins qui dansent sur la phrase ?  
Si mon vers est trop cru , si sa bouche est sans frein ,  
C'est qu'il sonne aujourd'hui dans un siècle d'airain.  
Le cynisme des mœurs doit salir la parole ,  
Et la haine du mal enfante l'hyperbole.  
Or donc , je puis braver le regard pudibond ,  
Mon vers rude et grossier est honnête homme au fond.

— LA CURÉE. —

I.

Oh ! lorsqu'un lourd soleil chauffait les grandes dalles  
Des ponts et de nos quais déserts,  
Que les cloches hurlaient, que la grêle des balles  
Sifflait et pleuvait par les airs ;  
Que dans Paris entier, comme la mer qui monte,  
Le peuple soulevé grondait,

Et qu'au lugubre accent des vieux canons de fonte  
    La Marseillaise répondait ;  
Certe, on ne voyait pas, comme au jour où nous sommes ,  
    Tant d'uniformes à la fois.  
C'était sous des haillons que battaient les cœurs d'hommes ;  
    C'était alors de sales doigts  
Qui chargeaient les mousquets et renvoyaient la foudre ;  
    C'était la bouche aux vils jurons  
Qui mâchait la cartouche, et qui, noire de poudre ,  
    Criait aux citoyens : Mourons !

## II.

Quant à tous ces beaux fils aux tricolores flammes ,  
    Au beau linge, au frac élégant ,  
Ces hommes en corsets , ces visages de femmes ,  
    Héros du boulevard de Gand ,  
Que faisaient-ils, tandis qu'à travers la mitraille ,  
    Et sous le sabre détesté ,

La grande populace et la sainte canaille

Se ruaient à l'immortalité?

Tandis que tout Paris se jonchait de merveilles,

Ces messieurs tremblaient dans leur peau,

Pâles, suant la peur, et la main aux oreilles,

Accroupis derrière un rideau.

### III.

C'est que la liberté n'est pas une comtesse

Du noble faubourg Saint-Germain,

Une femme qu'un cri fait tomber en faiblesse,

Qui met du blanc et du carmin ;

C'est une forte femme aux puissantes mamelles,

A la voix rauque, aux durs appas ;

Qui, du brun sur la peau, du feu dans les prunelles,

Agile et marchant à grands pas,

Se plaît aux cris du peuple, aux sanglantes mêlées,

Aux longs roulemens des tambours,

A l'odeur de la poudre, aux lointaines volées  
Des cloches et des canons sourds ;  
Qui ne prend ses amours que dans la populace,  
Qui ne prête son large flanc  
Qu'à des gens forts comme elle, et qui veut qu'on l'embrasse  
Avec des bras rouges de sang.

## IV.

C'est la vierge fouguese, enfant de la Bastille,  
Qui jadis, lorsqu'elle apparut  
Avec son air hardi, ses allures de fille,  
Cinq ans mit tout le peuple en rut ;  
Qui plus tard entonnant une marche guerrière,  
Lasse de ses premiers amans,  
Jeta là son bonnet, et devint vivandière  
D'un capitaine de vingt ans ;  
C'est cette femme enfin qui, toujours belle et nue,  
Avec l'écharpe aux trois couleurs,

Dans nos murs mitraillés tout d'un coup reparue,  
Vient de sécher nos yeux en pleurs,  
De remettre en trois jours une haute couronne  
Aux mains des Français soulevés,  
D'écraser une armée et de broyer un trône  
Avec quelques tas de pavés.

## V.

Mais, ô honte! Paris si beau dans sa colère,  
Paris, si plein de majesté  
Dans ce jour de tempête où le vent populaire  
Déracina la royauté;  
Paris, si magnifique avec ses funérailles,  
Ses débris d'hommes, ses tombeaux,  
Ses chemins dépavés et ses pans de murailles  
Troués comme de vieux drapeaux;  
Paris, cette cité de lauriers toute ceinte,  
Dont le monde entier est jaloux.

Que les peuples émus appellent tous la sainte ,  
Et qu'ils ne nomment qu'à genoux ;  
Paris , n'est maintenant qu'une sentine impure ,  
Un égout sordide et boueux ,  
Où mille noirs courans de limon et d'ordure .  
Viennent traîner leurs flots honteux ;  
Un taudis regorgeant de faquins sans courage ,  
D'effrontés coureurs de salons ,  
Qui vont de porte en porte , et d'étage en étage ,  
Gueusant quelque bout de galons ;  
Une halle cynique aux clameurs insolentes ,  
Où chacun cherche à déchirer  
Un misérable coin des guenilles sanglantes ,  
Du pouvoir qui vient d'expirer .

## VI.

Ainsi quand dans sa bauge aride et solitaire  
Le sanglier , frappé de mort ,

Est là, tout palpitant, étendu sur la terre,  
Et sous le soleil qui le mord,  
Lorsque blanchi de bave et la langue tirée,  
Ne bougeant plus en ses liens,  
Il meurt, et que la trompe a sonné la curée  
A toute la meute des chiens ;  
Toute la meute alors, comme une vague immense,  
Bondit ; alors chaque mâtin  
Hurle en signe de joie, et prépare d'avance  
Ses larges crocs pour le festin ;  
Et puis vient la cohue, et les abois féroces  
Roulent de vallons en vallons ;  
Chiens courans et limiers, et dogues et molosses,  
Tout se lance, et tout crie : Allons ;  
Quand le sanglier tombe et roule sur l'arène,  
Allons, allons, les chiens sont rois,  
Le cadavre est à nous, payons-nous notre peine,  
Nos coups de dents et nos abois ;  
Allons, nous n'avons plus de valet qui nous fouaille  
Et qui se pend à notre cou ;

Du sang chaud , de la chair, allons , faisons ripaille ,

Et gorgeons-nous tout notre soûl !

Et tous, comme ouvriers que l'on met à la tâche ,

Fouillent ces flancs à plein museau ,

Et de l'ongle et des dents travaillent sans relâche ,

Car chacun en veut un morceau ;

Car il faut au chenil que chacun d'eux revienne

Avec un os demi-rongé ,

Et que, trouvant au seuil son orgueilleuse chienne

Jalouse et le poil alongé ,

Il lui montre sa gueule encor rouge, et qui grogne ,

Son os dans les dents arrêté ,

Et lui crie, en jetant son quartier de charogne :

« Voici ma part de royauté. »

# LE LION.



— LE LION. —

---

I.

J'ai vu pendant trois jours, j'ai vu plein de colère  
Bondir et rebondir le lion populaire,  
Sur le pavé sonnante de la grande cité.  
Je l'ai vu tout d'abord, une balle au côté,  
Jetant à l'air ses crins et sa gueule vorace,  
Tordre à doubles replis les muscles de sa face;

J'ai vu son col enfler, son orbite rougir,  
Ses grands ongles s'étendre, et tout son corps rugir.....  
Puis je l'ai-vu tomber, écumant et terrible,  
A travers la poussière et la mêlée horrible,  
Sur les marches du Louvre..... et là, le poil en sang  
Et ses larges poumons lui battant dans le flanc,  
La langue toute rouge et la gueule béante ;  
Haletant, je l'ai vu de sa croupe géante .  
Inondant le velours du trône culbuté,  
Y vautrer tout du long sa fauve majesté.

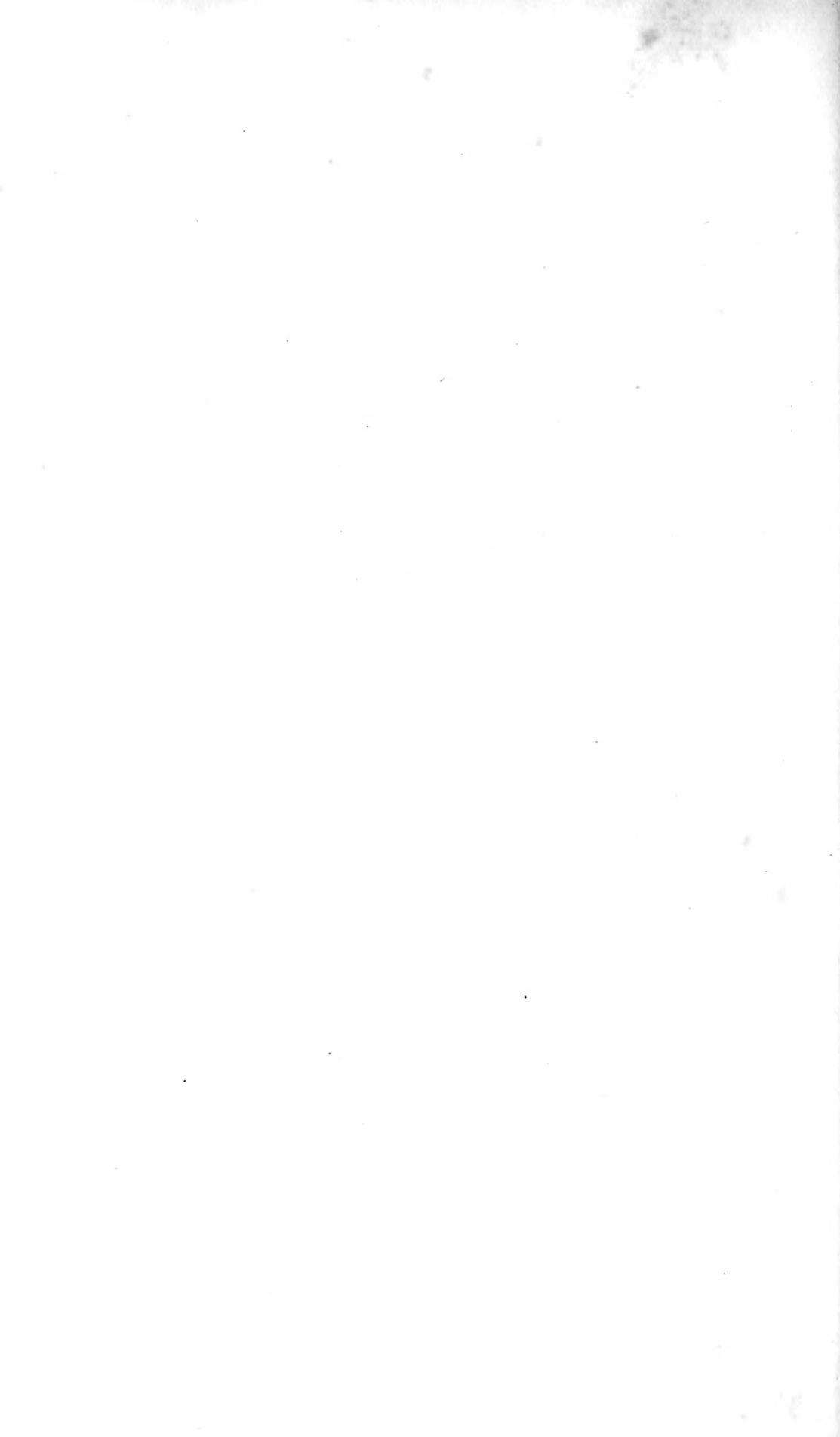
## II.

Alors, j'ai vu soudain une foule sans nombre,  
Se traîner à plat-ventre à l'abri de son ombre ;  
J'ai vu, pâles encor du seul bruit de ses pas,  
Mille nains grelotant lui tendre les deux bras :  
Alors on caressa ses flancs et son oreille,  
On lui baisa le poil, on lui cria merveille,

Et chacun lui léchant les pieds, dans son effroi,  
Le nomma son lion, son sauveur et son roi.  
Mais, lorsque bien repu de sang et de louange,  
Jaloux de secouer les restes de sa fange,  
Le monstre à son réveil voulut faire le beau :  
Quand ouvrant son œil jaune et remuant sa peau,  
Le crin dur, il voulut, comme l'antique athlète,  
Sur son col musculeux dresser toute sa tête,  
Lorsqu'enfin il voulut, le front échevelé,  
Rugir en souverain, — il était muselé.



**VARSOVIE.**



— **VARSOVIE.** —

---

**I.**

**La Guerre.**

Mère! il était une ville fameuse :  
Avec le Hun , j'ai franchi ses détours ,  
J'ai démoli son enceinte fumeuse ,  
Sous le boulet j'ai fait crouler ses tours.

J'ai promené mes chevaux par les rues ,  
Et sous le fer de leurs rudes sabots  
J'ai labouré le corps des femmes nues  
Et des enfans couchés dans les ruisseaux ;  
J'ai sur la borne , au plus fort du carnage ,  
Le corps frotté de suif et de saindoux ,  
Brutalement et le front tout en nage ,  
Sur un sein vierge essuyé mon poil roux ;  
Puis j'ai traîné sur mes pas l'Incendie ,  
Et le géant hurlant matin et soir,  
A nétoyé de sa langue hardie  
Les vieux moellons inondés de sang noir.  
Hura ! hura ! j'ai courbé la rebelle ,  
J'ai largement lavé mon vieil affront ,  
J'ai vu des morts à hauteur de ma selle ,  
Hura ! j'ai mis les deux pieds sur son front.  
Tout est fini , maintenant , et ma lame  
Pend inutile à côté de mon flanc ,  
Tout a passé par le fer et la flamme ,  
Toute muraille a sa tache de sang ;

Les chiens vaguant sur leurs maigres échine ,  
Dans les ruisseaux n'ont plus rien à lécher,  
Tout est désert , l'herbe pousse aux ruines ;  
O mort ! ô mort ! je n'ai rien à faucher.

## II.

**Le Choléra-Morbus.**

Mère ! il était un peuple plein de vie ,  
Un peuple ardent et fou de liberté....  
Eh bien ! soudain des champs de Moscovie  
Je l'ai frappé de mon souffle empesté.  
Alors , alors , dans les plaines humides  
Le fossoyeur a levé ses grands bras ,  
Et par milliers les cadavres livides  
Comme de l'herbe ont encombré ses pas.  
Mieux que la balle et les larges mitrailles,  
Mieux que la flamme et l'implacable faim,

J'ai déchiré les mortelles entrailles ,  
J'ai souillé l'air et corrompu le pain ;  
J'ai tout noirci de mon haleine errante ,  
De mon contact j'ai tout empoisonné ,  
Sur le téton de sa mère expirante  
Tout endormi j'ai pris le nouveau-né.  
J'ai dévoré même au sein de la guerre  
Des camps entiers de carnage fumans ,  
J'ai frappé l'homme au bruit de son tonnerre ,  
J'ai fait combattre entre eux des ossements ;  
Enfin , partout l'humaine créature  
Sur un sol nu , sanglant et crevassé ,  
Gît maintenant pleine de pourriture ,  
Comme un chien mort au revers d'un fossé ;  
Partout , partout , le noir corbeau béquète ,  
Partout les vers ont des corps à manger ,  
Pas un vivant , et partout un squelette...  
O mort ! ô mort ! je n'ai rien à ronger .

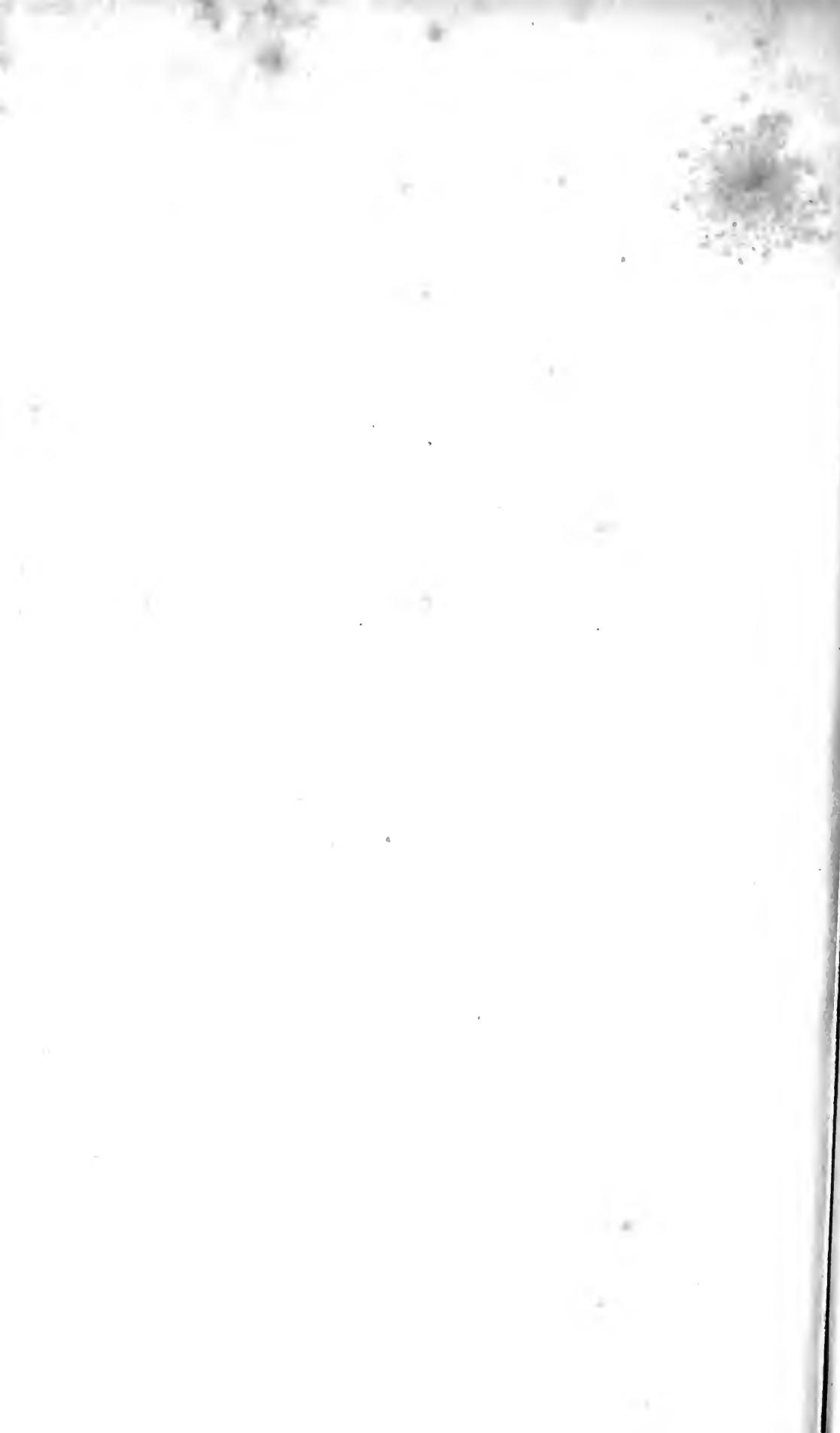
## III.

**La Mort.**

Tristes fléaux , créatures hideuses  
Oh ! mes enfans , de moi que voulez-vous ?  
Cessez , cessez vos plaintes hasardeuses,  
Et sur la pierre étendez vos genoux.  
Le sang toujours ne peut rougir la terre ,  
Les chiens toujours ne peuvent pas lécher ,  
Il est un temps où la peste et la guerre  
Ne trouvent plus de vivans à faucher ;  
Il est un jour où la chair manque au monde ,  
Où , sur le sol , le mal toujours ardent ,  
Comme sur l'os d'une charogne immonde  
Ne trouve plus à repaître sa dent.  
Enfans hideux , couchez-vous dans mon ombre ,  
Et sur la pierre étendez vos genoux ,

Dormez, dormez ! sur notre globe sombre  
Tristes fléaux , je veillerai pour vous.  
Dormez , dormez ! je prêterai l'oreille  
Au moindre bruit par le vent apporté ,  
Et quand de loin , comme un vol de corneille ,  
S'élèveront des cris de liberté ;  
Quand j'entendrai de pâles multitudes ,  
Des peuples nus, des milliers de proscrits,  
Jeter à bas leurs vieilles servitudes ,  
En maudissant leurs tyrans abrutis ;  
Enfans hideux , pour finir votre somme  
Comptez sur moi , car j'ai l'œil vide et creux ,  
Je ne dors pas , et ma bouche aime l'homme  
Comme la fièvre aime le malheureux.

**QUATRE - VINGT - TREIZE.**



— QUATRE-VINGT-TREIZE. —

---

I.

Un jour que de l'État le vaisseau séculaire ,  
Fatigué trop long-temps du roulis populaire ,  
Ouvvert de toutes parts , à demi démâté ,  
Sur une mer d'écueils , sous des cieux sans étoiles ,  
Au vent de la Terreur qui déchirait ses voiles ,  
S'en allait échouer la jeune Liberté ,

Tous les rois de l'Europe attentifs au naufrage ,  
Tremblèrent que la masse en heurtant leur rivage ,  
Ne mît du même choc , les trônes au néant :  
Alors , comme forbans qui guettent une proie ,  
On les vit tous s'abattre avec des cris de joie ,  
Sur les flancs dégarnis du colosse flottant.

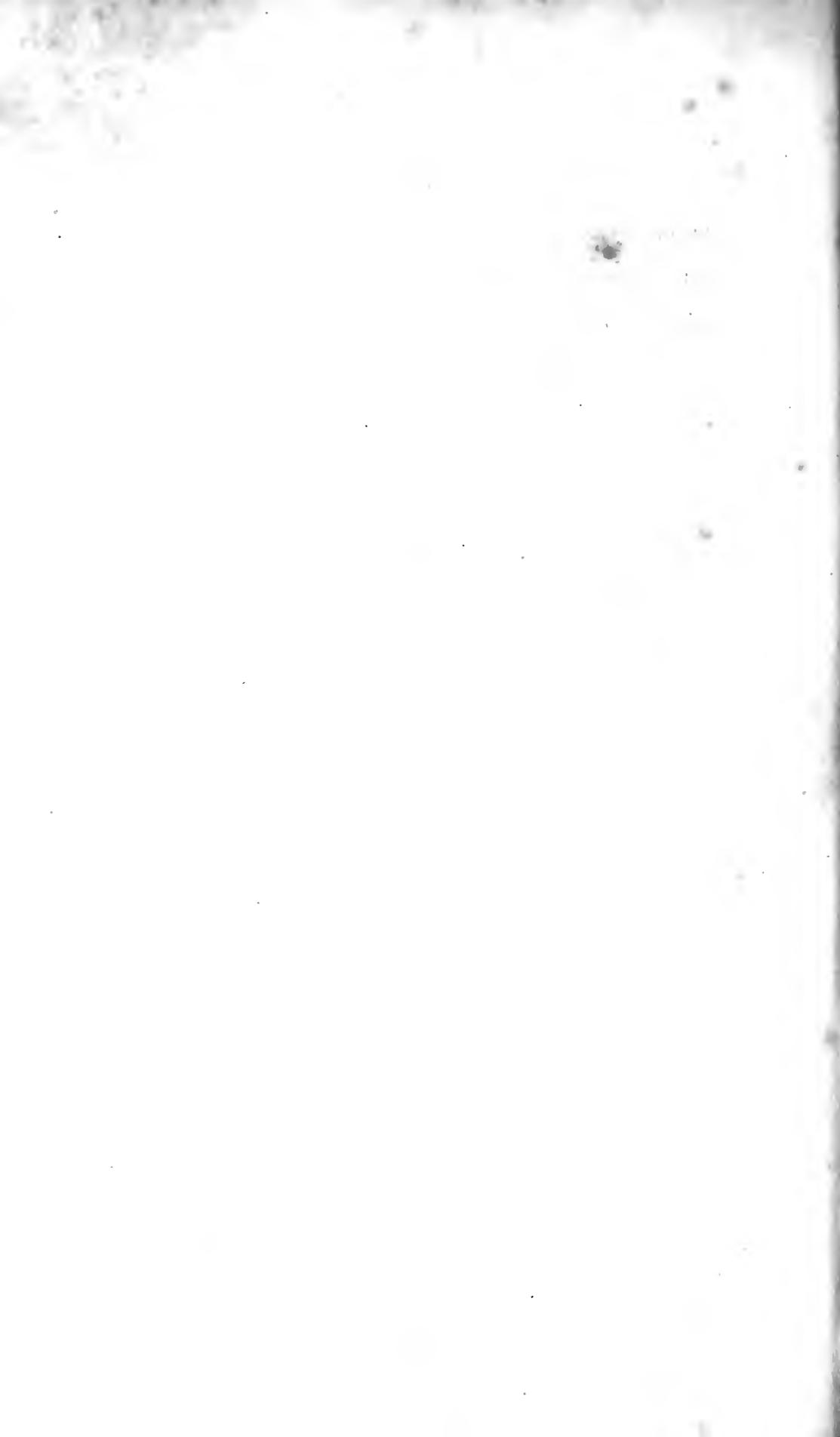
Mais , lui , tout mutilé des coups de la tempête ,  
Se dressa sur sa quille , et relevant sa tête ,  
Hérissa ses sabords d'un peuple de héros ,  
Et rallumant soudain ses foudres désarmées ,  
Comme un coup de canon lâcha quatorze armées ,  
Et l'Europe à l'instant rentra dans son repos.

## II.

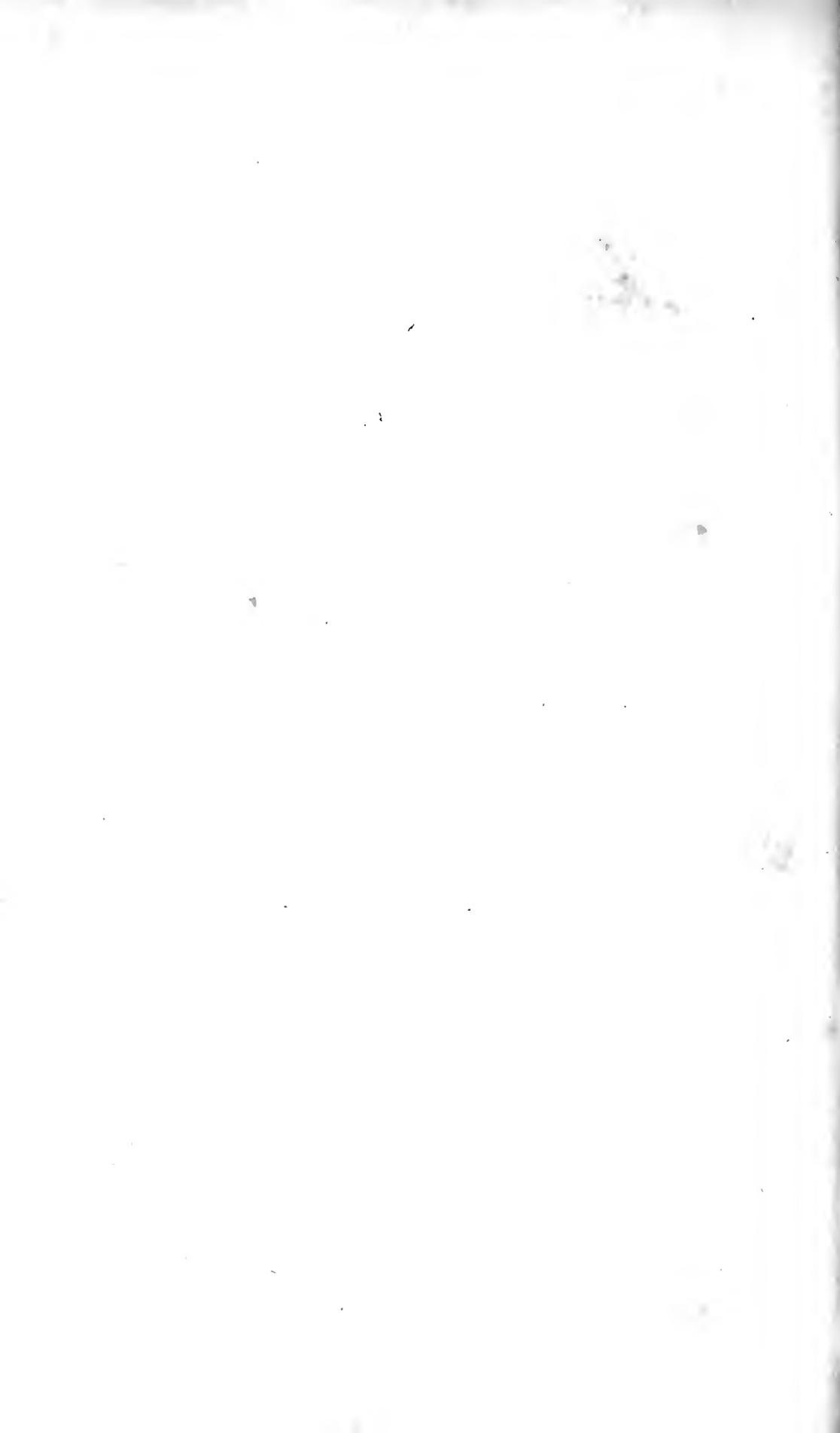
Sombre Quatre-vingt-treize , épouvantable année ,  
De lauriers et de sang , grande ombre couronnée

Du fond des temps passés ne te relève pas !  
Ne te relève pas pour contempler nos guerres ,  
Car nous sommes des nains à côté de nos pères ,  
Et tu rirais vraiment de nos maigres combats.

Oh ! nous n'avons plus rien de ton antique flamme ,  
Plus de force au poignet , plus de vigueur dans l'ame ,  
Plus d'ardente amitié pour les peuples vaincus ;  
Et quand parfois au cœur il nous vient une haine ,  
Nous devenons poussifs et nous n'avons d'haleine  
Que pour trois jours au plus.



L'ÉMEUTE.



— L'ÉMEUTE. —

Comme un vent orageux , des bruits rauques et sourds  
Roulent soudainement de faubourgs en faubourgs ;  
Les portes des maisons , les fenêtres frémissent ,  
Les marteaux sur le bronze à grands coups retentissent ,  
La peur frappe partout , et les vieillards tremblans ,  
Les femmes en désordre , et les petits enfans ,

D'un grand œil étonné regardant ce qui passe ,  
Tout sous les toits voisins pêle-mêle s'entasse ,  
Se cache , et dans la rue un vaste isolement  
Remplace tout à coup ce chaos d'un moment ,  
Et l'Émeute paraît , l'Émeute au pied rebelle ,  
Poussant avec la main le peuple devant elle ;  
L'Émeute aux mille fronts , aux cris tumultueux ,  
A chaque bond grossit ses rangs impétueux ,  
Et le long des grands quais où son flot se déroule ,  
Hurle en battant les murs comme une femme soûle.

Où va-t-elle aujourd'hui ? de ses sombres clameurs  
Va-t-elle épouvanter le sénat en rumeurs ?  
Vient-elle secouer sur le front des ministres  
Tout le sang répandu pendant les jours sinistres ?  
Non, l'Émeute à longs flots inondant le saint lieu ,  
Bondit comme un torrent contre les murs de Dieu.  
La haine du pontife aujourd'hui la travaille ;  
Son front comme un bélier bat la sainte muraille ;

Sur les dalles de pierre , au bas de leurs autels  
Roulent confusément les vases immortels.  
Adieu , le haut parvis , adieu , les saints portiques ,  
Adieu , les souvenirs , les croyances antiques ,  
Tout tombe , tout s'écroute avec la grande croix ,  
Christ est aux mains des Juifs une seconde fois.

O ma mère patrie , ô déesse plaintive ,  
Verrons-nous donc toujours dans la ville craintive  
Les pâles citoyens désertar leurs foyers !  
Toujours les verrons-nous , implacables guerriers ,  
Se livrer dans la paix des guerres intestines !  
Les temples verront-ils aux pieds de leurs ruines ,  
Comme le marc impur échappé du pressoir ,  
Des flots de sang chrétien couler matin et soir !  
Patrie , ah ! si les cris de ta voix éplorée  
N'ont plus aucun pouvoir sur la foule égarée ;  
Si tes gémissemens ne sont plus entendus ,  
Les mamelles au vent et les bras étendus ,

Mère désespérée, à la face publique

Viens, déchire à deux mains ta flottante tunique,

Et montre aux glaives nus de tes fils irrités

Les flancs, les larges flancs qui les ont tous portés!

# L'IDOLE.



— L'IDOLE. —

I.

Allons, chauffeur, allons, du charbon, de la houille,

Du fer, du cuivre et de l'étain;

Allons, à large pelle, à grand bras plonge et fouille,

Nourris le brasier, vieux Vulcain;

Donne force pâture à ta grande fournaise,

Car, pour mettre ses dents en jeu,

Pour tordre et dévorer le métal qui lui pèse ,  
    Il lui faut le palais en feu.  
C'est bon , voici la flamme ardente , folle , immense ,  
    Implacable et couleur de sang ,  
Qui tombe de la voûte , et l'assaut qui commence ;  
    Chaque lingot se prend au flanc.  
Ce ne sont que des bonds , que hurlemens , délire ,  
    Cuivre sur plomb et plomb sur fer ,  
Tout s'allonge , se tord , s'embrasse et se déchire  
    Comme trois damnés dans l'enfer.  
Enfin l'œuvre est finie , enfin la flamme est morte ,  
    La fournaise fume et s'éteint ,  
L'airain bouillonne à flots , chauffeur , ouvre la porte  
    Et laisse passer le hautain !  
O fleuve impétueux , mugis et prends ta course ,  
    Sors de ta loge , et d'un élan ,  
D'un seul bond lance-toi comme un flot de la source  
    Comme une flamme d'un volcan !  
La terre ouvre son sein à tes vagues de lave ,  
    Précipite en bloc ta fureur ,

Dans ton moule d'acier, bronze, descends esclave,  
Tu vas remonter empereur.

## II.

Encor Napoléon ! encor sa grande image !  
Ah ! que ce rude et dur guerrier  
Nous a coûté de sang et de pleurs et d'outrage  
Pour quelques rameaux de laurier !  
Ce fut un triste jour pour la France abattue ,  
Quand du haut de son piedestal  
Comme un voleur honteux son antique statue  
Pendit sous un chanvre brutal.  
Alors on vit au pied de la haute colonne ,  
Courbé sur un câble grinçant,  
L'étranger, au long bruit d'un houra monotone ,  
Ébranler le bronze puissant ;  
Et quand sous mille efforts , la tête la première ,  
Le bloc superbe et souverain

Précipita sa chute et sur la froide pierre  
    Roula son cadavre d'airain ;  
Le Hun , le Hun stupide à la peau sale et rance ,  
    L'œil plein d'une basse fureur ,  
Aux rebords des ruisseaux , devant toute la France ,  
    Traîna le front de l'empereur .  
Ah ! pour celui qui porte un cœur sous la mamelle  
    Ce jour pèse comme un remord ;  
Au front de tout Français , c'est la tache éternelle  
    Qui ne s'en va qu'avec la mort .  
J'ai vu l'invasion à l'ombre de nos marbres ,  
    Entasser ses lourds chariots ;  
Je l'ai vue arracher l'écorce de nos arbres ,  
    Pour la jeter à ses chevaux ;  
J'ai vu l'homme du Nord , à la lèvre farouche ,  
    Jusqu'au sang nous meurtrir la chair :  
Nous manger notre pain , et jusque dans la bouche  
    S'en venir respirer notre air ;  
J'ai vu , jeunes Français ! ignobles libertines ,  
    Nos femmes , belles d'impudeur ,

Aux regards d'un Cosaque étaler leurs poitrines ,

Et s'enivrer de son odeur.

Eh bien! dans tous ces jours d'abaissement, de peine ,

Pour tous ces outrages sans nom ,

Je n'ai jamais chargé qu'un être de ma haine.....

Sois maudit , ô Napoléon !

## III.

O Corse à cheveux plats! que ta France était belle ,

Au grand soleil de messidor !

C'était une cavale indomptable et rebelle ,

Sans frein d'acier ni rênes d'or ;

Une jument sauvage à la croupe rustique ,

Fumante encor du sang des rois ,

Mais fière , et d'un pied fort heurtant le sol antique ,

Libre pour la première fois :

Jamais aucune main n'avait passé sur elle

Pour la flétrir et l'outrager,

Jamais ses larges flancs n'avaient porté la selle

Et le harnais de l'étranger ;

Tout son poil reluisait, et belle vagabonde ,

L'œil haut , la croupe en mouvement ,

Sur ses jarrets dressée , elle effrayait le monde

Du bruit de son hennissement.

Tu parus , et sitôt que tu vis son allure ,

Ses reins si souples et dispos ,

Centaure impétueux , tu pris sa chevelure ,

Tu montas botté sur son dos.

Alors , comme elle aimait les rumeurs de la guerre ,

La poudre et les tambours battans ,

Pour champ de course , alors , tu lui donnas la terre ,

Et des combats pour passe-temps ;

Alors , plus de repos , plus de nuits , plus de sommes ,

Toujours l'air , toujours le travail ,

Toujours comme du sable écraser des corps d'hommes ,

Toujours du sang jusqu'au poitrail ;

Quinze ans , son dur sabot dans sa course rapide

Broya des générations ;

Quinze ans, elle passa, fumante, à toute bride,  
Sur le ventre des nations.  
Enfin lasse d'aller sans finir sa carrière,  
D'aller sans user son chemin,  
De pétrir l'univers, et comme une poussière  
De soulever le genre humain ;  
Les jarrets épuisés, haletante et sans force,  
Prête à fléchir à chaque pas,  
Elle demanda grâce à son cavalier corse ;  
Mais, bourreau, tu n'écoutes pas !  
Tu la pressas plus fort de ta cuisse nerveuse,  
Pour étouffer ses cris ardents  
Tu retournas le mors dans sa bouche baveuse,  
De fureur tu brisas ses dents,  
Elle se releva ; mais un jour de bataille  
Ne pouvant plus mordre ses freins,  
Mourante, elle tomba sur un lit de mitraille  
Et du coup te cassa les reins.

## IV.

Maintenant tu renaîs de ta chute profonde :

Pareil à l'aigle radieux ,

Tu reprends ton essor pour dominer le monde ,

Ton image remonte aux cieux.

Napoléon n'est plus ce voleur de couronne ,

Cet usurpateur effronté ,

Qui serra sans pitié , sous les coussins du trône ,

La gorge de la Liberté ;

Ce triste et vieux forçat de la Sainte-Alliance

Qui mourut sur un noir rocher ,

Trainant comme un boulet l'image de la France

Sous le bâton de l'étranger ;

Non, non, Napoléon n'est plus souillé de fanges ;

Grâce aux flatteurs mélodieux ,

Aux poètes menteurs , aux sonneurs de louanges ,

César est mis au rang des dieux.

Son image reluit à toutes les murailles ,  
    Son nom dans tous les carrefours  
Résonne incessamment , comme au fort des batailles  
    Il résonnait sur les tambours.  
Puis de ces hauts quartiers où le peuple foisonne ,  
    Paris comme un vieux pèlerin ,  
Redescend tous les jours au pied de la colonne  
    Abaisser son front souverain.  
Et là , les bras chargés de palmes éphémères ,  
    Inondant de bouquets de fleurs  
Ce bronze que jamais ne regardent les mères ,  
    Ce bronze grandi sous leurs pleurs ;  
En veste d'ouvrier, dans son ivresse folle ,  
    Au bruit du fifre et du clairon ,  
Paris d'un pied joyeux danse la carmagnole  
    Autour du grand Napoléon.

## V.

Ainsi passez, passez, monarques débonnaires,

Doux pasteurs de l'humanité,  
Hommes sages, passez comme des fronts vulgaires  
Sans reflet d'immortalité!  
Du peuple vainement vous allégez la chaîne,  
Vainement tranquille troupeau,  
Le peuple sur vos pas, sans sueur et sans peine,  
S'achemine vers le tombeau;  
Sitôt qu'à son déclin votre astre tutélaire  
Épanche son dernier rayon,  
Votre nom qui s'éteint, sur le flot populaire  
Trace à peine un léger sillon.  
Passez, passez, pour vous point de haute statue,  
Le peuple perdra votre nom;  
Car il ne se souvient que de l'homme qui tue  
Avec le sabre ou le canon;  
Il n'aime que le bras qui dans des champs humides,  
Par milliers fait pourrir ses os;  
Il aime qui lui fait bâtir des pyramides,  
Porter des pierres sur le dos;  
Passez! le peuple c'est la fille de taverne,

La fille buvant du vin bleu,  
Qui veut dans son amant un bras qui la gouverne,  
Un corps de fer, un œil de feu,  
Et qui, dans son taudis, sur sa couche de paille,  
N'a d'amour chaud et libertin  
Que pour l'homme hardi qui la bat et la fouaille,  
Depuis le soir jusqu'au matin.



# LA POPULARITÉ.



— LA POPULARITÉ. —

I.

Dans le pays de France aujourd'hui que personne  
Ne peut chez soi rester en paix,  
Et que de toutes parts l'ambition bourgeoise  
Sur les crânes les plus épais,  
Tout est en mouvement sur la place publique ;  
La voix bruyante et le cœur vain,

Chacun bourdonne autour de l'œuvre politique ,  
Chacun y veut mettre la main.  
Là, courent tous les gens de bras et de parole,  
Poète, orateur et soldat,  
Tout ce qui veut paraître et jouer quelque rôle  
Dans le grand drame de l'état ;  
Tout, des hauts carrefours abonde sur la place  
Et haletant, pressant le pas,  
Sur le pavé fangeux se précipite en masse,  
Et vers le peuple tend les bras.

## II.

Certes le peuple est grand, maintenant que sa tête  
A secoué ses mille freins,  
Que, l'ouvrage fini, comme un robuste athlète  
Il peut s'appuyer sur ses reins ;  
Il est beau ce colosse à la mâle carrure,  
Ce vigoureux porte-haillons,

Ce sublime manœuvre à la veste de bure  
Teinte du sang des bataillons ;  
Ce maçon qui d'un coup vous démolit des trônes,  
Et qui, par un ciel étouffant,  
Sur les larges pavés fait bondir les couronnes  
Comme le cerceau d'un enfant.  
Mais c'est pitié de voir, avec sa tête rase,  
Son corps sans pourpre et sans atour,  
Ce peuple demi-nu, comme ceux qu'il écrase,  
Comme les rois avoir sa cour ;  
Oui, c'est pitié de voir, à genoux sur sa trace,  
Un troupeau de tristes humains  
Lui jeter chaque jour tous leurs noms à la face,  
Et ne jamais lâcher ses mains ;  
D'entendre autour de lui mille bouches mielleuses,  
Souillant le nom de citoyen,  
Lui dire que le sang orne des mains calleuses,  
Et que le rouge lui va bien ;  
Que l'inflexible loi n'est que son vain caprice,  
Que la justice est dans son bras,

Sans craindre qu'en ses mains l'arme de la justice  
Ne soit l'arme des scélérats.

### III.

Est-ce donc un besoin de la nature humaine  
Que de toujours courber le dos?  
Faut-il du peuple aussi faire une idole vaine,  
Pour l'encenser de vains propos?  
A peine relevé faut-il qu'on se rabaisse?  
Faut-il oublier avant tout,  
Que la liberté sainte est la seule déesse  
Que l'on n'adore que debout?  
Hélas ! nous vivons tous dans un temps de misère,  
Un temps à nul autre pareil,  
Où la corruption mange et ronge sur terre  
Tout ce qu'en tire le soleil ;  
Où dans le cœur humain l'égoïsme déborde,  
Où rien de bon n'y fait séjour ;

Où partout la vertu montre bientôt la corde ,  
Où le héros ne l'est qu'un jour ;  
Un temps où les sermens et la foi politique  
Ne soulèvent plus que des ris ;  
Où le sublime autel de la pudeur publique  
Jonche le sol de ses débris ;  
Un vrai siècle de boue, où plongés que nous sommes,  
Chacun se vautre et se salit ;  
Où comme en un linceul dans le mépris des hommes ,  
Le monde entier s'ensevelit !

## IV.

Pourtant, si quelques jours de ces sombres abîmes  
Où nous roulons aveuglément,  
De ce chaos immense où les ames sublimes  
Apparaissent si rarement,  
Tout d'un coup, par hasard, il en surgissait une  
Au large front, au bras charnu ;

Une ame toute en fer, sans peur à la tribune,  
    Sans peur devant un glaive nu ;  
Si cette ame splendide, étonnant le vulgaire  
    Et le frappant de son éclat ,  
Montait avec l'appui de la main populaire  
    S'asseoir au timon de l'état ;  
Alors je lui crierais de ma voix de poète  
    Et de mon cœur de citoyen :  
Homme placé si haut , ne baisse pas la tête ,  
    Marche , marche et n'écoute rien !  
Laisse le peuple en bas applaudir à ton rôle  
    Et se repaître de ton nom ;  
Laisse-le te promettre un jour même l'épaule  
    Pour te porter au Panthéon !  
Marche ! et ne pense pas à son temple de pierre ;  
    Souviens-toi que , changeant de goût ,  
Sa main du Panthéon peut chasser ta poussière ,  
    Et la balayer dans l'égout !  
Marche pour la patrie et sans qu'il nous en coûte ,  
    Marche en ta force et le front haut ;

Et dût ton pied heurter à la fin de ta route  
Le seuil sanglant d'un échafaud ,  
Dût ton front radieux et ta tête sublime  
Tomber au bruit d'un vil tambour ;  
Du peuple quel qu'il soit ne cherche que l'estime ,  
Ne redoute que son amour !...

## V.

La popularité ! — c'est la grande impudique  
Qui tient dans ses bras l'univers ,  
Qui , le ventre au soleil comme la nymphe antique ,  
Livre à qui veut ses flancs ouverts !  
C'est la mer ! c'est la mer ! — d'abord calme et sereine ,  
La mer, aux premiers feux du jour,  
Chantant et souriant comme une jeune reine ,  
La mer blonde et pleine d'amour ;  
La mer baisant le sable , et parfumant la rive  
Du baume enivrant de ses flots ,

Et berçant sur sa gorge ondoyante et lascive  
    Son peuple brun de matelots ;  
Puis la mer furieuse et tombée en démence ,  
    Et de son lit silencieux  
Se redressant géante avec sa tête immense ,  
    Et tordant ses bras dans les cieus ;  
Puis courant çà et là , hurlante , échevelée ;  
    Et sous la foudre et ses carreaux ,  
Bondissant , mugissant dans sa plaine salée ,  
    Comme un combat de cent taureaux ;  
Puis , le corps tout blanchi d'écume et de colère ,  
    La bouche torse et l'œil errant ,  
Se roulant sur le sable et déchirant la terre  
    Avec le râle d'un mourant ;  
Et , comme la bacchante , enfin lasse de rage  
    N'en pouvant plus , et sur le flanc  
Retombant dans sa couche , et jetant à la plage  
    Des têtes d'hommes et du sang !...

**DANTE.**

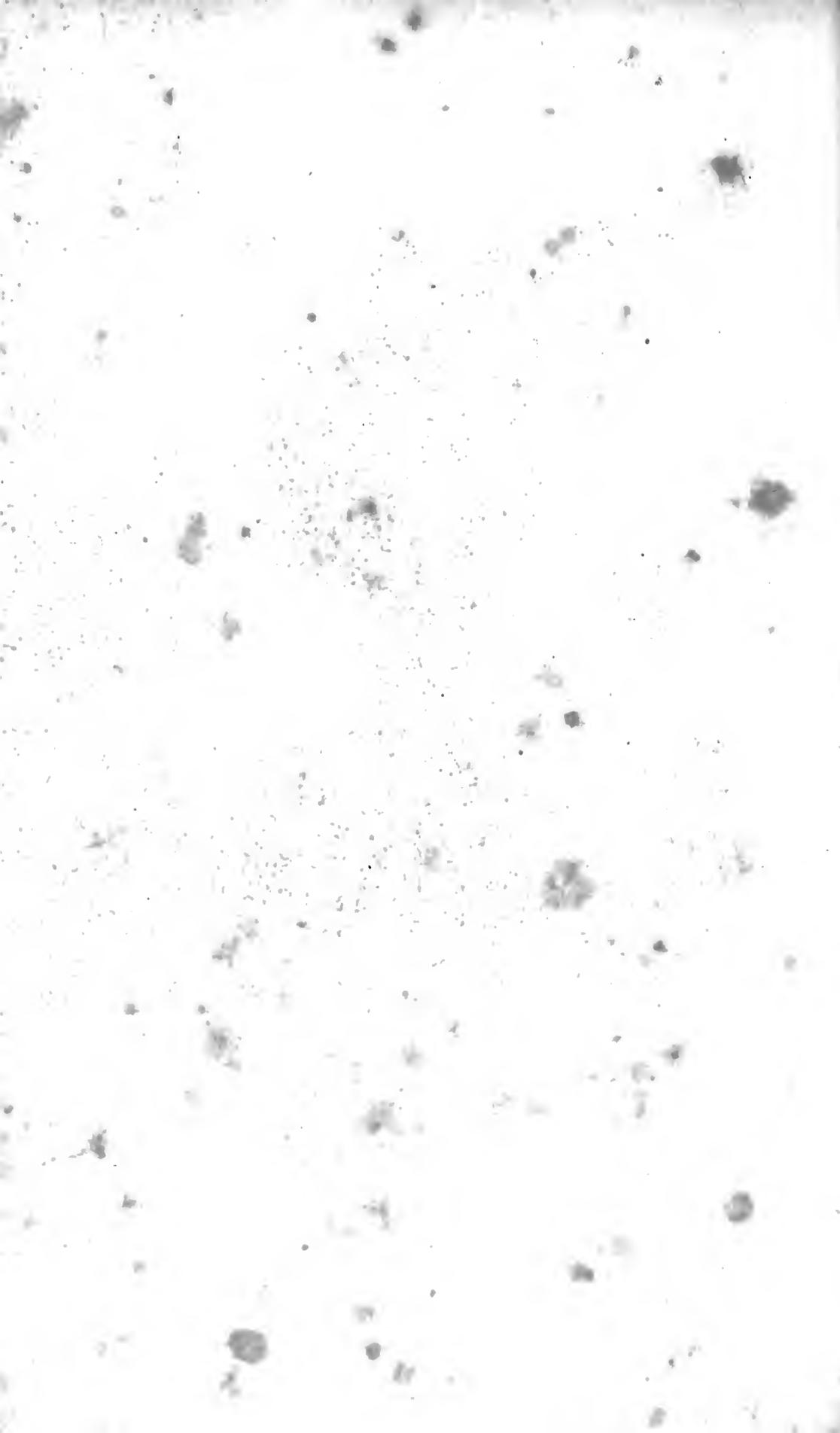


— DANTE. —

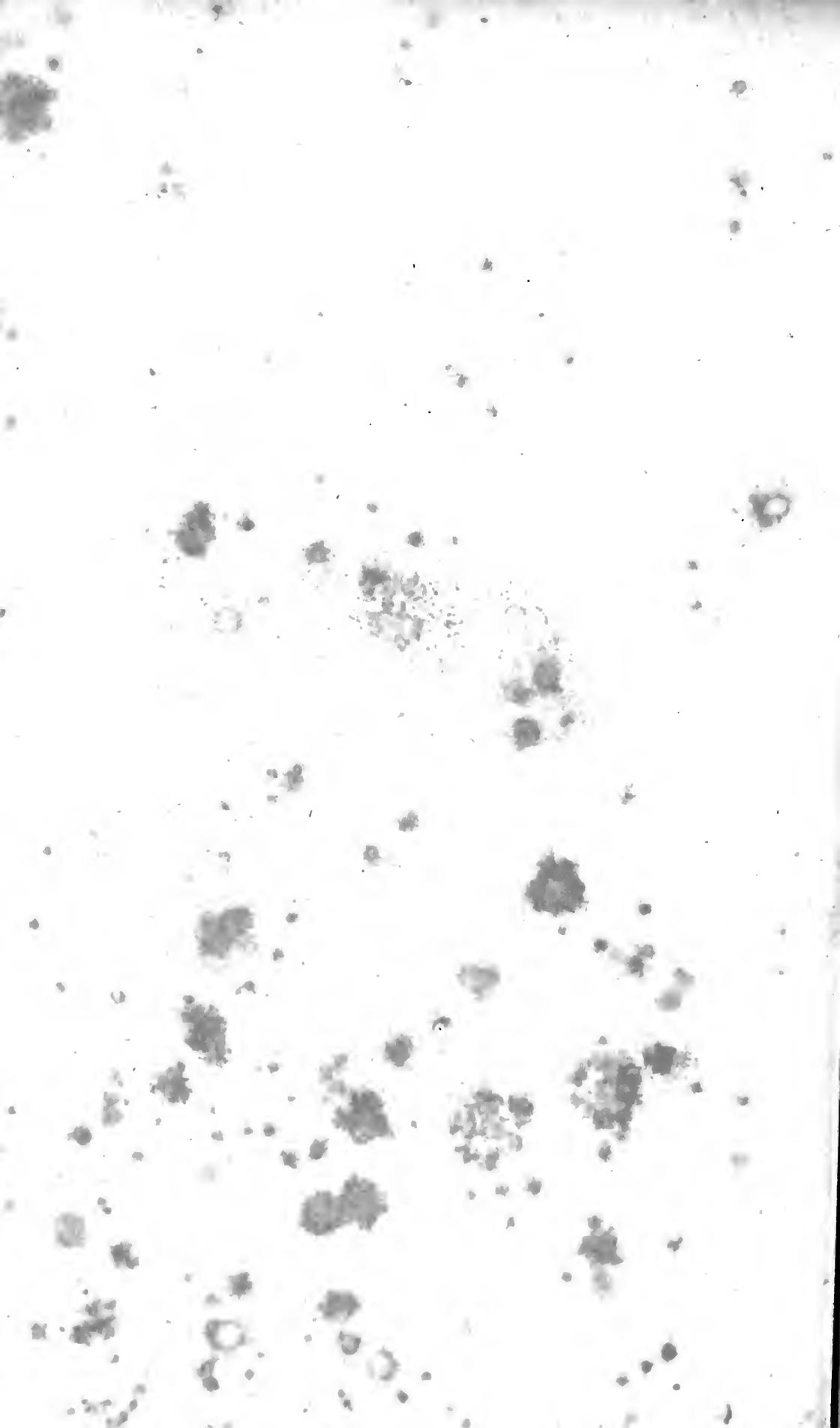
Dante, vieux Gibelin ! quand je vois en passant  
Le plâtre blanc et mat de ce masque puissant  
Que l'art nous a laissé de ta divine tête,  
Je ne puis m'empêcher de frémir, ô poète !  
Tant la main du génie et celle du malheur  
Ont imprimé sur toi le sceau de la douleur.

Sous l'étroit chaperon qui presse tes oreilles  
Est-ce le pli des ans , ou le sillon des veilles  
Qui traverse ton front si laborieusement ?  
Est-ce au champ de l'exil , dans l'ավիսսեմեոտ ,  
Que ta bouche s'est close à force de maudire ?  
Ta dernière pensée est-elle en ce sourire  
Que la mort sur ta lèvre a cloué de ses mains ?  
Est-ce un ris de pitié sur les pauvres humains ?  
Ah ! le mépris va bien à la bouche de Dante ,  
Car il reçut le jour dans une ville ardente ,  
Et le pavé natal fut un champ de graviers  
Qui déchira long-temps la plante de ses pieds :  
Dante vit comme nous , les factions humaines  
Rouler autour de lui leurs fortunes soudaines ;  
Il vit les citoyens s'égorger en plein jour ,  
Les partis écrasés renaître tour à tour ;  
Il vit sur les bûchers s'allumer les victimes ;  
Il vit pendant trente ans passer des flots de crimes ,  
Et le mot de patrie à tous les vents jeté ,  
Sans profit pour le peuple et pour la liberté.

O Dantè Alighieri, poète de Florence !  
Je comprends aujourd'hui ta mortelle souffrance ,  
Amant de Béatrice à l'exil condamné ,  
Je comprends ton œil cave et ton front décharné ,  
Le dégoût qui te prit des choses de ce monde ,  
Ce mal de cœur sans fin , cette haine profonde  
Qui te faisant atroce et te fouettant l'humeur,  
Inondèrent de bile et ta plume et ton cœur .  
Aussi, d'après les mœurs de ta ville natale ,  
Artiste , tu peignis une toile fatale ,  
Et tu fis le tableau de sa perversité  
Avec tant d'énergie et tant de vérité ,  
Que les petits enfans qui le jour, dans Ravenne ,  
Te voyaient traverser quelque place lointaine ,  
Disaient en contemplant ton front livide et vert :  
Voilà , voilà celui qui revient de l'enfer .



LE RIRE.



— LE RIRE. —

---

Nous avons tout perdu, tout jusqu'à ce gros rire  
Gonflé de gaité franche et de bonne satire,  
Ce rire d'autrefois, ce rire des aïeux  
Qui jaillissait du cœur comme un flot de vin vieux :  
Le rire sans envie et sans haine profonde,  
Pour n'y plus revenir est parti de ce monde.

Quel compère joyeux que le rire autrefois !  
Maintenant il est triste, il chante à demi-voix,  
Il incline la tête et se pince la lèvre;  
Chaque pli de sa bouche est creusé par la fièvre :  
Adieu le vin, l'amour, et les folles chansons !  
Adieu les grands éclats, les longues pamoisons !  
Plus de garçon joufflu, bien frais, et dans sa gloire  
Chantant à plein gosier les belles après boire;  
Près d'un jambon fumé plus de baisers d'époux,  
Plus de bruyans transports, plus de danse de fous,  
Plus de boutons rompus, plus de bouffonnerie :  
Mais du cynisme à force et de l'effronterie,  
De la bile à longs flots, des traits froids et mordans,  
Comme au fond de l'enfer des grincemens de dents,  
Et puis la lâcheté, l'insulte à la misère,  
Et des coups au vaincu, des coups à l'homme à terre.....

Ah ! pour venir à nous le front morne et glacé,  
Par quels affreux chemins, vieux Rire, as-tu passé ?

Les éclats de ta voix, comme hurlemens sombres,  
Ont retenti long-temps à travers des décombres ;  
Dans les villes en pleurs, sur le blé des sillons,  
Ils ont réglé long-temps les pas des bataillons ;  
Long-temps ils ont mêlé leurs notes infernales  
Au bruit du fer tombant sur les têtes royales,  
Et, suivant dans Paris le fatal tombereau,  
Mené plus d'un grand homme au panier du bourreau :  
Rire ! tu fus l'adieu qu'en délaissant la terre  
De son lit de douleur laissa tomber Voltaire ;  
Rire de singe assis sur la destruction,  
Marteau toujours brûlant de démolition,  
Depuis ce jour, Paris te remue à toute heure,  
Et sous tes coups puissans rien de grand ne demeure.

Ah ! malheur au talent plein de vie et d'amour  
Qui veut se faire place et paraître au grand jour,  
Malheur, malheur cent fois à la muse choisie  
Qui veut livrer son aile au vent de poésie !

En vain elle essaïra, dédaigneuse du sol,  
Sur le bruit des cités de prendre son beau vol,  
Le rire à l'œil stupide, est là, qui la regarde,  
Et qui, jaloux des lieux où son pied se hasarde,  
Comme un miasme brûlant, ou comme un plomb mortel,  
Montera la frapper aux campagnes du ciel ;  
Et cette ame perdue aux voûtes éternelles,  
Qui, devant le soleil ouvrant ses larges ailes,  
Allait, dans son transport, chez la Divinité  
Exhaler quelque chant plein d'immortalité ;  
Pauvre ame, atteinte encore au bord de la carrière,  
Triste, penchant la tête et fermant la paupière,  
Elle retombera dans son cloaque impur,  
Et s'en ira bien loin, vers quelque coin obscur,  
Gémissante, traînant l'aile et perdant sa plume,  
Mourir avant le temps, le cœur gros d'amertume.

MELPOMÈNE



## MELPOMÈNE.

---

### I.

O fille d'Euripide , ô belle fille antique ,  
O muse , qu'as-tu fait de ta blanche tunique ?  
Prêtresse du saint temple , oh ! que sont devenus  
Les ornemens sacrés qui couvraient tes pieds nus !  
Et les cheveux dorés relevés sur ta tête ,  
Et le grave cothurne , et la lyre poète ,

Et les voiles de lin, en ta marche à longs plis  
Flottant et balayant les dalles du parvis,  
Et le fleuve éternel de tes larmes pieuses  
Et tes sanglots divins, douleurs harmonieuses ?  
O belle fille antique ! ô toi qu'on adorait !  
De tes chastes habits, prêtresse, qu'as-tu fait ?  
Tu les as échangés contre des haillons sales ;  
Ton beau corps est tombé dans la fange des halles,  
Et ta bouche oubliant l'idiome de miel  
Qu'elle semblait puiser dans les concerts du ciel,  
Ta bouche, aux passions du peuple descendue,  
S'est ouverte aux jurons de la fille perdue.

## II.

C'en est fait aujourd'hui de la beauté de l'art !  
Car l'immoralité levant un œil hagard  
Se montre hardiment dans les jeux populaires ;  
Les théâtres partout sont d'infames repaires,

Des autels de débauche , où le vice éhonté  
Donne pour tous les prix leçon d'impureté.  
C'est à qui chaque soir sur leurs planches banales  
Étalera le plus de honte et de scandales,  
A qui déroulera dans un roman piteux  
Des plus grossières mœurs les traits les plus honteux ,  
Et sans respect aucun pour la femme et pour l'âge ,  
Fera monter le plus de rougeur au visage.  
Allez , homme au cœur pur , allez en curieux  
Heurter vos pieds , le soir , à tous ces mauvais lieux ;  
Dans ces antres infects descendez quand la brume  
Sur la grande cité comme un fallot s'allume ,  
Vous verrez au milieu d'un fleuve de sueur  
Sous un pâle soleil et sa jaune lueur ,  
Sans haleine , sans pouls , et les lèvres muettes ,  
Tout un peuple accroupi sur de noires banquettes ,  
Écoutant à plaisir la langue des bourreaux ,  
Apprivoiser ses yeux au sang des échafauds.  
Vous y verrez sous l'œil des pères de familles ,  
De lubriques tableaux apprendre aux jeunes filles ,

Comment sur un sofa , sans remords et sans peur,  
On ouvre à tout venant et sa jambe et son cœur ;  
Comment font les deux mains d'un homme qui viole ;  
Comment à ses transports une femme s'immole ;  
Et les femmes, au bout de ces drames impurs ,  
Haletantes encor, l'œil en feu, les seins durs,  
D'un pied lent désertant la salle solitaire  
Regagner leur foyer en rêvant l'adultère.  
Voilà, voilà pourtant l'air fétide, empesté,  
Que l'art de ses rameaux verse sur la cité ;  
L'air malsain que Paris, comme une odeur divine,  
Vient humer chaque soir de toute sa poitrine !  
Arbre impur ! on dirait que ton front dégarni  
Ne porte plus au ciel qu'un feuillage jauni ;  
Et que les fruits tombés de ta branche sonore,  
Comme ceux qui poussaient aux arbres de Gomorrhe ,  
Sous la lèvre du peuple amers et tout flétris  
Ne sont que cendre sèche et que germes pourris !

## III.

Ah ! dans ces temps maudits , les citoyens iniques  
Ne sont pas tous errant sur les places publiques.  
Ce ne sont pas toujours ces rudes affamés  
Aux seins poilus , aux bras péniblement armés ,  
Ces pauvres ouvriers hurlant comme une meute ,  
Et que le ventre seul mène et pousse à l'émeute :  
Ces hommes de ruine et de destruction  
Ne soufflent pas le vent de la corruption ,  
Leur bras n'atteint jamais que l'aride matière ;  
Ils ébranlent le marbre , ils attaquent la pierre ;  
Et quand le mur battu tombe sur le côté ,  
Leur torrent passe et fuit comme un torrent d'été.  
Mais les hommes pervers , mais les hommes coupables ,  
Dont le pied grave au sol des traces plus durables ,  
Ce sont tous ces auteurs , qui , le scapel en main ,  
Cherchent , les yeux ardents , au fond du cœur humain ,

La fibre la plus vive et la plus sale veine  
Pour en faire jaillir des flots d'or à main pleine.  
Les uns vont calculant du fond du cabinet,  
D'un spectacle hideux le produit brut et net,  
D'autres aux ris du peuple, aux brocards de l'école,  
Promènent sans pitié l'encensoir et l'étole;  
D'autres déshabillant la céleste pudeur,  
Ne laissent pas un voile à l'humaine candeur.  
Puis viennent les maçons de la littérature,  
Qui, portant le marteau sur toute sépulture,  
Courent de siècle en siècle arracher par lambeaux  
Les crimes inouis qui dorment aux tombeaux.  
Sombres profanateurs avides de dépouilles,  
Il n'attendent pas même au milieu de leurs fouilles  
Que la terre qui tombe ait refroidi les morts;  
De la fosse encor fraîche ils retirent les corps,  
Et sans crainte de Dieu leur bras, leur bras obscène  
Les livre encor tout chauds aux clameurs de la scène.

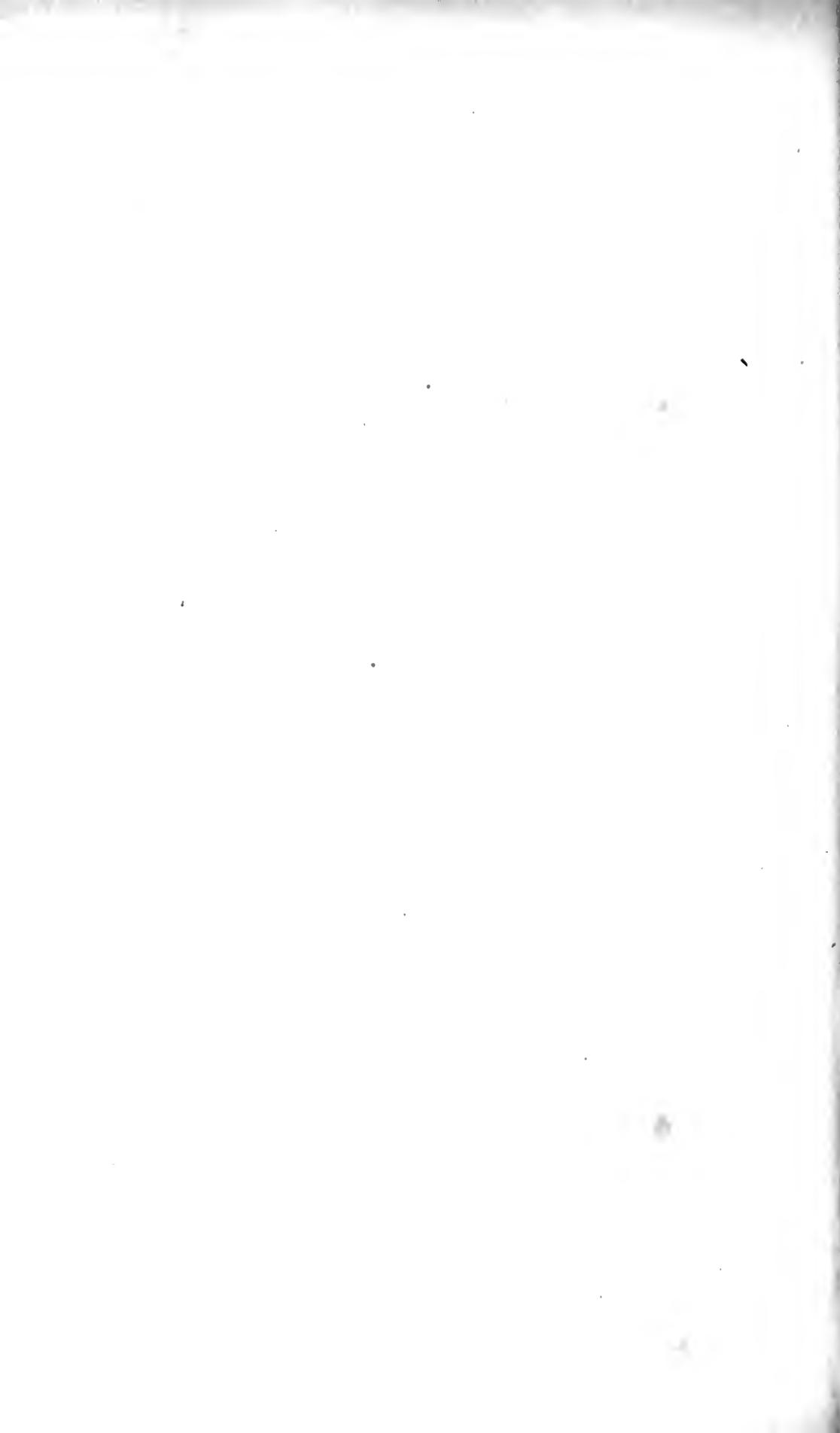
## IV.

Ils ne savent donc pas , ces vulgaires rimeurs ,  
Quelle force ont les arts pour démolir les mœurs ,  
Que l'encre dégouttant de leurs plumes grossières  
Renoircit tous les cœurs blanchis par les lumières ,  
Combien il est affreux d'empoisonner le bien ,  
Et de porter le nom de mauvais citoyen !  
Ils ne savent donc pas la sanglante torture ,  
De se dire , à part soi : J'ai fait une œuvre impure ;  
Et de voir ses enfans à la face du ciel  
Baisser l'œil et rougir du renom paternel !  
Non, le gain les excite et l'argent les enfièvre ,  
L'argent leur clôt les yeux et leur salit la lèvre ,  
L'argent , l'argent fatal, dernier Dieu des humains ,  
Les prend par les cheveux , les secoue à deux mains ,  
Les pousse dans le mal , et pour un vil salaire  
Leur mettrait les deux pieds sur le corps de leur père.

Honte à eux ! car trop loin de l'atteinte des lois ,  
L'honnête homme peut seul les flétrir de sa voix !  
Honte à eux ! car leur main jamais ne s'est lassée  
A couvrir de laideur l'immortelle pensée !  
De l'art , de l'art divin , ce bel enfant des cieux ,  
Créé pour enseigner la parole des Dieux ,  
Ils ont fait sur la terre un affreux cul-de-jatte ,  
Tronçon d'homme manqué , marchant à quatre pattes ,  
Et montrant aux passans des moignons tout sanglans ,  
Et l'ulcère honteux qui lui ronge les flancs !

# TERPSICHORE.

A. M. A. Royer.



— TERPSICHORE. —

---

I.

Lorsque la foi brûlante a déserté les ames ,  
Quand le pur aliment de toutes chastes flammes ,  
Le nom puissant de Dieu des cœurs s'est effacé ,  
Et quand le pied du vice a partout repassé ,  
La vie à tous les dos est chose fatigante ;  
C'est une draperie , une robe trainante ,

Que chacun à son tour revêt avec dégoût,  
Et dont le pan bientôt va flotter dans l'égout.  
Quand l'on ne croit à rien, que faire de la vie?  
Que faire de ce bien que la vieillesse envie,  
Si l'on ne peut, hélas ! l'envoyer vers le ciel,  
Comme un encensoir d'or fumant devant l'autel,  
La remplir d'harmonie, et, dans un beau délire,  
Des ames avec Dieu se partager l'empire,  
Ou la teindre de sang, comme un fer redouté,  
Aux mains de la patrie et de la liberté;  
Quand le cœur est sans foi, que faire de la vie?  
Alors, alors il faut la barbouiller de lie,  
La masquer de haillons, la couvrir d'oripeaux,  
Comme un ivrogne mort l'enfourir dans les pots;  
Il faut l'user enfin à force de luxure,  
Jusqu'au jour où la mort, passant par aventure,  
Et la trouvant vaincue et courbée à moitié,  
Dans le fossé commun la poussera du pié.

## II.

Ainsi du haut des tours les cloches ébranlées ,  
Battant l'air sourdement de leurs pleines volées ,  
Sur la ville frivole et sans dévotion  
Ont beau répandre encor de la religion ;  
Les cierges allumés ont beau luire à l'église ;  
Et sur l'autel de pierre et sur la dalle grise  
Le prêtre a beau frapper de son front pénitent ,  
Au culte des chrétiens on vit indifférent ,  
Mais non pas à l'ennui. Toute face tournée  
Vers ce triste démon à la main décharnée ,  
Craint toujours de sentir son fade embrassement  
Son baiser glacial, et chacun lestement  
De le fuir aussitôt et de suivre à la trace  
La moindre occasion qui traverse et qui passe ,  
Le tumulte en la rue et le rire banal  
De l'antique Saturne, aux jours du carnaval.

Mais hélas ! ce n'est plus seulement la folie ,  
La misère du peuple avec un peu de lie ,  
Des malheureux payés, le long des boulevards  
Poussant des hurlemens sous des masques blafards ,  
D'autres acteurs encore envahissent la scène ;  
Les beaux noms du pays descendent dans l'arène ;  
Et , le gosier bardé des plus sales propos ,  
Des porteurs de la halle ils se font les échos :  
Puis viennent après eux les hommes de pensée ;  
Et tous ces curieux de la joie insensée ,  
Descendent au théâtre , et sans chaleur, sans rut,  
Apprennent là du peuple à danser la chahut.  
Quelle danse et quel nom ! D'abord c'est une lutte :  
Les accens du clairon , les soupirs de la flûte ,  
Les violons aigus et les tambours ronflans ,  
Irritent tous les corps , agitent tous les flancs ;  
Puis, le signal donné , les haleines fumeuses  
Versent de tous côtés des paroles vineuses.

Bientôt le masque tombe ainsi que la pudeur.  
La femme ne craint pas de tendre avec ardeur  
Au vin de la débauche une lèvre altérée,  
Et là nulle ne fait la longue et la sucrée;  
L'homme attaque la femme, et la femme répond.  
La joue en feu, les yeux luisant à chaque bond,  
Et la jambe en avant, elle court sur les planches;  
Elle arrive sur l'homme en remuant des hanches;  
Et l'homme, l'animant du geste et de la voix,  
Par ses beaux tordions la met toute aux abois.  
Comme un triton fougueux prend une nymphe impure,  
Il la saisit au corps, et forçant la nature,  
Simule à tous les yeux ce que les animaux  
N'ont jamais inventé dans leurs plaisirs brutaux.  
Horreur! Cette luxure est partout applaudie,  
Et l'imitation court comme l'incendie.  
Puis la salle chancelle, et d'un élan soudain,  
Le bal entier se lève, une main dans la main.  
Les corps joignent les corps; comme un torrent qui roule,  
Sur le plancher criant s'éparpille la foule.

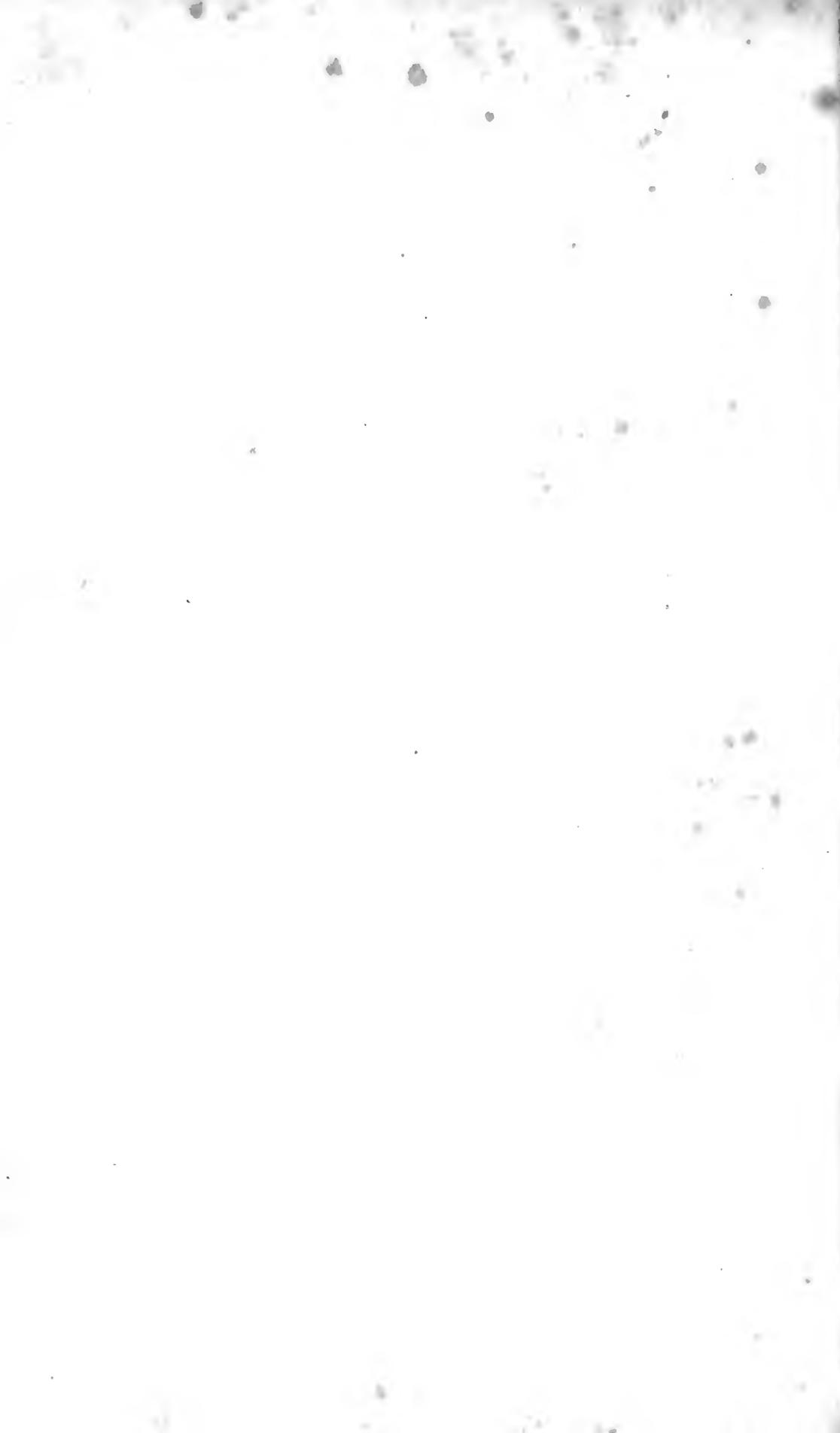
Alors une poussière immonde, en longs anneaux,  
Enveloppe la salle et ternit les flambeaux;  
Le plafond tourne aux yeux ainsi que dans l'ivresse,  
La chair a tout vaincu, l'ame n'est plus maîtresse,  
Et l'homme n'est plus froid en cet emportement,  
Car c'est la mer qui gronde en son lit écumant,  
C'est le vent qui tournoie en hurlantes raffales,  
C'est un troupeau fumant de bouillantes cavales,  
C'est la fosse aux lions.—Malheur, hélas ! malheur  
Au pied de l'apprenti qui n'a pas de vigueur !  
Malheur au faible bras qui délaisse une taille !  
Ah ! c'en est fait ici comme au champ de bataille,  
Du maladroit qui tombe ; — aux clameurs du plaignant  
Tout est sourd, et le père, et la mère, et l'enfant,  
Personne n'a d'entraille en ce moment terrible,  
Et la ronde aux cent pieds, impitoyable, horrible,  
Passera sur le corps, et sous ses bords puissans  
Meurtrira sans effroi des membres tout vivans.

## III.

O pudeur, ô vertu, douce et belle pensée !  
O chevelure d'Ève à longs flots dispersée !  
Pudeur, voile de pourpre , adorable manteau,  
Déchire-toi devant cet ignoble tableau !  
Et vous , de Terpsichore ô compagnes fidèles ,  
O filles d'Apollon , danseuses immortelles ,  
N'abaissez pas vos pieds sur nos planchers mesquins ,  
Où se ternirait l'or de vos beaux brodequins ;  
Muses , restez aux cieux , car la plus grande peine  
Qui pourrait affliger votre ame surhumaine ,  
Serait de voir encore à ces débordemens  
Se mêler le flot pur de vos nobles amans.  
Oui, ce serait de voir, sans respect pour soi-même ,  
L'artiste profaner sa dignité suprême ,  
D'avance dépouiller ses œuvres de grandeur  
En faisant de leur père un grotesque sauteur :

L'artiste devenir le jouet du vulgaire ,  
Un singe balladant devant le populaire ,  
Lui, dont la grande voix et les chants rebutés  
Percent si rarement l'air pesant des cités ,  
Pour lequel notre temps est un siècle pénible ,  
Et pour qui l'avenir semble encor plus horrible !

**L'AMOUR DE LA MORT.**



— L'AMOUR DE LA MORT. —

---

Hélas ! qui le croirait ! ce fantôme hideux ,  
Ce monstre à l'œil éteint dans son orbite creux ,  
Au crâne sans cheveux et souillé de poussière ,  
Aux membres allongés et froids comme la pierre ,  
A la teinte jaunâtre , à cette fade odeur  
Qui vous met malgré vous le trouble dans le cœur ,

Tout ce je ne sais quoi qui n'est plus de la vie,  
Que ne peut expliquer nulle philosophie,  
Et dont l'entier silence et l'immobilité  
Révèlent le néant dans sa difformité ;  
La mort, ce laid produit de la vieille nature,  
La mort, le vaste effroi de toute créature,  
La mort a rencontré sur terre un amoureux,  
Un être qui l'adore, un amant vigoureux  
Qui la serre en ses bras d'une étreinte profane,  
L'asseoit sur ses genoux comme une courtisane,  
L'entraîne avec ivresse à sa table, à son lit,  
Et comme un vieux satyre avec elle s'unit !  
Hideux accouplement ! aussi de préférence  
A tout autre pays la Mort aime la France,  
Et depuis cinquante ans, devant ses yeux ont tort  
Les barbares excès des peuplades du nord.  
Que lui font les baisers de la vieille Angleterre ?  
Il est vrai qu'elle sait auprès d'un pot de bière  
Tranquillement s'ouvrir une veine du front,  
Ou se faire sauter la tête avec du plomb ;

Mais la France vaut mieux et lui plaît davantage.  
C'est là qu'au suicide, au duel on s'encourage,  
C'est là, malgré Gilbert et son vers immortel,  
Que l'on court voir encor mourir un criminel,  
Là que la politique aux sanglantes chimères  
Vient sans peur essayer ses formes éphémères,  
Là que l'on a dressé l'abattoir social,  
Enfin le sol chéri du meurtrier brutal,  
Et le seul lieu sur terre, où peut-être sans haine  
On attende en riant à toute vie humaine,  
Comme si ce qu'on souffle avec légèreté  
Pouvait se rallumer à notre volonté ;  
Et comme si les forts, les puissans de ce monde,  
Tous les bras musculeux de la planète immonde,  
Pouvaient dans leur vigueur refaire le tissu  
Que le doigt de la Mort une fois a rompu.

Ah! n'est-ce pas assez que l'avare nature  
Nous redemande à tous une dette si dure,  
La vie, à tous la vie? et faut-il donc encor

Nous-mêmes dans le gouffre enfouir le trésor ?  
Oh ! n'est-ce pas assez de la pâle vieillesse ,  
De tous les rongemens de la vie en faiblesse ,  
Du venin dévorant des soucis destructeurs ,  
Et de la maladie aux plaintives douleurs ?  
N'est-on pas sûr d'entendre un jour les chants funèbres ,  
De faire , tôt ou tard , le saut dans les ténèbres ,  
D'avoir trois pieds de terre après soi sur le flanc ?  
Ne doit-on pas mourir ? — S'il faut que notre sang  
S'épanche , il est toujours des cas en cette vie ,  
Où l'on peut le verser avec quelque énergie :  
Alors que l'étranger tout cuirassé de fer  
Sur nos champs désolés passe comme une mer ,  
Foulant d'un pied sanglant l'herbe de nos campagnes  
Et chargeant sur son dos les fils de nos compagnes ;  
Quand le bouclier d'or qui doit tous nous couvrir ,  
L'honneur de notre nom est près de se ternir ;  
Ou bien lorsque la loi , violée et maudite ,  
Répand des flots de pleurs par la ville interdite.  
Ah ! voilà le moment ! et le sang qui se perd

A toute la cité du moins profite et sert.

Mais tel n'est pas le train ordinaire des choses ,

Ce n'est point pour le juste et pour de belles causes

Que la mort violente aime à faire ses coups ;

C'est pour de vils hochets , des rêves d'hommes soûls ,

Une vaine piqûre , une raison folâtre ,

Une affaire souvent de luxe ou de théâtre ,

Une froide parade , et , sans savoir pourquoi ,

Le désir d'occuper les langues après soi.

Vanité , vanité , je connais ton empire ,

Et je retrouve en toi toute notre satire.

O fille de l'orgueil ! ô terrible fléau

D'un peuple au cœur sans fiel , mais au faible cerveau !

Toujours ton noir venin distillé sur ma race ,

Du haut jusques en bas , en corrompra la masse ;

Toujours , nous ramenant dans un cercle fatal ,

Ton souffle changera l'œuvre du bien en mal.

Triomphe donc , ô monstre ! oui , de nos pauvres femmes ,

Comme un bouquet de fleurs fane les pures ames ,

Fais de leur douce vie un cordeau mal filé ,  
Au vice dégoûtant vends leur corps maculé ,  
Jusqu'au dernier degré de l'impure misère  
Tu soutiendras l'éclat de leurs yeux , ô Mégère !  
Puis , verse au cœur de l'homme un désir insensé  
De dominer le monde et d'en être encensé ,  
Pour briller à tout prix , lance-le dans le crime ,  
Mets devant lui l'état au penchant de l'abîme ,  
Invente des forfaits inouis et sans noms ;  
Qu'importe que le sang ruisselle à gros bouillons ,  
Que le soleil se voile et la terre frémissse ,  
Que la tombe , en un jour , dans son ventre engloutisse  
Femmes , enfans , vieillards frappés d'un coup soudain ?  
Qu'importe tant de morts à l'infame assassin ?  
Il entendra les cris de toute la nature ,  
Sans trembler un instant ou changer de figure ;  
Car sur le champ du meurtre et même à l'échafaud ,  
O vanité , c'est toi qui lui tiens le front haut ,  
Et lui donne , grand Dieu ! souvent plus de puissance  
Que n'en donne au cœur pur la sainte conscience !

**LA REINE DU MONDE.**



— LA REINE DU MONDE. —

---

O puissant Guttemberg! Germain de bonne race  
Dont le mâle et hardi cerveau  
De l'antique univers a rajeuni la face  
Par un prodige tout nouveau ;  
Quand aux rives du Rhin dans une nuit ardente,  
Amant d'une divinité,

Tu pressas sur ton sein la poitrine fervente  
De la céleste liberté ,  
Ah! tu crus fermement que cette vierge austère  
Enfanterait quelque beau jour  
Un être glorieux qui, semblable à sa mère,  
Du monde entier serait l'amour :  
Et tu t'en fus, vieillard , te reposer à l'ombre  
De l'éternel cyprès des morts ,  
Comme un bon ouvrier s'endort dans la nuit sombre  
Sans trouble aucun et sans remords.....  
Hélas! quelle que fût la sublime espérance  
Dont s'enivra ton noble orgueil ,  
L'espoir qui de la mort t'alléga la souffrance.  
Et te suivit dans le cercueil ;  
Puisse jamais le ciel d'un rayon de lumière  
N'échauffer ton squelette nu ,  
Et la main du Seigneur ne lever ta paupière  
Sur l'enfant que tu n'as point vu !  
Car tel est le destin de l'humaine nature ,  
Qu'il n'en sort rien de vraiment bon ,

Et que l'ame ici bas la plus sincère et pure

Toujours conserve du limon.

Il est vrai que l'aspect de ta fille immortelle

Te séduirait d'abord les yeux :

Son noble front tourné vers la voûte éternelle

Et reflétant les plus beaux feux ;

La splendeur de sa voix plus rapide et profonde

Que la vaste rumeur des flots,

Et comme une ceinture enveloppant le monde

Dans le bruit de ses mille échos ;

Le spectacle divin des sombres injustices ,

Devant son visage en courroux ,

Brisant les instrumens des horribles supplices

La hache et les sanglans verroux ;

L'harmonieux concert des villes et des plaines ,

Célébrant ses dons précieux ,

Et le chœur des beaux-arts et des sciences vaines

Chantant la paix fille des cieus ;

Tout ravirait ton ame et l'emplirait d'ivresse ;

Et retrouvant l'antique ardeur,

Comme un fougueux coursier, d'amour et de tendresse

Quatre fois bondirait ton cœur ;

Et ta voix bénirait ta jeune créature

Et l'heure où plein d'un grand désir

Tu fis, ô Guttemberg ! à la race future

Le don d'un si bel avenir.

Mais si pour contempler de plus près ton ouvrage,

Pour voir ta fille en son entier,

Ta main allait ouvrir les plis de son corsage,

Fendre sa robe jusqu'au pied ;

Alors, alors, grand Dieu ! ce corps aux blanches formes

N'offrirait plus à tes regards

Qu'une croupe allongée en reptiles informes,

Un faisceau de monstres hagards :

Et tu verrais des chiens aux mâchoires saignantes,

Aux redoutables aboiemens,

Souffler sur les cités les discordes brûlantes,

La guerre et ses emportemens ;

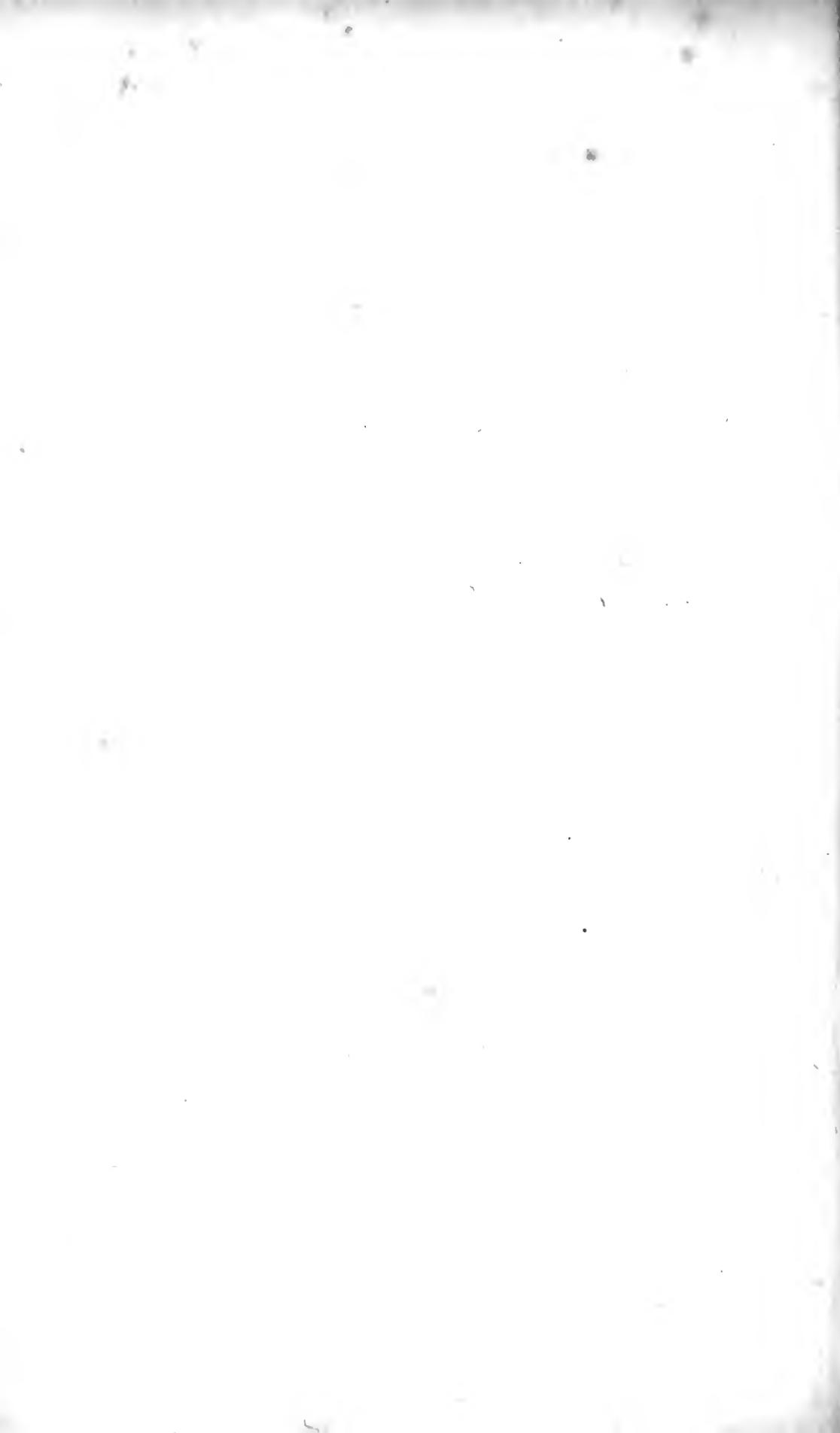
Tu verrais des serpens étouffer le génie

Prêt à prendre son large essor,

La bave du mensonge et de la calomnie  
Verdir le front de l'aigle mort ;  
Puis des dragons infects et des goules actives ,  
Pour de l'or, broyant et tordant  
Le cœur tendre et sacré des familles plaintives  
Sous le triple acier de leur dent ;  
Le troupeau corrupteur des passions obscures  
Souillant tout , et vivant enfin  
Du pur sang écoulé des cent mille blessures  
Par lui faites au genre humain.  
Quel spectacle ! ah ! soudain reculant à la vue  
De tant de maux désordonnés ,  
Guttemberg, Guttemberg ! stupéfait , l'ame émue ,  
Les pieds l'un à l'autre enchaînés ,  
Des pleurs, des pleurs nombreux de ta blanche paupière  
Descendraient bien vite à longs flots ,  
Et dans tes rudes mains ta tête tout entière  
Étoufferait d'amers sanglots ;  
Alors, il se pourrait qu'accusant d'injustice  
La nature et son dieu fatal ,

Et les blâmant tous deux de t'avoir fait complice  
Des noirs épanchemens du mal,  
Ton cœur eût le regret, dans sa douleur extrême,  
D'avoir aimé la liberté ;  
Et peut-être irais-tu jusqu'à t'écrier même :  
Oh ! que n'ai-je jamais été !

# LA CUVE.



— LA CUVE. —

---

Il est, il est sur terre unè infernale cuve,  
On la nomme Paris; c'est une large étuve,  
Une fosse de pierre aux immenses contours  
Qu'une eau jaune et terreuse enferme à triples tours;  
C'est un volcan fumeux et toujours en haleine  
Qui remue à longs flots de la matière humaine;

Un précipice ouvert à la corruption  
Où la fange descend de toute nation ,  
Et qui de temps en temps, plein d'une vase immonde,  
Soulevant ses bouillons déborde sur le monde.

Là, dans ce trou boueux, le timide soleil  
Vient poser rarement un pied blanc et vermeil ;  
Là les bourdonnemens nuit et jour dans la brume  
Montent sur la cité comme une vaste écume ;  
Là personne ne dort, là toujours le cerveau  
Travaille, et comme l'arc tend son rude cordeau.  
On y vit un sur trois, on y meurt de débauche ;  
Jamais, le front huilé, la mort ne vous y fauche,  
Car les saints monumens ne restent dans ce lieu  
Que pour dire : Autrefois il y avait un Dieu.

Là tant d'autels debout ont roulé de leurs bases,  
Tant d'astres ont pâli sans achever leurs phases,

Tant de cultes naissans sont tombés sans mûrir,  
Tant de grandes vertus là s'en vinrent pourrir,  
Tant de chars meurtriers creusèrent leur ornière,  
Tant de pouvoirs honteux rougirent la poussière,  
De révolutions au vol sombre et puissant  
Crevèrent coup sur coup leurs nuages de sang,  
Que l'homme, ne sachant où rattacher sa vie,  
Au seul amour de l'or se livre avec furie.

Misère ! Après mille ans de bouleversemens,  
De secousses sans nombre et de vains erremens,  
De trônes abolis, de royautés superbes  
Dans les sables perdus, et couchés dans les herbes,  
Le Temps, ce vieux coureur, ce vieillard sans pitié,  
Qui va par toute terre écrasant sous le pié  
Les immenses cités regorgeantes de vices ;  
Le Temps, qui balaya Rome et ses immondices,  
Retrouve encore, après deux mille ans de chemin,  
Un abîme aussi noir que le cuvier romain.

Toujours même fracas, toujours même délire,  
Même foule de mains à partager l'empire,  
Toujours même troupeau de pâles sénateurs,  
Mêmes flots d'intrigans et de vils corrupteurs,  
Même dérision du prêtre et des oracles,  
Même appétit des jeux, même soif des spectacles,  
Toujours même impudeur, même luxe effronté,  
En chair vive et en os même immoralité ;  
Mêmes débordemens, mêmes crimes énormes,  
Moins l'air de l'Italie et la beauté des formes.

La race de Paris, c'est le pâle voyou  
Au corps chétif, au teint jaune comme un vieux sou ;  
C'est cet enfant criard que l'on voit à toute heure  
Paresseux et flanant, et loin de sa demeure  
Battant les maigres chiens, ou le long des grands murs  
Charbonnant en sifflant mille croquis impurs ;  
Cet enfant ne croit pas, il crache sur sa mère,

Le nom du ciel pour lui n'est qu'une farce amère ;  
C'est le libertinage enfin en racourci ,  
Sur un front de quinze ans c'est le vice endurci.

Et pourtant il est brave , il affronte la foudre ,  
Comme un vieux grenadier il mange de la poudre ,  
Il se jette au canon en criant : Liberté !  
Sous la balle et le fer il tombe avec beauté.  
Mais que l'Émeute aussi passe devant sa porte ,  
Soudain l'instinct du mal le saisit et l'emporte ,  
Le voilà grossissant les bandes de vauriens ,  
Molestant le repos des tremblans citoyens ,  
Et hurlant , et le front barbouillé de poussière ,  
Prêt à jeter à Dieu le blasphème et la pierre.

O race de Paris , race au cœur dépravé ,  
Race ardente à mouvoir du fer ou du pavé !  
Mer, dont la grande voix fait trembler sur les trônes

Ainsi que des fiévreux tous les porte-couronnes !  
Flot hardi qui trois jours s'en va battre les cieux  
Et qui retombe après, plat et silencieux !  
Race unique en ce monde ! effrayant assemblage  
Des élans du jeune homme et des crimes de l'âge !  
Race qui joue avec le mal et le trépas ;  
Le monde entier t'admire et ne te comprend pas !

Il est, il est sur terre une infernale cuve,  
On la nomme Paris ; c'est une large étuve,  
Une fosse de pierre aux immenses contours  
Qu'une eau jaune et terreuse enferme à triples tours ;  
C'est un volcan fumeux et toujours en haleine  
Qui remue à longs flots de la matière humaine,  
Un précipice ouvert à la corruption  
Où la fange descend de toute nation,  
Et qui de temps en temps, plein d'une vase immonde,  
Soulevant ses bouillons déborde sur le monde.

**LES VICTIMES.**



— LES VICTIMES. —

---

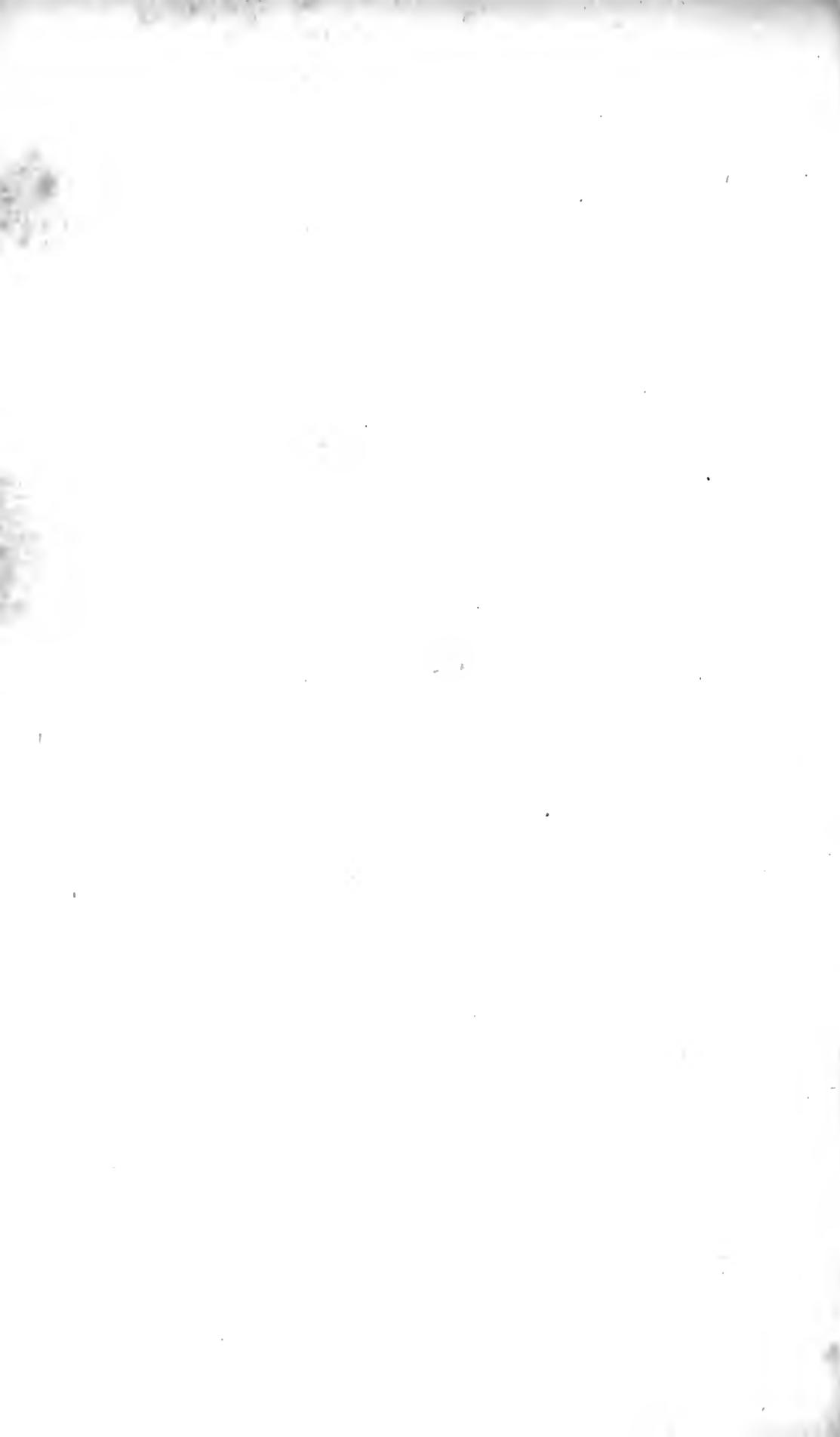
Une nuit je rêvais.... et dans mon rêve sombre ,  
Autour d'un ténébreux autel ,  
Passaient, passaient toujours des victimes sans nombre,  
Les bras tendus vers l'Éternel.  
Toutes avaient au front une trace luisante ;  
Toutes, comme un maigre troupeau

Qui laisse à l'écorcheur sa tunique pesante,  
Portaient du rouge sur la peau.  
Et toutes, ce n'étaient que vieillards à grand âge,  
Le bâton d'ivoire à la main,  
Comme ceux que la mort, en un jour de carnage,  
Trouva sur le fauteuil romain;  
Que jeunes gens amis, à la vaste poitrine,  
Au cœur solide et bien planté,  
Frappés, la bouche ouverte, et d'une voix divine  
Chantant la belle liberté;  
Ce n'étaient que des corps meurtris et noirs de fange,  
Du sable encor dans les cheveux,  
Et battus bien long-temps, sur une rive étrange,  
Des vents et des flots écumeux;  
Ce n'étaient que des flancs consumés par les flammes  
Dans le creux des taureaux d'airain,  
Que membres déchirés sous mille dents infames  
Devant le peuple souverain;  
Que des porteurs divins de blessures infimes,  
Des sages couronnés d'affront,

Des orateurs sacrés , des poètes sublimes ,  
Tombés en se touchant le front;  
Puis des couples d'amans , puis la foule des mères  
Traînant leurs enfans par le bras ,  
Et les petits enfans pleins de larmes amères  
Et soupirant à chaque pas :  
Et ces ombres , hélas ! avides de justice ,  
Plaintives , les mains dans les airs ,  
Demandaient vainement le prix du sacrifice  
Au Dieu puissant de l'univers.



# LE PROGRÈS.



— LE PROGRÈS. —

---

I.

A quoi servent, grand Dieu ! les leçons de l'histoire  
Pour l'avenir des citoyens ,  
Et tous les faits notés dans une page noire  
Par la main des historiens ,  
Si les mêmes malheurs et les mêmes misères  
Reparaissent dans tous les temps

Et si de tous les temps les exemples des pères  
Sont imités par leurs enfans?

## II.

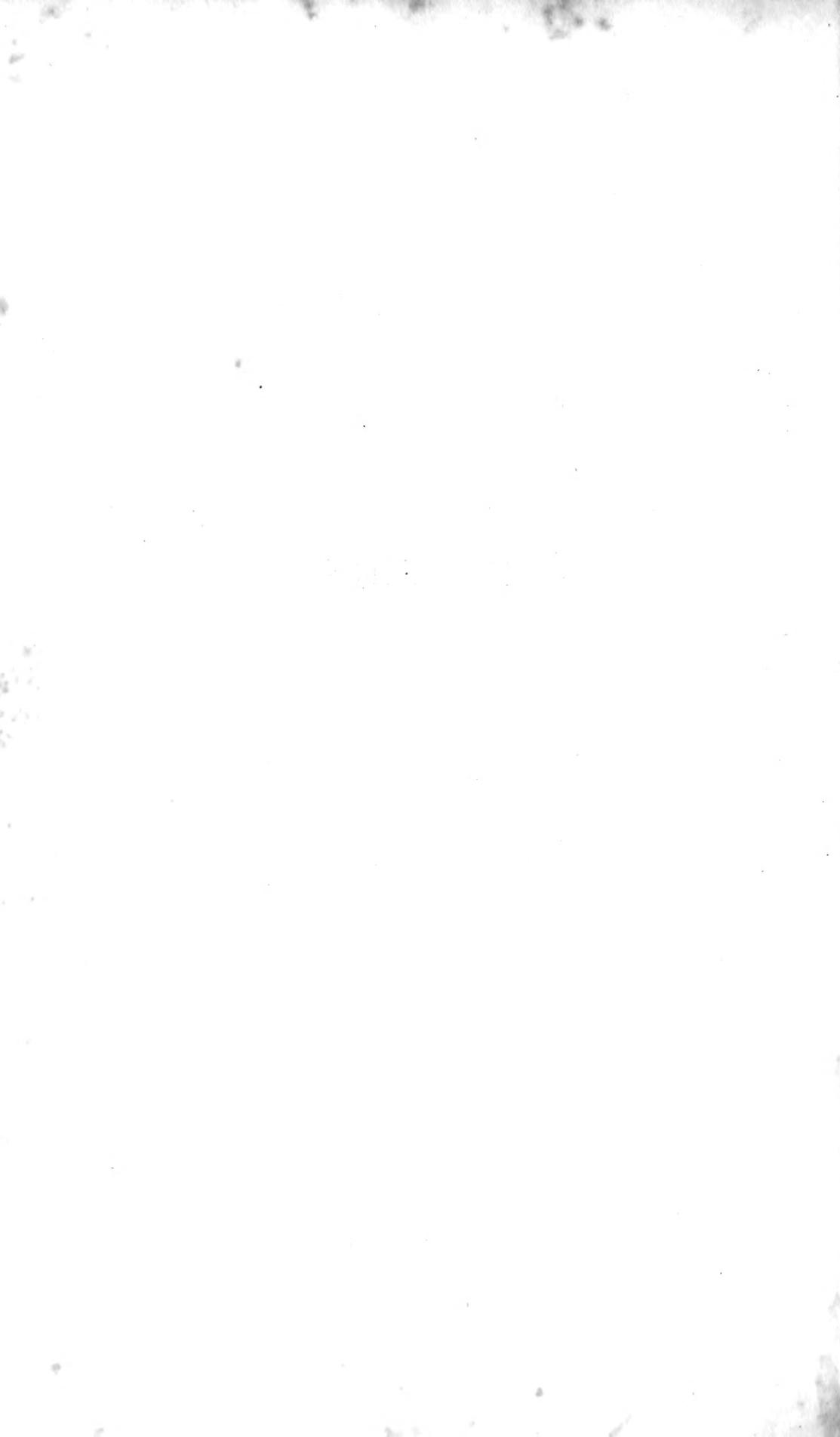
O pauvres insensés ! qui le front ceint de chêne  
Devant l'univers enchanté,  
Voilà six ans bientôt, entonnions d'une haleine  
L'hymne brûlant de liberté !  
Nous chantions tous en chœur, dans une sainte ivresse,  
La vierge pure comme l'or,  
Sans penser que plus tard l'immortelle déesse  
Devait tant nous coûter encor.  
Nous rêvions un ciel doux, un ciel exempt d'orages,  
Un éternel et vaste azur,  
Tandis que sur nos fronts s'amassaient les nuages,  
L'avenir devenait obscur.

## III.

Et nous avons revu ce qu'avaient vu nos pères ,  
Le sang humain dans les ruisseaux ,  
Et l'angoisse des nuits glaçant le cœur des mères,  
Quand le plomb battait les carreaux ,  
Du régicide infect les vengeances infames  
Et les stupides attentats ,  
La baïonnette ardente entrant au sein des femmes ,  
Les enfans percés dans leurs bras :  
Enfin les vieux forfaits d'une époque cruelle  
Se sont tous relevés , hélas !  
Pour nous faire douter, qu'en sa marche éternelle  
Le monde ait avancé d'un pas.



**DÉSOLATION.**



— DÉSOLATION. —

---

I.

Comme tout jeune cœur encor vierge de fiel,  
J'ai demandé d'abord ma poésie au ciel.  
Hélas ! il n'en tomba qu'une réponse amère !  
Pauvre fou, cria-t-il, que la pensée altère,  
Toi qui, haussant vers moi tes deux lèvres en feu,  
Cherches, comme un peu d'eau, le pur souffle de Dieu,

Oh ! de moi n'attends plus de célestes halcines ,  
Car le vent de la terre a dessèché mes plaines ;  
Il a brûlé mes fleurs , et dans son vol fougueux  
Fait mon sein plus pelé que la nuque d'un gueux.  
L'encens humain parfois a beau fumer encore ,  
Ce n'est qu'un souvenir qui bientôt s'évapore ;  
Il retombe à la terre , et ne va pas plus haut  
Que la voûte du temple et son froid échafaud ;  
L'homme enfin ne peut plus parler avec les anges ,  
J'ai perdu tous mes saints , mes vierges , mes archanges ,  
Tout ce peuple du ciel qu'aux regards des humains ,  
Un homme aimé de Dieu , poète aux belles mains ,  
Raphaël fit souvent descendre sur ses toiles.  
Tout est mort maintenant , par-delà mes étoiles ,  
Par-delà mon soleil nul écho ne répond ;  
Et l'on ne trouve plus qu'un abîme profond ,  
Un vaste et sombre anneau sans châton et sans pierre ,  
Un gouffre sans limite , une nuit sans lumière ,  
Une fosse béante , un immense cercueil ,  
Et l'orbite sans fond dont l'homme a crevé l'œil.

## II.

Plus de Dieu, rien au ciel! ah! malheur et misère!  
Sans les cieux maintenant qu'est-ce donc que la terre? —  
La terre! Ce n'est plus qu'un triste et mauvais lieu,  
Un tripot dégoûtant où l'or a tué Dieu,  
Où mourant d'une faim qui n'est point assouvie,  
L'homme a jauni sa face et décharné sa vie,  
Où, vidant là son cœur, liberté, ciel, amour,  
L'infame a tout joué, tout perdu sans retour;  
Un ignoble clapier de débauche et de crime,  
Que la mort, à mon gré, trop lentement décime;  
Un cloaque bourbeux, un sol gras et glissant,  
Où lorsque le pied coule on tombe dans du sang.  
Ainsi donc jette bas toute sainte pensée,  
Comme un épais manteau dont l'épaule est blessée,  
Comme un mauvais bâton dont tu n'as plus besoin,  
Au premier carrefour jette-la dans un coin;  
Puis, abaisse la tête et rentre dans la foule,

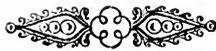
Là, sans but, au hasard, comme une eau qui s'écoule,  
Loin, bien loin des sentiers battus par ton aïeul,  
Dans ce monde galeux passe et marche tout seul;  
Ne presse aucune main, aucun front sur ta route;  
Le cœur vide et l'œil sec, si tu peux, fais-la toute,  
Et quand viendra le jour où, comme un homme las,  
Tout d'un coup malgré toi s'arrêteront tes pas,  
Quand le froid de la mort, dénouant ta cervelle,  
Dans le creux de tes os fera geler la moëlle,  
Alors pour en finir, si par hasard tes yeux  
Se relèvent encor sur la voûte des cieux,  
Souviens-toi, moribond, que là haut tout est vide;  
Va dans le champ voisin, prends une pierre aride,  
Pose-la sous ta tête, et, sans penser à rien,  
Tourne-toi sur le flanc et crève comme un chien.

# IL PIANTO.

---

POÈME.





Il est triste partout de ne voir que le mal,  
D'entonner ses chansons sur un rythme infernal,  
Au ciel le plus vermeil de trouver un nuage,  
Une ride chagrine au plus riant visage.  
Heureux à qui le ciel a fait la bonne part !  
Bien heureux qui n'a vu qu'un beau côté de l'art !  
Hélas ! mon cœur le sent , si j'avais eu pour Muse  
Une enfant de seize ans , et qu'une fleur amuse ,

Une fille de mai , blonde comme un épi ,  
J'aurais , d'un souffle pur , sur mon front assoupi ,  
Vu flotter doucement les belles rêveries ;  
J'aurais souvent foulé des pelouses fleuries ;  
Et le divin caprice , en de folles chansons ,  
Aurait du moins charmé le cours de mes saisons.  
Mais j'entends de mon cœur la voix mâle et profonde ,  
Qui me dit que tout homme a son rôle en ce monde ,  
Tout mortel porte au front , comme un bélier mutin ,  
Un signe blanc ou noir frappé par le Destin ;  
Il faut , bon gré mal gré , suivre l'ardente nue  
Qui marche devant soi sur la voie inconnue ;  
Il faut courber la tête , et le long du chemin ,  
Sans regarder à qui l'on peut tendre la main ,  
Suivre sa destinée au grand jour ou dans l'ombre.  
Or , la mienne aujourd'hui , comme le ciel , est sombre ;  
Pour moi , cet univers est comme un hôpital ,  
Où , livide infirmier levant le drap fatal ,  
Pour nettoyer les corps infectés de souillures ,  
Je vais mettre mon doigt sur toutes les blessures.

LE DÉPART.



— LE DÉPART. —

---

Les Alpes ont beau faire et m'opposer leur dos ,  
Leurs glaciers verts et bleus aux terribles passages ,  
Et leurs pics décharnés où les sombres nuages  
Viennent traîner le ventre et se mettre en lambeaux ;

Tombent, tombent sur moi, leurs effrayantes eaux,  
Leurs torrens bondissans, leurs neiges, leurs orages,  
Et que les vents sortis de cent rochers sauvages  
Déchirent mes poumons comme de froids couteaux !

J'irai, je foulerai, car j'en ai l'espérance,  
Les champs délicieux de la douce Florence  
Et les vieux monts sabins que Virgile adora.

Je verrai le soleil et la mer de Sorrente,  
Et mollement couché sur la plage odorante,  
Je boirai ton air pur — ô terre d'Ischia!

**LE CAMPO SANTO.**

**A M. Brizeux.**



— LE CAMPO SANTO. —

O désolation , ô misère profonde !  
Désespoir éternel pour les ames du monde !  
Sol de Jérusalem , que tant d'hommes pieux  
Ont baigné de sueur et des pleurs de leurs yeux ;  
Sainte terre enlevée aux monts de la Judée ,  
Et du sang des martyrs encor toute inondée ;

Sainte terre des morts qui portas le Sauveur,  
Toi, que tout front chrétien baisait avec ferveur,  
Tu n'es plus maintenant qu'une terre profane,  
Un sol où toute fleur dépérit et se fane,  
Un terrain sans verdure et délaissé des cieux,  
Un cimetière aride, un cloître curieux,  
Qu'un voyageur parfois dans sa course rapide  
Heurte d'un pied léger et d'un regard stupide.  
— Mais n'importe ! je t'aime, ô vieux Campo Santo,  
Je t'aime de l'amour qu'avait pour toi Giotto.  
Tout désolé qu'il est, ton cloître solitaire  
Est encore à mes yeux le plus saint de la terre :  
Aussi quand l'œil du jour, de ses regards cuisans,  
Brûle le front doré des superbes Pisans,  
J'aime à sentir le froid de tes voûtes flétries,  
J'aime à voir s'allonger tes longues galeries,  
Et là, silencieux, le front bas, le pied lent,  
Comme un moine qui passe et qui prie en allant,  
J'aime à faire sonner le cuir de mes sandales  
Sur la tête des morts qui dorment sous tes dalles ;

J'aime à lire les mots de leurs grands écussons,  
A réveiller des bruits et de lugubres sons,  
Et les yeux enivrés de tes peintures sombres,  
A voir autour de moi mouvoir toutes tes ombres.

Salut ! noble Orcagna ! que viens-tu m'étaler ?  
— « Artiste, une peinture à faire reculer ;  
Regarde, enfant, regarde !... — Il est de par le monde  
Des êtres inondés de volupté profonde,  
Il est de beaux jardins plantés de lauriers verts,  
Des grands murs d'orangers où mille oiseaux divers,  
Des rossignols bruyans, des geais aux ailes bleues,  
Des paons sur le gazon traînant leurs belles queues ;  
Des merles, des serins jaunes comme de l'or,  
Chantent l'amour, et l'air plus enivrant encor.  
Il est, sous les bosquets et les treilles poudreuses,  
Des splendides festins et des noces heureuses ;  
Il est des instrumens aux concerts sans pareils,  
Et bien des cœurs contents et bien des yeux vermeils.

A l'*Ave Maria*, sous les portes latines,  
On entend bien des luths et des voix argentines ;  
On voit sur les balcons, derrière les cyprès,  
Bien de beaux jeunes gens qui se parlent de près,  
Bien des couples rêveurs, qui, le soir à la brune,  
Se baisent sur la bouche en regardant la lune.  
Hélas ! un monstre ailé qui plane dans les airs,  
Et dont la lourde faux va sarclant l'univers,  
La mort, incessamment coupe toutes ces choses ;  
Et femmes et bosquets, oiseaux, touffes de roses,  
Belles dames, seigneurs, princes, ducs et marquis,  
Elle met tout à bas, même des Médicis,  
Elle met tout à bas avant le jour et l'heure ;  
Et la stupide oublie, au fond de leur demeure,  
Tous les gens de béquille et qui n'en peuvent plus :  
Les porteurs de besace et les tristes perclus,  
Les catarrheux branlant comme vieille muraille,  
Les fiévreux au teint mat qui tremblent sur la paille,  
Et les frêles vieillards qui n'ont plus qu'un seul pas  
Pour atteindre la tombe et reposer leurs bras.

Tous ont beau l'implorer, elle n'en a point cure,  
La mort vole aux palais sans toucher la masure;  
Elle jette à tous vents les plaintes et les voix  
De ces corps vermoulus comme d'antiques bois :  
La vieille aime à lutter ; c'est un joueur en veine  
Qui néglige les coups dont la chance est certaine.

Enfant, ce n'est point tout ; enfant, regarde encor !  
La montagne s'ébranle aux fanfares du cor,  
Sous le galop des chiens entends sonner la pierre,  
En épais tourbillons vois rouler la poussière,  
Et du fond sinueux de ces sombres halliers  
Bondir à flots pressés de nombreux cavaliers.  
Ce sont de francs chasseurs qui courent la campagne,  
De grands seigneurs toscans, des princes d'Allemagne,  
Avec de beaux habits chamarrés d'écussons,  
Des housses de velours, de lourds caparaçons,  
Des couronnes de ducs à l'entour des casquettes,  
Des faucons sur les poings, des plumes sur les têtes,

Et des hommes nerveux , retenant à pas lents ,  
Des lévriers lancés sur leurs quatre pieds blancs. —  
Holà ! puissans du jour , chasseurs vêtus de soie ,  
Qui forcez par les monts une timide proie ;  
Vous , femmes , que l'ennui mène à la cruauté ;  
Hommes , dont le palais plein de stupidité  
A soif , après le vin , du sang de quelque bête ,  
Vous qui cherchez la mort comme on cherche une fête ,  
Oh ! n'allez pas si loin , arrêtez vos coursiers ,  
La mort est près de vous , la mort est sous vos pieds ,  
La mort vous garde ici les plus rares merveilles ;  
Croyez-en vos chevaux qui dressent leurs oreilles ,  
Voyez leur cou fumant dont la veine se tord ,  
Leur frayeur vous dira qu'ils ont senti la mort ,  
Et que ce noir terrain a reçu de nature  
Le don de convertir les corps en pourriture.  
Or , en ces trois tombeaux ouverts sur le chemin ,  
Voyez ce qu'en un jour elle fait d'un humain :  
Le premier , que son dard tout nouvellement pique ;  
A le ventre gonflé comme un homme hydropique ;

Le second est déjà dévoré par les vers,  
Et le dernier n'est plus qu'un squelette aux os verts,  
Où le vent empesté, le vent passe et soupire,  
Comme à travers les flancs décharnés d'un navire.  
Certes c'est chose horrible, et ces morts engourdis  
Figeraient la sueur au front des plus hardis.  
Mais, chasseurs, regardez ces trous pleins de vermine  
Sans boucher votre nez et sans changer de mine,  
Regardez bien à fond ces trois larges tombeaux ;  
Puis, quand vous aurez vu, retournez vos chevaux :  
Aux fanfares du cor regagnez la montagne,  
Et puis comme devant, à travers la campagne,  
Courez et galopez, car de jour et de nuit  
Vous savez maintenant où le temps vous conduit.

Mais tandis que la fièvre et la crainte féconde  
Assiègent les côtés des puissans de ce monde,  
Que l'éternel regret des douceurs d'ici-bas  
Leur tire des soupirs à chacun de leurs pas,

Que l'horreur de vieillir et de voir les années  
Pendre comme une barbe à leurs têtes veinées,  
Arrose incessamment d'amertume et de fiel  
Le peu de jours encor que leur garde le ciel ;  
Tandis que sur leurs fronts comme sur leurs rivages ,  
Habitent les brouillards et de sombres nuages ,  
Le ciel , au-dessus d'eux éblouissant d'azur,  
Épand sur la montagne un rayon toujours pur.  
Là , dans les genêts verts et sur l'aride pierre ,  
Les hommes du Seigneur vivent de la prière ;  
Là , toujours prosternés , dans leurs élans pieux ,  
Ils ne voient point blanchir le poil de leurs cheveux.  
Leur vie est innocente et sans inquiétude ,  
L'inaltérable paix dort en leur solitude ,  
Et sans peur pour leurs jours, en tout lieu menacés ,  
Les pauvres animaux par les hommes chassés ,  
Mettant le nez dehors et quittant leurs retraites ,  
Viennent manger aux mains des blancs anachorètes :  
La biche à leur côté saute et se fait du lait ,  
Et le lapin joyeux broute son serpolet.

Heureux, oh ! bienheureux qui, dans un jour d'ivresse,  
A pu faire au Seigneur le don de sa jeunesse ;  
Et qui, prenant la foi comme un bâton noueux,  
A gravi loin du monde un sentier montueux.  
Heureux l'homme isolé qui met toute sa gloire  
Au bonheur ineffable, au seul bonheur de croire,  
Et qui, tout jeune encor, s'est crevé les deux yeux,  
Afin d'avoir toujours à désirer les cieus.  
Heureux seul le croyant, car il a l'ame pure ;  
Il comprend sans effort la mystique nature,  
Il a, sans la chercher, la parfaite beauté,  
Et les trésors divins de la sérénité,  
Puis il voit devant lui sa vie immense et pleine,  
Comme un pieux soupir, s'écouler d'une haleine ;  
Et, lorsque sur son front la Mort pose ses doigts,  
Les anges près de lui descendent à la fois,  
Au sortir de sa bouche ils recueillent son ame ;  
Et, croisant par-dessus leurs deux ailes de flamme,

L'emportent toute blanche au céleste séjour,  
Comme un petit enfant qui meurt sitôt le jour.

Heureux l'homme qui vit et qui meurt solitaire !  
Enfant, tel est mon œuvre, et l'immense mystère  
Que mon doigt monacal a tracé sur ce mur.  
La forme en est sévère et le contour est dur ;  
Mais j'ai fait de mon mieux, j'ai peint de cœur et d'ame  
La grande vérité dont je sentais la flamme ;  
Et comme un jardinier qui bêche avec amour,  
Sur mon pinceau courbé, j'ai sué plus d'un jour :  
Puis, quand j'ai vu tomber la nuit sur ma palette,  
J'ai croisé les deux bras, et reposant la tête  
Sur le coussin sculpté de mon sacré tombeau,  
Comme mes devanciers, le Dante et le Giotto,  
J'ai fermé gravement mon œil mélancolique  
Et me suis endormi, vieux peintre catholique,  
En pensant à ma ville, et croyant fermement  
Voir mon œuvre et ma foi vivre éternellement. »

Dors , oh ! dors, Orcagna , dans ta couche de pierre ,  
Et ne rouvre jamais ta pesante paupière ,  
Reste les bras croisés dans ton linceul étroit ;  
Car si des flancs obscurs de ton sépulcre froid ,  
Comme un vieux prisonnier, il te prenait envie  
De contempler encor ce qu'on fait dans la vie ,  
Si tu levais ton marbre et regardais de près ,  
Ta douleur serait grande ; et les sombres regrets  
Reviendraient habiter sur ta face amaigrie :  
Tu verrais , Orcagna , ta Pise tant chérie ,  
Comme une veuve , assise aux rives de l'Arno ,  
Écouter solitaire à ses pieds couler l'eau ;  
Tu verrais le saint dôme avec de grandes herbes  
Et le long de ses murs les cavales superbes  
Monter, et se jouant , à chaque mouvement  
Emplir le lieu sacré de leur hennissement ;  
Tu verrais que la Mort dans les lieux où nous sommes ,  
N'a pas plus respecté les choses que les hommes ;

Et reposant tes bras sous ton cintre étouffé,  
Tu dirais, plein d'horreur : La Mort a triomphé.

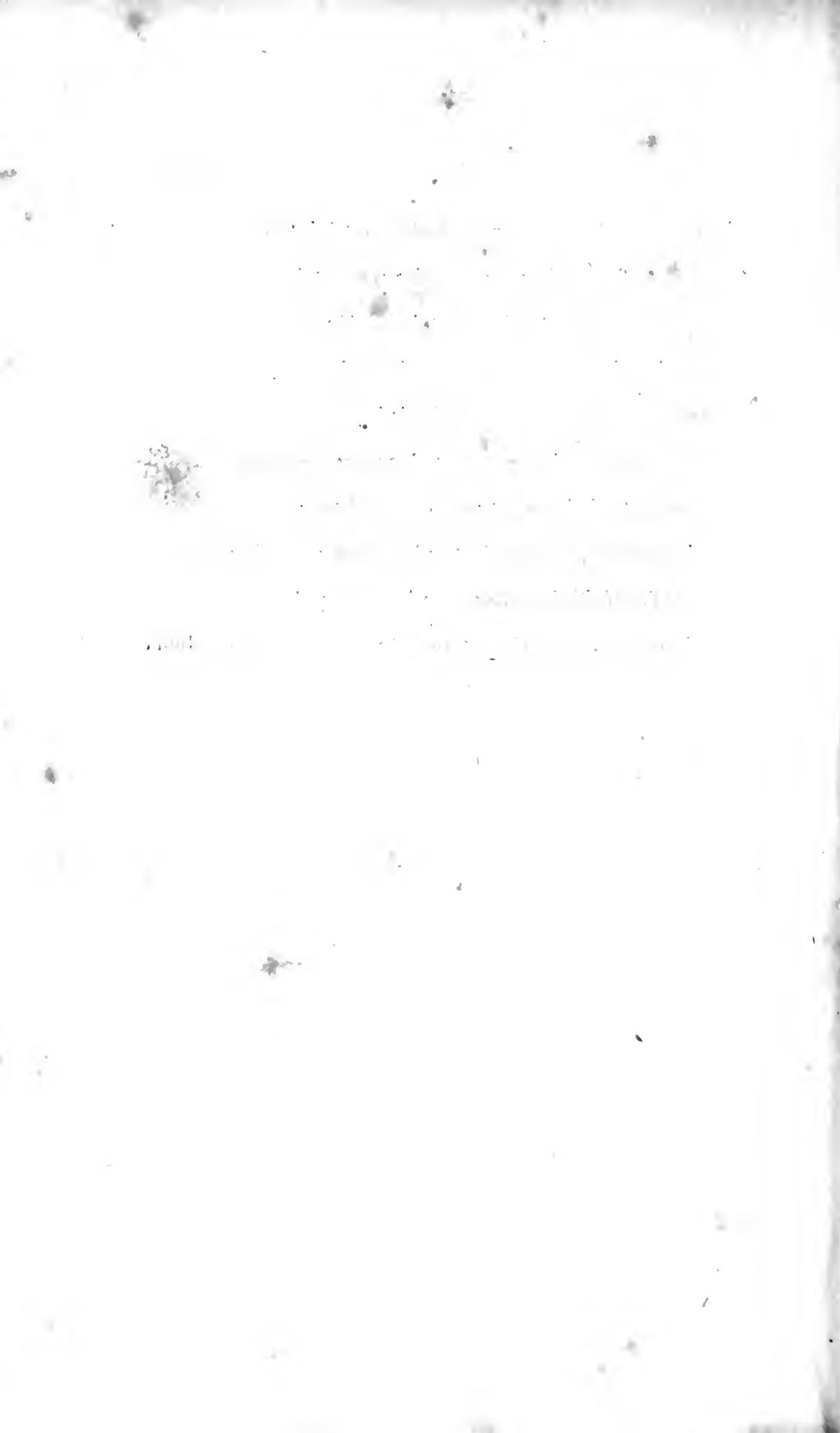
La mort ! la mort ! elle est sur l'Italie entière,  
L'Italie est toujours à son heure dernière ;  
Déjà sa tête antique a perdu la beauté,  
Et son cœur de chrétienne est froid à son côté.  
Rien de saint ne vit plus sous sa forte nature,  
Et comme un corps usé faute de nourriture,  
Ses larges flancs lavés par la vague des mers  
Ne se raniment plus aux célestes concerts.  
Oh ! c'est en vain qu'aux pieds de l'immobile archange  
Le canon tonne encor des créneaux de Saint-Ange,  
Que saint Pierre au soleil, sur ses degrés luisans,  
Voit remonter encor la pompe des vieux ans.  
À quoi bon tant de voix, de cris et de cantiques,  
Les milliers d'encensoirs fumant sous les portiques,  
Le chœur des prêtres saints déroulant ses anneaux,  
Et la pourpre brûlante aux flancs des cardinaux ?

Pourquoi le dais splendide avec son front qui penche,  
Et le grand roi vieillard, dans sa tunique blanche,  
Superbe et les deux pieds sur le dos des Romains,  
De son trône flottant bénissant les humains?  
Morts, morts, sont tous ces bruits et cette pompe sainte,  
Car ils ne passent plus le Tibre et son enceinte;  
Mort est ce vain éclat, car il ne frappe plus  
Que des fronts de vieillards ou de pâtres velus.  
Tous ces chants n'ont plus rien de la force divine,  
C'est le son mat et creux d'une vieille ruine,  
C'est le cri d'un cadavre encor droit et debout  
Au milieu des corps morts qui l'entourent partout.

Hélas! hélas! la foi de ce sol est bannie,  
La foi n'a plus d'accent pour parler au génie,  
Plus de voix pour lui dire, en lui prenant la main:  
Bâtis-nous vers le ciel un immortel chemin.  
La foi, source féconde, en sublime rosée  
Ne peut plus retomber sur cette terre usée,

Et remuant la pierre au fond de ses caveaux ,  
Faire jaillir le marbre en milliers de faisceaux ;  
La foi ne pousse plus de sublimes colonnes ,  
Plus de dômes d'airain , plus de triples couronnes ,  
Plus de parvis immense , à faire mille pas ,  
Plus de large croix grecque étalant ses longs bras ,  
Plus de ces grands christes d'or au fond des basiliques  
Pendant sur les mortels leurs regards angéliques ,  
Plus d'artistes brûlans , plus d'hommes primitifs  
Ébauchant leur croyance en traits secs et naïfs ,  
De pieux ouvriers s'en allant par les villes  
Travailler sur les murs comme des mains serviles ,  
Plus de parfums dans l'air, de nuages d'encens ,  
De chants simples et forts, et de maîtres puissans  
Versant, dans les grands jours , de leur harpe bénie  
Sur les fronts inclinés des torrens d'harmonie.  
Rien, absolument rien , et cependant la Mort  
Ébranle sous ses pas ce qui semblait si fort ;  
Elle est toujours robuste , et toujours , chose affreuse !  
Elle poursuit partout sa marche désastreuse ;

Chaque jour elle voit sur quelque mont lointain ,  
Comme un feu de berger, le culte qui s'éteint ;  
Chaque jour elle entend un autel qui s'écroule ,  
Et sans le relever passer auprès la foule ;  
Et l'image de Dieu dans ces débris impurs  
Semble tomber des cœurs avec les pans des murs.  
Le vieux catholicisme est morne et solitaire ,  
Sa splendeur à présent n'est qu'une ombre sur terre ,  
La mort l'a déchiré comme un vêtement vieux ;  
Pour long-temps, bien long-temps, la mort est dans ces lieux.



— MAZACCIO. —

---

Ah ! s'il est ici bas un aspect douloureux ,  
Un tableau déchirant pour un cœur magnanime ,  
C'est ce peuple divin que le chagrin décime ,  
C'est le pâle troupeau des talens malheureux.

C'est toi, Mazaccio , jeune homme aux longs cheveux ,  
De la bonne Florence enfant cher et sublime ;  
Peintre des premiers temps , c'est ton air de victime  
Et ta bouche entr'ouverte et tes sombres yeux bleus....

Hélas ! la mort te prit les deux mains sur la toile ;  
Et du beau ciel de l'art , jeune et brillante étoile ,  
Astre si haut monté , mais si vite abattu ,

Le souffle du poison ternit ta belle flamme ,  
Comme si tôt ou tard , pour dévorer ton ame ,  
Le venin du génie eût été sans vertu.

— MICHEL - ANGE. —

---

Que ton visage est triste et ton front amaigri !  
Sublime Michel-Ange, ô vieux tailleur de pierre,  
Nulle larme jamais n'a baigné ta paupière,  
Comme Dante on dirait que tu n'as jamais ri.

Hélas ! d'un lait trop fort la Muse t'a nourri,  
L'art fut ton seul amour et prit ta vie entière ;  
Soixante ans tu courus une triple carrière  
Sans reposer ton cœur sur un cœur attendri.

Pauvre Buonarotti ! ton seul bonheur au monde  
Fut d'imprimer au marbre une grandeur profonde,  
Et puissant comme Dieu , d'effrayer comme lui :

Aussi, quand tu parvins à ta saison dernière,  
Vieux lion fatigué, sous ta blanche crinière  
Tu mourus longuement plein de gloire et d'ennui.

— ALLEGRI. —

---

Si dans mon cœur chrétien l'antique foi s'altère,  
L'art reste encor debout, comme un marbre pieux  
Que le soleil, tombé de la voûte des cieux,  
Colore dans la nuit d'un reflet solitaire.

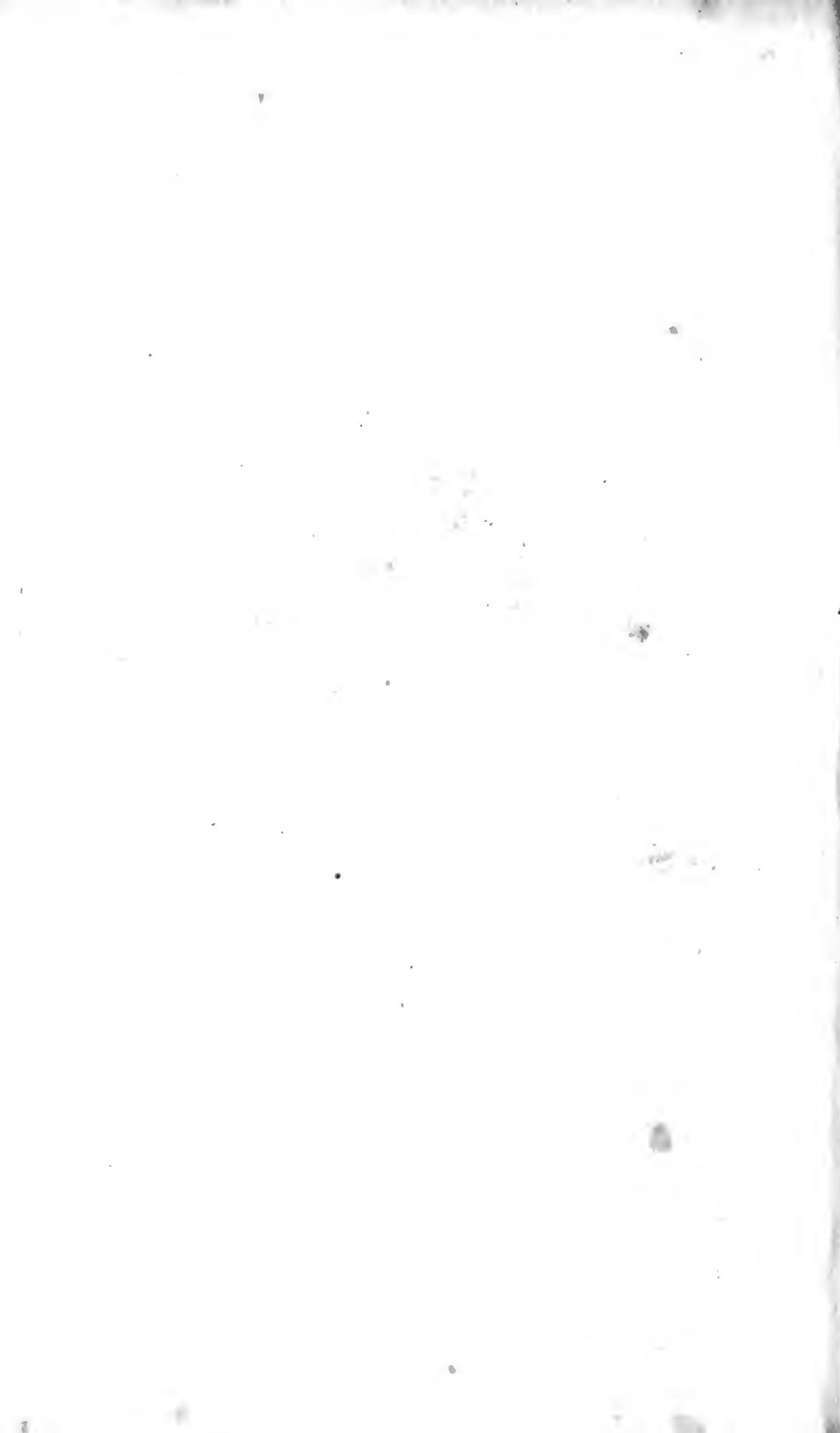
Ainsi, vieil Allegri, musicien austère,  
Compositeur sacré des temps religieux,  
Ton archet bien souvent me ramène aux saints lieux,  
Adorer les pieds morts du Sauveur de la terre.

Alors mon ame vaine et sans dévotion ,  
Mon ame par degrés prend de l'émotion ,  
Et monte avec tes chants au séjour des ar changes ;

Et mystique poète, au fond des cieus brûlans ,  
J'entends les bienheureux dans leurs vêtemens blancs ,  
Chanter sur des luths d'or les divines louanges.

**LE CAMPO VACCINO.**

*A M. le comte Mamiani Della Rovere.*



— LE CAMPO VACCINO. —

C'était l'heure où la terre appartient au soleil,  
Où les chemins poudreux luisent d'un ton vermeil,  
Où rien n'est confondu dans l'aride campagne,  
Où l'on voit les troupeaux couchés sur la montagne,  
Et le pâtre robuste avec ses beaux chiens blancs  
Étaler auprès d'eux ses membres nonchalans,

L'heure aux grands horizons, l'heure où l'ombre est mortelle  
Au voyageur suant qui s'arrête sous elle,  
Où le pèlerin las, son bâton à la main,  
Laisse tomber la tête en suivant son chemin,  
Où l'on n'entend au loin sous les herbes brûlantes  
Que les cris répétés des cigales bruyantes,  
L'heure où le ciel est rouge, où le cyprès est noir,  
Et Rome en son désert encor superbe à voir....  
A cette heure, j'étais sur un monceau de briques  
Et le dos appuyé contre des murs antiques,  
Je regardais, de là, s'étendre devant moi  
La vieille majesté des champs du peuple roi;  
Et rien ne parlait haut comme le grand silence  
Qui dominait alors cette ruine immense,  
Rien ne m'allait au cœur comme ces murs pendans,  
Ces terrains sillonnés de mâles accidens,  
Et la mélancolie empreinte en cette terre  
Qui ne saurait trouver son égale en misère.

Sublime paysage à ravir le pinceau !

Le Colysée avait tout le fond du tableau !

Le monstre, de son orbe envahissant l'espace,

Foulait de tout son poids la terre jaune et grasse ;

Là, ce grand corps sevré de sang pur et de chair,

Étalait tristement ses vieux membres à l'air,

Et le ciel bleu luisant à travers ses arcades,

Ses pans de murs croulés, ses vastes colonnades,

Semait ses larges reins de feux d'azur et d'or,

Comme au soleil d'Afrique un reptile qui dort.

A droite, en long cordon, au-dessous de sa tête,

Du haut d'une terrasse à crouler toute prête,

Tombaient de larges flots de feuillages confus,

Des pins au vert chapeau, des platanes touffus,

Et des chênes voûtés, dont la racine entière

Jaillissait comme l'onde à travers chaque pierre,

L'ombre épaisse, je crois, des jardins de Néron,

Le seul dont le bas peuple ait conservé le nom....

A gauche, près d'un mur chargé d'herbes nouvelles,

Le temple de la Paix aux trois voûtes jumelles

Immense, laissait voir par un trou dans le fond  
Les hauts remparts de Rome et son désert profond ;  
Puis Castor et Pollux dépouillés de leurs marbres  
Avec d'humbles maisons se perdaient sous les arbres ,  
Et les arbres voilaient de leurs feuillages roux  
Le grand arc de Sévère enfoui jusqu'aux genoux ;  
Enfin dans le milieu de cette large enceinte ,  
Auprès du Capitole et de sa base sainte ,  
La terre de Rémus, le vieux pavé romain....  
Mais las ! dans quel état ! tout meurtri par la main  
Et par le pied brutal de cent hordes guerrières ,  
Un terrain sillonné de briques et de pierres  
Et semé de trous noirs et si larges que l'eau  
Forme souvent la mare en cherchant son niveau.  
Comme des souvenirs , là, de frêles colonnes  
Dressent de loin en loin leurs jaunâtres couronnes ,  
Et leurs feuilles d'acanthé et leurs fûts cannelés  
Rappellent la splendeur des siècles écoulés.  
Mais en vain, bien en vain , sur leurs bases rompues  
Quelques-unes encor, comme des vierges nues

Semblent mener un chœur, et se donnant la main,  
Chanter d'un noble accord un hymne pur et saint  
A la blanche concorde; en vain une lointaine  
Élève dans les airs sa taille souveraine  
Et montre encor Phocas luisant de pourpre et d'or  
Devant l'autel brisé de Jupiter Stator :  
Oh! toutes, le front chauve et le pied dans les terres,  
Pauvres enfans perdus, Romaines solitaires,  
Elles sont toutes là, dans ces champs désolés,  
Comme après le carnage et sur des murs croulés  
Des filles de vaincus qui pleurent sur leurs pères.  
Toutes, dans le silence et sans plaintes amères,  
Elles vont protestant de leurs fragmens pieux  
Contre la barbarie et tous les nouveaux dieux.  
Pleure, pleure et gémis, beau temple de Faustine;  
Tes colonnes de marbre et ta frise latine,  
Et ton fronton meurtri, fléchissent sous le poids  
Du plus lourd des enfans qu'ait engendrés la croix :  
Pleure! pleure et gémis, car l'indigne coupole  
Toujours blesse tes flancs et ta divine épaule ;

Sur toi pèse toujours le dôme monacal,  
Comme un barbare assis sur un noble cheval.  
Et toi, divin Titus, roi des belles journées,  
Qu'est devenu ton arc aux pierres inclinées?  
Et cette large voûte, où de nobles tableaux  
Montraient l'arche captive avec les saints flambeaux,  
Et le peuple des Juifs, vaincu, les deux mains jointes,  
Pleurant devant ton char ses murailles éteintes?  
Où sont tes écussons par la foudre sculptés?  
Tes cavaliers romains par le temps démontés?  
Grand Titus, tu n'as plus que la robe sublime  
Dont les siècles toujours décorent leur victime,  
La rouille, et demi-nus, penchés de toutes parts,  
Tes membres sont ridés comme ceux des vieillards.

O superbes fiévreux, gras habitans du Tibre,  
Enfans dégénérés d'un peuple qui fut libre,  
Je ne viens pas chercher à vos tristes foyers  
De mâles sénateurs et d'antiques guerriers,  
Le dévouement sans borne à la mère chérie

Que vous nommiez jadis du beau nom de patrie,  
La croyance éternelle aux murs de Romulus,  
L'auguste pauvreté, les rustiques vertus,  
Et la robuste foi qui, sur un crâne immonde,  
A bâti huit cents ans la conquête du monde ;  
Ces rudes élémens et du grand et du beau  
Ne peuvent plus entrer dans votre étroit cerveau.  
Ce que je veux de vous, ce sont de saints exemples,  
C'est le respect aux morts, c'est la paix aux vieux temples.  
Or donc, assez long-temps, sur ce terrain hâlé,  
Vieille louve au flanc maigre, Avarice a hurlé ;  
Assez, assez long-temps, sans pudeur et sans honte,  
Vos pères ont sucé ses mamelles de fonte ;  
Dans Rome, assez long-temps, prélats et citoyens,  
Se ruant par milliers sur les temples païens,  
Ont violé le seuil des royales enceintes,  
Volé les dieux d'airain, fondu les portes saintes,  
Et comme des goujats avides de trésors,  
Jusqu'au dernier lambeau déshabillé les morts.  
Maintenant tout est fait : ruines séculaires,

Leurs murs ne peuvent plus tenter les mains vulgaires ;  
Pas une lame d'or à leurs flancs vermoulus ;  
De l'antique splendeur il ne leur reste plus  
Que la forme première , et la belle harmonie ,  
Dont les a , tout enfant , revêtu le génie ;  
La forme et des contours , voilà tous leurs appas.  
O Romains d'aujourd'hui ! si l'art ne vous prend pas ,  
Du moins par piété respectez des victimes ,  
Souvenez-vous toujours des paroles sublimes  
Que la lyre divine , en des temps de malheurs ,  
Envoyait courageuse aux saints dévastateurs.  
Les temples , quels qu'ils soient , sont les ames des villes ;  
Sans eux , toute cité n'a que des pierres viles ;  
Du foyer domestique et du corps des vieillards  
Les monumens sacrés sont les derniers remparts ;  
Et , lorsque sur la terre ils penchent en ruines ,  
Leurs ruines encor sont des choses divines ,  
Ce sont des prêtres saints que l'âge use toujours ,  
Mais qu'il faut honorer jusqu'à leurs derniers jours.

Hélas ! tel est le train de ce monde où nous sommes ,  
Et l'art entre si peu dans la tête des hommes ,  
Que peut-être mes cris vainement écoutés  
S'en iront sans échos par les vents emportés.  
L'homme ici ne croit plus qu'aux choses que l'on touche,  
Au pain qu'on mange, au vin qui parfume la bouche ,  
A la gorge en fureur qui bondit sous la main ,  
Et puis au coutelas qui vous perce le sein.  
Pour le reste , néant ; sous ces paupières brunes  
Peuvent s'amonceler des torrens de fortunes ,  
La terre peut trembler sous les plus hauts destins ,  
Des fronts peuvent jaillir les chants les plus divins ,  
Aux cieux peuvent briller les plus illustres gloires ;  
Tout ici , jusqu'au nom , s'efface des mémoires ,  
Et quand vous demandez : Qui jadis là vivait ?  
Le peuple indifférent vous répond : Qui le sait !  
Ah ! sommes-nous donc tous sous un souffle de glace  
Sous un vent fade et mou qui nous ride la face,  
Nous ôte la vigueur, nous arrête le pouls  
Et sous nos corps penchés fait trembler nos genoux :

Avons-nous en dégoût pris toute gloire humaine,  
Et vivant pour nous seuls, sans amour et sans haine  
N'aspérons-nous qu'au jour où le froid du tombeau  
Comme un vieux parchemin nous jaunira la peau?  
Faut-il se dire enfin sous le mal qui nous ronge :  
L'art n'est plus qu'un vain mot, un stérile mensonge ;  
Le temps a tout usé ce tissu précieux,  
Ce riche vêtement, cet habit gracieux,  
Que Dieu fila lui-même, et que sa main féconde  
Déploya pour couvrir la nudité du monde,  
La forme ! — Elle si grande et belle au premier jour,  
Si belle que le maître, avec un œil d'amour  
Contemplant de son haut l'univers plein de grace,  
Et comme en un miroir y reflétant sa face,  
Pensa quelques instans que le monde était bien,  
Et qu'en ses élémens le mal n'entraît pour rien :  
La forme ! elle a perdu sa pureté première.  
Partout l'homme aujourd'hui maltraite la matière,  
Et son souffle ternit la native fraîcheur  
Qu'elle avait comme un fruit que l'on cueille en sa fleur :

Plus l'homme avide étend son empire sur terre ,  
Plus la forme pâlit sous la main adultère ,  
Plus cette belle trame et ce réseau divin  
Échangent leurs fils d'or contre des fils d'airain ,  
Plus cette eau sans limon va roulant de la fange ,  
Plus ce beau ciel limpide et ce bleu sans mélange  
Voient monter sur eux de nuages épais ,  
Et la foudre en éclats leur enlever la paix ,  
Si bien qu'un jour, ridé comme un homme en vieillesse ,  
Le globe dépouillé de grace et de jeunesse ,  
Faute de forme, ira, sans secousse et sans maux ,  
Replonger de lui-même au ventre du chaos....

Oh ! pardonne, mon Dieu, ces cris illégitimes !  
C'est que le désespoir va bien aux cœurs sublimes,  
C'est que la forme morte et sans recouvrement  
Est une chose amère à qui sent fortement.  
Aussi, chœurs des souffrants, ô troupes lamentables,  
Amans, tristes époux, mères inconsolables,  
Vous qu'une forme absente accable de douleurs,

Et le jour et la nuit fait sécher dans les pleurs ,  
Vous , poètes surtout , chanteurs au front austère ,  
O pontifes de l'art , ô peintres qui sur terre  
Pliant les deux genoux , comme l'antiquité ,  
Vous faites de la forme une divinité ;  
Vous tous , êtres nerveux , qui ne vivez au monde  
Que par le sentiment de sa beauté profonde ,  
Oh ! comme je vous plains , oh ! comme je conçois  
Votre douleur sans borne et vos lèvres sans voix ,  
Lorsque de vos amours les lignes périssables  
S'effacent devant vous comme un pied dans les sables ;  
Lorsqu'une voix éclate en un dernier effort ;  
Ou bien lorsqu'à vos yeux une blanche statue ,  
Sous le marteau brutal qui la frappe et la tue ,  
Se brise , et que la forme impossible à saisir  
Comme une ame s'en va pour ne plus revenir !

Et toi , divin amant de cette chaste Hélène ,  
Sculpteur au bras immense , à la puissante haleine ,  
Artiste au front paisible avec les mains en feu ,

Rayon tombé du ciel et remonté vers Dieu ;  
O Gœthe, ô grand vieillard ! prince de Germanie !  
Penché sur Rome antique et son mâle génie ,  
Je ne puis m'empêcher, dans mon chant éploré ,  
A ce grand nom croulé d'unir ton nom sacré ,  
Tant ils ont tous les deux haut sonné dans l'espace ,  
Tant ils ont au soleil tous deux tenu de place ,  
Et dans les cœurs amis de la forme et des dieux  
Imprimé pour toujours un sillon glorieux.  
Hélas ! long-temps du fond de ton sol froid et sombre ,  
Sur l'univers entier se pencha ta grande ombre.  
Long-temps, sublime temple à tous les dieux ouvert ,  
On entendit tes murs chanter plus d'un concert ,  
Et l'on vit promener sur tes superbes dalles  
Mille jeunes beautés aux formes idéales.  
Long-temps tu fus le roi d'une noble cité  
Que l'harmonie un jour bâtit à ton côté ,  
Et long-temps, quand le sort eut brisé ces portiques ,  
Qui rappelaient Athènes et les grâces antiques ,  
Toi seul restant debout, ô splendide vieillard !

Comme Atlas, tu portas le vaste ciel de l'art.  
Enfin toujours brillant, toujours jonché d'hommage,  
Il semblait ici-bas que tu n'avais pas d'âge,  
Jusqu'au jour où la mort, te frappant à son tour,  
Fit crouler ton grand front comme une simple tour.  
O mère de douleur ! ô mort pleine d'audace !  
A maudire tes coups toute langue se lasse,  
Mais la mienne jamais ne se fatiguera  
A dire tout le mal que ton bras a fait là.  
Depuis qu'elle est à bas, cette haute colonne,  
Il me semble que l'art a perdu sa couronne ;  
Le champ de poésie est un morne désert,  
Où l'on voit à grand'peine un noble oiseau passer.  
Les plus lourds animaux y cherchent leur pâture,  
Les vils serpens y vont traîner leur pourriture,  
Et leur gueule noircit de poison et de fiel  
Le pied des monumens qui regardent le ciel ;  
C'est un champ plein de deuil, où la froide débauche  
Vient parmi les roseaux que jamais l'on ne fauche  
Hurler des chants hideux et cacher ses ébats ;

C'est un sol sans chemin, où l'on tombe à tout pas,  
Où, parmi les grands trous, et sur les ronces vives,  
Autour des monumens quelques ames plaintives  
Descendent par hasard; et là, dans les débris,  
Versent des pleurs amers et poussent de longs cris.

O Vieille Rome, ô Gœthe, ô puissances du monde!  
Ainsi donc votre empire a passé comme l'onde,  
Comme un sable léger qui coule dans les doigts,  
Comme un souffle dans l'air, comme un écho des bois.  
Adieu, vastes débris, dans votre belle tombe,  
Dormez, dormez en paix, voici le jour qui tombe.  
Au faite des toits plats, au front des chapiteaux,  
L'ombre pend à grands plis comme de noirs manteaux;  
Le sol devient plus rouge et les arbres plus sombres;  
Derrière les grands arcs, à travers les décombres,  
Le long des chemins creux, mes regards entraînés  
Suivent des buffles noirs deux à deux enchaînés;  
Les superbes troupeaux, à la gorge pendante,  
Reviennent à pas lent de la campagne ardente,

Et les pâtres velus, bruns et la lance au poing,  
Ramènent à cheval des chariots de foin ;  
Puis, passe un vieux prélat, ou quelque moine sale,  
Qui va battant le sol de sa triste sandale ;  
Des frères en chantant portent un blanc linceul,  
Un enfant demi-nu les suit et marche seul ;  
Des femmes en drap rouge et de brune figure  
Descendent en filant les degrés de verdure ;  
Les gueux déguenillés qui dormaient tous en tas,  
Se lèvent lentement pour prendre leur repas ;  
L'ouvrier qui bêchait et roulait sa brouette  
La quitte : le travail, les pelles, tout s'arrête ;  
On n'entend plus au loin qu'un murmure léger,  
Que le cri d'un ânon, le sifflet d'un berger,  
Ou, derrière un fronton renversé sur la terre,  
Quatre forts mendians couchés avec mystère,  
Qui, les cinq doigts tendus et le feu dans les yeux,  
Disputent sourdement des baïoques entre eux.

— RAPHAEL. —

---

Ce qui donne du prix à l'humaine existence,  
Ah! c'est de la beauté le spectacle éternel;  
Rien n'égale en splendeur le destin du mortel  
Qui peut la contempler dans sa plus pure essence :

Et ce fut là ton sort, bienheureux Raphaël!  
Artiste plein d'amour, de grace et de puissance,  
Ton œil noir de bonne heure attaché sur le ciel  
Y chercha du vrai beau la divine substance.

En vain autour de toi, jeune encor et sans nom,  
Le monstre impur du laid, hurlant comme un dragon,  
Dérouta ses anneaux et ses replis de fange;

Tu dédaignas ses cris, ses bonds tumultueux,  
Et d'un brodequin d'or foulant son front hideux,  
Tu t'élanças vers Dieu comme le grand Archange.

— LE CORRÈGE. —

---

Nourrice d'Allegri, Parme, cité chrétienne,  
Sois fière de l'enfant que tes bras ont porté !  
J'ai vu d'un œil d'amour la belle antiquité,  
Rome en toute sa pompe et sa grandeur païenne ;

J'ai vu Pompéi morte, et comme une Athénienne,  
La pourpre encor flottant sur son lit déserté ;  
J'ai vu le dieu du jour rayonnant de beauté  
Et tout humide encor de la vague ionienne ;

J'ai vu les plus beaux corps que l'art ait revêtus ;  
Mais rien n'est comparable aux timides vertus ,  
A la pudeur marchant sous sa robe de neige ;

Rien ne vaut cette rose , et cette belle fleur  
Qui secoua sa tige et sa divine odeur  
Sur le front de ton fils le suave Corrége.

— CIMAROSA. —

---

Chantre mélodieux né sous le plus beau ciel,  
Au nom doux et fleuri comme une lyre antique,  
Léger Napolitain, dont la folle musique  
A frotté tout enfant les deux lèvres de miel,

O bon Cimarosa ! nul poète immortel,  
Nul peintre, comme toi, dans sa verve comique,  
N'égaya des humains la face léthargique  
D'un rayon de gaieté plus franc et naturel.

Et pourtant tu gardas à travers ton délire ,  
Sous les grelots du fou , sous le masque du rire ,  
Un cœur toujours sensible et plein de dignité ;

Où , ton ame fut belle ainsi que ton génie ,  
Elle ne faillit point devant la tyrannie  
Et chanta dans les fers l'hymne de liberté.

# CHIAIA.

A M. Antoni Deschamps.



— CHIAIA. —

---

SALVATOR.

Je t'envie, ô pêcheur ! sur la grève et le sable  
Je voudrais, comme toi, savoir tirer un câble ,  
Mettre une barque à sec , et le long de ses flancs  
Sécher au plein soleil mes filets ruisselans.  
Je t'envie, ô pêcheur ! Quand derrière Caprée  
Le soleil a quitté sa tunique pourprée ,

Comme toi, dans ma barque étendu gravement,  
Je voudrais voir la nuit tomber du firmament.  
O mon frère! plains-moi, ma douleur est mortelle;  
Car, pour moi, la patrie a cessé d'être belle;  
Naples, la ville d'or, à mes regards maudits  
A fermé le jardin de son blanc paradis,  
Les éternels parfums de la riche nature,  
L'air qui plante la joie en toute créature,  
Ce beau ciel lumineux qu'on aime tant à voir,  
Les pâleurs du matin et les rougeurs du soir,  
Les coteaux bleus du golfe, et sur ses belles lignes,  
Les barques au col blanc nageant comme des cygnes;  
Et Pausilippe en fleurs, et Vulcain tout en feux,  
Et tous mes souvenirs, mon enfance et mes jeux,  
Rien ne peut animer le sombre de ma vie :  
La riante couleur à mes doigts est ravie,  
Le ton noir et brumeux domine en mes tableaux,  
J'ai brisé ma palette, et, jetant mes pinceaux,  
Par la campagne ardente et nos pavés de lave,  
Au soleil du midi, j'erre comme un esclave,

## LE PÊCHEUR.

O frère ! je comprends et tes soupirs profonds ,  
Et pourquoi comme un fou tu frappes des talons ;  
Pourquoi tes cheveux noirs , hérissant ton visage ,  
Sur ton manteau troué répandent leur ombrage ;  
Pourquoi la pâleur siège à ton front soucieux ;  
Pourquoi , tel qu'un voleur , tu détournes les yeux .  
Oh ! tu n'es pas le seul à baisser la paupière ,  
Mon corps , tout brun qu'il est , n'est pas non plus de pierre ,  
Et je sens comme toi , sous sa rude épaisseur ,  
Que notre ciel n'a pas de reflet en mon cœur .  
Eh ! qui peut aujourd'hui prendre un habit de fête ,  
De raisins verdoyans se couronner la tête ,  
Et , levant par le coin un rouge tablier ,  
Danser la tarentelle à l'ombre du halier ?  
Qui peut , ami , qui peut s'enivrer de musique ,  
Et des beaux jeux fleuris de notre terre antique ,

Quand la douleur partout nous ronge comme un ver ?  
Notre vie ici-bas est un citron amer  
Que ne peut adoucir nulle saveur au monde.  
Nous sommes, beaux enfans d'une mère féconde,  
Sous le joug attelés comme nos taureaux blancs :  
Il faut tirer du front, et haleter des flancs,  
Marcher pleins de sueur, et, pour plus de misère,  
Être souvent battu par la verge étrangère.

## SALVATOR.

Heureux, heureux pêcheur ! il te reste la mer,  
Une plaine aussi bleue, aussi large que l'air !  
Comme un aigle lassé de son rocher sauvage,  
Quand le souffle de l'homme a terni ton visage,  
Lorsque la terre infecte a soulevé tes sens,  
Tu montes sur ta barque, et de tes bras puissans,  
Tu cours au sein des flots laver ta plaie immonde ;  
La rame en quatre coups te fait le roi du monde.

Là, tu lèves le front, là, d'un regard vermeil,  
En homme, saluant la face du soleil,  
Tu jettes tes chansons, et si la mer écume,  
Si le bruit de la terre avec son amertume  
Te revient sur la lèvre, au murmure des flots  
Tu peux sans crainte encor murmurer tes sanglots.  
Mais nous, mais nous, hélas ! habitans de la terre,  
Il faut savoir souffrir, mendier et nous taire ;  
Il faut de notre sang engraisser les abus,  
Des fripons et des sots supporter les rebuts ;  
Il faut voir aux clartés de la pure lumière  
Des choses qui feraient fendre et crier la pierre ;  
Puis, dans le creux des doigts enfermer avec soin  
Son ame, et s'en aller gémir en quelque coin ;  
Car la plainte aujourd'hui vous mène au précipice,  
Aux doux épanchemens le sol n'est point propice,  
Notre terre est infâme, et son air corrupteur,  
Sur deux hommes causans, enfante un délateur.

## LE PÊCHEUR.

Toujours, ô mon Rosa ! toujours les vents contraires  
Ne déchireront pas la voile de nos frères ,  
Des célestes balcons, les dieux penchés sur nous  
Souffleront moins de bise et des zéphyrs plus doux.  
S'ils sont justes là-haut, s'ils régissent la terre ,  
Ils prendront en pitié notre longue misère ;  
Ils ne laisseront pas les bras tendus en vain ,  
Toujours les braves gens en guerre avec le pain ;  
Ils ne laisseront pas du fond de sa mantille  
L'avarice hautaine insulter la guenille ;  
Nous n'irons pas toujours, comme des chiens honteux ,  
Le long du vieux marché, sous ses antres bourbeux ,  
Chercher à nos petits un peu de nourriture :  
Nous qui suons le jour et couchons sur la dure ,  
Qui n'avons ici-bas que la peine et le mal ,  
Nous n'irons pas toujours mourir à l'hôpital ;

Nos crocs ne seront plus chargés d'étoupes molles,  
Viendront les pensers forts et les mâles paroles.  
Après avoir eu l'os, nous aurons bien la chair,  
Les douceurs du printemps après le vent d'hiver.  
Aussi je prends courage, au branle de la rame  
Je poursuis plus gaîment le poisson sous la lame,  
D'un bras ferme et hardi je lance mes harpons,  
Je nage à tous les bords, je plonge à tous les fonds,  
Car je sais un beau jour, et sans que rien l'empêche,  
Qu'en mon golfe divin je ferai bonne pêche :  
Aux rives de Chiaia, sur ce sable argenté,  
Dans mes larges filets viendra la Liberté.

## SALVATOR.

La Liberté, pêcheur ! la Liberté divine  
Poserait ses pieds blancs sur ta poupe marine !  
Cette sœur de Vénus, cette fille des flots,  
Dans Naples descendrait des bras des matelots !

Oh! j'ai bien peur, ami, que ta voix taciturne  
Ne chante faussement comme l'oiseau nocturne.  
La Liberté céleste aime les beaux rameurs ;  
Mais elle goûte peu nos oisives humeurs ;  
Sa robe est relevée, et belle voyageuse ,  
Pour notre peuple elle est trop rude et trop marcheuse.  
Sybarite au poil noir et gras voluptueux ,  
Adorateur sacré du parmesan glueux ,  
Il a le cœur au ventre , et le ventre à la tête.  
Chanter, boire, manger, dormir, voilà sa fête ,  
Et le dos prosterné sur ses larges pavés ,  
Il n'a les bras tendus et les regards levés  
Que vers le ciel lardé de ses pâtisseries ;  
Il n'adore qu'un dieu, le dieu des porcherics ;  
Il admire son corps, il le trouve très beau ,  
Et craint le mal que fait un glaive dans la peau.

## LE PÊCHEUR.

O frère ! il a raison. Mais la mélancolie  
A versé dans ta veine une bourbeuse lie,  
Le génie a toujours monté l'homme à l'orgueil,  
Et tu vois ton pays avec un mauvais œil.  
Du peuple il faut toujours, poète, qu'on espère,  
Car le peuple, après tout, c'est de la bonne terre,  
La terre de haut prix, la terre de labour,  
C'est le sillon doré qui fume au point du jour,  
Et qui, rempli de sève et fort de toute chose,  
Enfante incessamment et jamais ne repose :  
C'est lui qui pousse aux cieus les chênes les plus hauts ;  
C'est lui qui fait jaillir les hommes les plus beaux ;  
Sous le fer et le soc, il rend outre mesure  
Des moissons de bienfaits pour le mal qu'il endure :  
On a beau le couvrir de fange et de fumier,  
Il change en épis d'or tout élément grossier :

Il prête à qui l'embrasse une force immortelle,  
De tout haut monument c'est la base éternelle,  
C'est le genou de Dieu, c'est le divin appui,  
Aussi, malheur! malheur à qui pèse sur lui!

## SALVATOR.

Hélas! si tu savais le mal que la pensée  
Fait au cœur, quand dehors elle n'est point poussée;  
Tu crierais comme moi; mais homme simple et bon,  
Tu ne peux concevoir quelle est ma passion,  
La mortelle souffrance et le désespoir sombre  
D'être enfant du soleil et de vivre dans l'ombre.  
Oh! non, tu ne sais pas combien il est amer  
De déployer son aile et n'avoir jamais d'air:  
Et cependant, la mort vient à grandes journées,  
Sur nos fronts d'un vol lourd s'abattent les années,  
Et le glaive que Dieu nous remet dans la main,  
Se rouille en attendant toujours au lendemain;

Faute de nourriture, on voit mourir sa flamme,  
Chaque jour on s'en va, le corps mangé par l'ame,  
Et le mâle talent, solitaire et perdu,  
Moisit comme un habit dans le coffre étendu;  
Le génie a besoin de liberté pour vivre,  
Il faut un large verre à l'homme qui s'enivre.  
Quant à moi, je suis las d'attendre l'ouragan,  
Chaque jour de compter sur un bond du volcan,  
Le visage couvert de la pâleur du cierge,  
De gémir comme eunuque embrassant une vierge,  
Puisque le peuple ici dort la foudre à la main,  
J'irai chercher ailleurs quelque chose d'humain.

## LE PÊCHEUR.

O vrai cœur de poète, ame pleine d'envie,  
Nature dévorante et jamais assouvie,  
Enfant toujours repu, mais qui hurle toujours,  
Ne peux-tu pas encore attendre quelques jours?

Si le don d'un cœur noble et d'un visage austère  
Te retire du monde et te fait solitaire,  
Si tu fuis loin de nous, ô mon bon frère, ô toi!  
Prends garde de tomber au vil amour de soi,  
Dans le sentier commun où marchent tous les hommes;  
Fuis la perdition de tous tant que nous sommes,  
L'écueil le plus fatal sous la voûte des cieux;  
Songe que de là-haut nous regardent les dieux,  
Et que s'ils ont doué quelque ame d'énergie,  
C'est pour le bien commun, et qu'au bout de la vie  
Ils demanderont compte à tous de leurs travaux,  
A moi de ma parole, à toi de tes pinceaux.  
Faisons chœur, Salvator, et prenons patience;  
La patience rend légère la souffrance:  
Toujours une grande ame, en butte aux coups du sort,  
Sous ce manteau divin se résigne et s'endort.

## SALVATOR.

Ami, tu parles bien, mais notre sol superbe  
Corrompt le pur froment et ne fait que de l'herbe;  
Ce qu'on sème dessus perd bientôt sa valeur :  
Je n'en attends plus rien, et je m'en vais, pêcheur !  
Adieu, Naples ! salut, terre de la Calabre !  
Écueils toujours fumans où la vague se câbre,  
O vieux mont Gargano, sommet échevelé,  
Rocs cambrés et noircis, au poil long et mêlé,  
Nature vaste et chaude, et féconde en ravages,  
O terre, ô bois, ô monts, ô désolés rivages !  
Recevez-moi parmi vos sombres habitans ;  
Car je veux me mêler à leurs troupeaux errans,  
Je veux manger le pain de tout être qui pense,  
Goûter la liberté sur la montagne immense.  
Là seulement encor l'homme est plein de beauté,  
Car le sol qui le porte a sa virginité ;

Là, je pourrai de Pan faire ma grande idole,  
Là je vivrai long-temps comme l'aigle qui vole.  
Enfin là, quand la mort viendra glacer mes flancs,  
Je n'aurai pas le corps cerclé de linges blancs,  
Je rendrai librement ma dépouille à la terre;  
Et l'antique Cybèle, alors ma noble mère,  
Dans son ventre divin m'absorbant tout entier,  
Je disparaîtrai là comme un peu de fumier,  
Comme un souffle perdu sous la voûte sublime,  
Comme la goutte d'eau qui rentre dans l'abîme,  
Sans laisser après moi, ce qui toujours vous suit,  
La laideur d'un squelette et l'écho d'un vain bruit.

— DOMINIQUIN. —

---

Noble fille des cieux , divine solitude ,  
Bel ange inspirateur de tout génie humain ,  
Toi , qui vis saintement , et le front dans la main ,  
Loin des pas du vulgaire et de la multitude !

O nourrice de l'art ! ô mère de l'étude !  
Tu reçus dans tes bras le grand Dominiquin ,  
Et , sur ce noble cœur rongé d'inquiétude ,  
Tu versas à longs flots ton calme souverain .

Hélas ! pour lui, le ciel fut long-temps sans lumière ;  
Bœuf sublime, à pas lourds il creusa son ornière  
Aux cris des envieux hurlant à son côté.

Mais à son lit de mort, comme au vieux saint Jérôme,  
La gloire ouvrit pour lui le céleste royaume,  
Et lui donna le pain de l'immortalité.

— LÉONARD DE VINCI. —

---

Salut, grand Florentin adoré du Lombard,  
Au front majestueux, à la barbe luisante !  
Devant toi je m'incline, ô noble Léonard !  
Plus que devant un prince à l'armure éclatante.

Ah ! que sont les grandeurs que la victoire enfante  
A côté des trésors de ton ame, ô vieillard !  
Que sont les vains lauriers de la guerre sanglante  
Près des fleurons divins du savoir et de l'art ?

Honneur, honneur à toi, ta sublime nature  
Sut à la fantaisie unir la raison pure,  
Contenir à la fois deux pouvoirs merveilleux ;

Semblable à l'astre d'or, qui dans la voûte immense  
Et s'élève et s'éteint toujours plein de puissance  
Et féconde la terre en éclairant les cieux.

— TITIEN. —

---

Quand l'art italien , comme un fleuve autrefois ,  
S'en venait à passer par une grande ville ,  
Ce n'était pas alors une eau rare et stérile ,  
Mais un fleuve puissant à la superbe voix .

Il allait inondant les palais jusqu'aux toits ,  
Les dômes suspendus par une main débile ,  
Il reflétait partout dans son cristal mobile  
Le manteau bleu des dieux et la pourpre des rois .

Puis, avec majesté sur la vague aplanie,  
Il emportait alors un homme de génie,  
Un grand Venitien, à l'énorme cerveau;

Et, prenant avec lui sa course vagabonde,  
Il le roulait un siècle au courant de son onde,  
Et ne l'abandonnait qu'aux portes du tombeau.

**BIANCA.**

*A M. Léon de Wailly.*



— BIANCA. —

---

Dans la noble Venise autrefois l'on raconte  
Qu'un riche gentilhomme, un sénateur, un comte,  
Eut pour fille un enfant qu'on appelait Bianca :  
Dans Venise voici ce qui lors arriva.  
Ainsi que toute fille et toute Italienne,  
Paresseuse à ravir, notre Vénitienne,

Blanche comme une étoile, et comme faite au tour,  
Au balcon du palais demeurait tout le jour :  
Tantôt elle peignait ses longues tresses blondes,  
Tantôt elle voyait courir les vertes ondes,  
Ou regardait sans voir, ou grave dans ses jeux,  
Passait un œillet rouge à travers ses cheveux.  
A la fenêtre en face, un enfant de Florence  
Chez un vieil argentier logeait par occurrence ;  
De sa plume il gagnait son pain de tous les soirs.  
Mais cet enfant divin, sous ses longs cheveux noirs,  
Pensif à son bureau, d'un œil mélancolique  
Regardait si souvent cette tête angélique,  
Qu'il oubliait toujours sa tâche et son devoir.  
Or, à force de temps, à force de se voir,  
Ces deux jeunes enfans, dans leur candeur d'apôtre,  
Crurent que le bon Dieu les donnait l'un à l'autre ;  
Ils se prirent de cœur, ils s'aimèrent d'amour,  
Et leur feu mutuel grandit de jour en jour.

Ce feu devint si vif, que par une nuit brune,  
Une nuit où la ville avait très peu de lune,  
Tandis que tout dormait dans l'antique maison,  
La pauvre jeune fille oublia sa raison,  
Et, laissant derrière elle une porte entr'ouverte,  
Elle s'en fut dehors seule et d'un pied alerte.  
Oh ! je laisse à penser dans le mince taudis  
Quelle fête ce fut ! ce fut le paradis.  
Aussi ces deux enfans, ces douces créatures,  
Ces deux corps si parfaits, ces royales natures,  
Se dirent tant de mots, versèrent tant de pleurs,  
Que la nuit tout entière écouta leurs douleurs.  
Il fallut cependant quitter la chambre sombre.  
Pâle et gelée alors comme une neige à l'ombre,  
Bianca rapidement, et le corps tout plié,  
Retraversa le pont sur la pointe du pié.  
Mais l'aube était debout, et réveillant la brise,  
Ses pieds frais rougissaient les grands toits de Venise ;  
Le vent remuait l'onde, et la vague des mers  
Luisait dans les canaux en mille carreaux verts ;

Les pigeons de Saint-Marc volaient sur les coupoles,  
Le long des piliers blancs tremblotaient les gondoles :  
Il était jour, grand jour, et la douce Bianca  
Lorsqu'au seuil paternel tremblante elle toucha,  
Elle se laissa là tomber comme une morte :  
Un passant de bonne heure avait fermé sa porte.

Certes, s'il fut jamais un touchant souvenir,  
Un souvenir d'amour qui plaise à revenir,  
Comme ces airs divins qu'on veut toujours entendre,  
Ah ! c'est bien cet amour mélancolique et tendre  
Qui prit deux jeunes cœurs avec naïveté,  
Comme aux jours de la pure et belle antiquité.  
C'est bien cet amour franc sorti de la nature,  
Qui vit de confiance et jamais d'imposture,  
Qui se donne sans peine et ne marchande pas  
Comme le faux amour de nos tristes climats.  
Bianca, ton chaste nom, lorsqu'il flotte à la bouche,  
D'un charme toujours neuf vous remue et vous touche,

Et comme le parfum nage autour de la fleur,  
Sur Venise il épanche une amoureuse odeur.  
Toujours dans les canaux où la rame vous chasse,  
Comme un fantôme doux ton image repasse ;  
Toujours l'on pense à toi, toujours l'on ne peut voir  
Au faite d'un balcon, à l'approche du soir,  
Une fille vermeille, assise et reposée,  
Sans porter les regards vers une autre croisée,  
Et chercher vaguement, à travers le lointain,  
Si l'on n'aperçoit pas ton jeune Florentin.  
Enfin, le souvenir de ta chère folie  
Est tel, que l'astre aimé de la molle Italie,  
L'astre que sa voix d'or nomme encor la Diva,  
La légère Phœbé, la blonde Cynthia,  
Ne peut verser les flots de sa blanche lumière ;  
Sans qu'il vous semble encor sur les grands ponts de pierre  
Et sur les escaliers dans les ondes perdus,  
Où flotter ta robe et courir tes pieds nus.

Ah! quand l'été jadis fleurissait dans les ames,  
Quand l'Amour, cet oiseau qui chante au cœur des femmes,  
Sur terre s'abattait de tous les coins du ciel,  
Quand tous les vents sentaient et la rose et le miel,  
Au beau règne des fleurs, quand chaque créature  
Maniait noblement sa divine nature,  
Venise, il était doux, sous tes cieux étouffans,  
D'aspirer ton air pur comme un de tes enfans ;  
Il était doux de vivre aux chansons des guitares,  
Car, ainsi qu'aujourd'hui, les chants n'étaient pas rares ;  
Les chants suivaient partout les plaisirs sur les eaux,  
Les courses à la rame, à travers les canaux,  
Et les beaux jeunes gens, guidant les demoiselles  
Alertes et gaîment sur les gondoles frêles.  
Alors après la table une main dans la main,  
On dansait au Lido jusques au lendemain ;  
Ou bien vers la Brenta, sur de fraîches prairies,  
On allait deux à deux perdre ses rêveries,  
Et sur l'herbe écouter l'oiseau chanter des vers,  
En l'honneur des zéphyr qui chassaient les hivers.

Alors jeunes et vieux avaient la joie en tête,  
Toute la vie était une ivresse parfaite,  
Une longue folie, un long rêve d'amour,  
Que la nuit en mourant léguait encor au jour ;  
On ne finissait pas de voir les belles heures  
Danser d'un pied léger sur les nobles demeures ;  
Venise était puissante, et les vagues alors  
Comme au grand Salomon lui roulant des trésors,  
Sous son manteau doré, sa pourpre orientale,  
Le front tout parfumé de l'écume natale,  
Elle voyait ses fils, épris de sa beauté,  
Dans ses bras délicats mourir de volupté.

Mais le bonheur suprême en l'univers ne dure,  
C'est une loi qu'il faut que toute chose endure,  
Et l'on peut aux forêts comparer les cités,  
En fait de changemens et de caducités.  
Comme le tronc noirci, comme la feuille morte  
Que l'hiver a frappés de son haleine forte,

Le peuple de Venise est tout dénaturé :  
C'est un arbre abattu sur un sol délabré ,  
Et l'on sent , à le voir ainsi, que la misère  
Est le seul vent qui souffle aujourd'hui sur sa terre.  
Il n'est sous les manteaux que membres appauvris.  
La faim maigre apparaît sur tous les corps flétris.  
Partout le bras s'allonge et demande l'aumône.  
La fièvre à tous les fronts étend sa couleur jaune ;  
Et d'un flot sale et noir, Neptune vainement  
Bat, dans le port, le dos de quelque bâtiment.  
On n'entend plus gémir sous leurs longues antennes  
Les galères partant pour les îles lointaines.  
Le marteau des chantiers n'éveille plus d'échos ;  
Et le désert lui-même est au fond de s cachots.  
Voilà pour le dehors : au dedans la tristesse ,  
A tous les seuils branlans debout comme une hôtesse ;  
Les palais démolis pleurant leurs habitans ;  
La famille écroulée ; et comme au mauvais temps ,  
Les oiseaux du bon Dieu, faute de nourriture ,  
Volent aux cieus lointains chercher de la pâture ,

Les jeunes gens faisant usage de leurs piés  
Et laissant dans un coin leurs parens oubliés.  
Alors tout ce qui touche à la décrépitude  
S'éteint dans l'abandon et dans la solitude ;  
Et la vieillesse pauvre ici comme partout ,  
N'inspire à l'être humain que mépris et dégoût.  
Enfin Venise au sein de son Adriatique ,  
Expire chaque jour comme une pulmonique ;  
Elle est frappée au cœur et ne peut revenir.  
Le Destin a flétri son royal avenir,  
Et pour long-temps sevré sa lèvre enchanteresse  
Du vase d'Orient que lui tendait la Grèce.  
Bien qu'il lui reste encore une rougeur au front  
Dans ses flancs épuisés nulle voix ne répond ;  
Pour dominer les flots et commander le monde  
Sa poitrine n'est plus assez large et profonde ;  
C'en est fait de Venise , elle manque de voix :  
L'homme et les élémens l'accablent à la fois.  
Comme un taureau qui court à travers les campagnes ,  
Le fougueux Eridan descendu des montagnes ,

De sable et de limon couvre ses nobles piés ;  
Puis la mer, relevant ses crins humiliés,  
Ne la respecte plus, et tous les jours dérobe  
Un des pans dégradés de sa superbe robe.  
Elle tombe, elle meurt, la plus belle cité !  
Et l'homme sans respect pour tant de pauvreté,  
Le Goth, prenant en main sa brune chevelure,  
D'une langue barbare et d'une verge dure,  
A la honte des rois, outrage son beau flanc,  
La meurtrit sans relâche et la bat jusqu'au sang.

Venise, dans ton sein aujourd'hui que peut être  
L'amour ! ah ! sans frémir on ne peut le connaître,  
On ne peut le trouver dans ces lugubres lieux,  
Sans gémir longuement ou détourner les yeux.  
Des pauvres gondoliers les chansons et les rames  
Ne servent plus ici qu'à des amours infames,  
Des amours calculés, sans nulle passion,  
Comme il en faut aux fils de la corruption.

Aussilorsque le soir, un chant mélancolique,  
Un beau chant alterné comme une flûte antique,  
S'en vient saisir votre ame, et vous élève aux cieux,  
Vous pensez que ce chant, cet air mélodieux,  
Est le reflet naïf de quelque ame plaintive,  
Qui, ne pouvant le jour, dans la ville craintive,  
Épancher à loisir le flot de ses ennuis,  
Par la douceur de l'air et la beauté des nuits,  
S'abandonne sans peine à la musique folle,  
Et la rame à la main, doucement se console;  
Alors penchant la tête, et pour mieux écouter,  
Vous regardez les flots qui viennent de chanter.  
Et la gondole passe, et sur les vagues brunes,  
Son flambeau luit et meurt au milieu des lagunes;  
Et vous, toujours tourné vers le point lumineux,  
Le cœur toujours rempli de ces chants savoureux  
Qui surnagent encor sur la vague aplanie,  
Vous demandez quelle est cette lente harmonie,  
Et vers quels bords lointains fuit ce concert charmant?  
Alors, quelque passant vous répond tristement :

« Ce sont des habitans des lieux froids de l'Europe ,  
« De pâles étrangers que la brume enveloppe ,  
« Qui, sans amour chez eux , à grands frais viennent voir  
« Si Venise en répand sur ses ondes, le soir.  
« Or, ces hommes sans cœur, comme gens sans famille,  
« Ont acheté le corps d'une humble et belle fille ,  
« Et pour combler l'orgie , avec quelques deniers ,  
« Ils font chanter le Tasse aux pauvres gondoliers. »

Oh ! profanation des choses les plus saintes ,  
Éternel aliment de soupirs et de plaintes ,  
Insulte aux plus beaux dons que la Divinité  
Ait, dans un jour heureux , faits à l'humanité !  
O limpides fragmens du divin diadème !  
Vous , que le grand poète a détachés lui-même  
Pour consoler la terre , et dans vos saints reflets ,  
Lui montrer la splendeur des célestes palais !  
O poésie , amour , perles de la nature !  
Des beautés de ce monde essence la plus pure ,

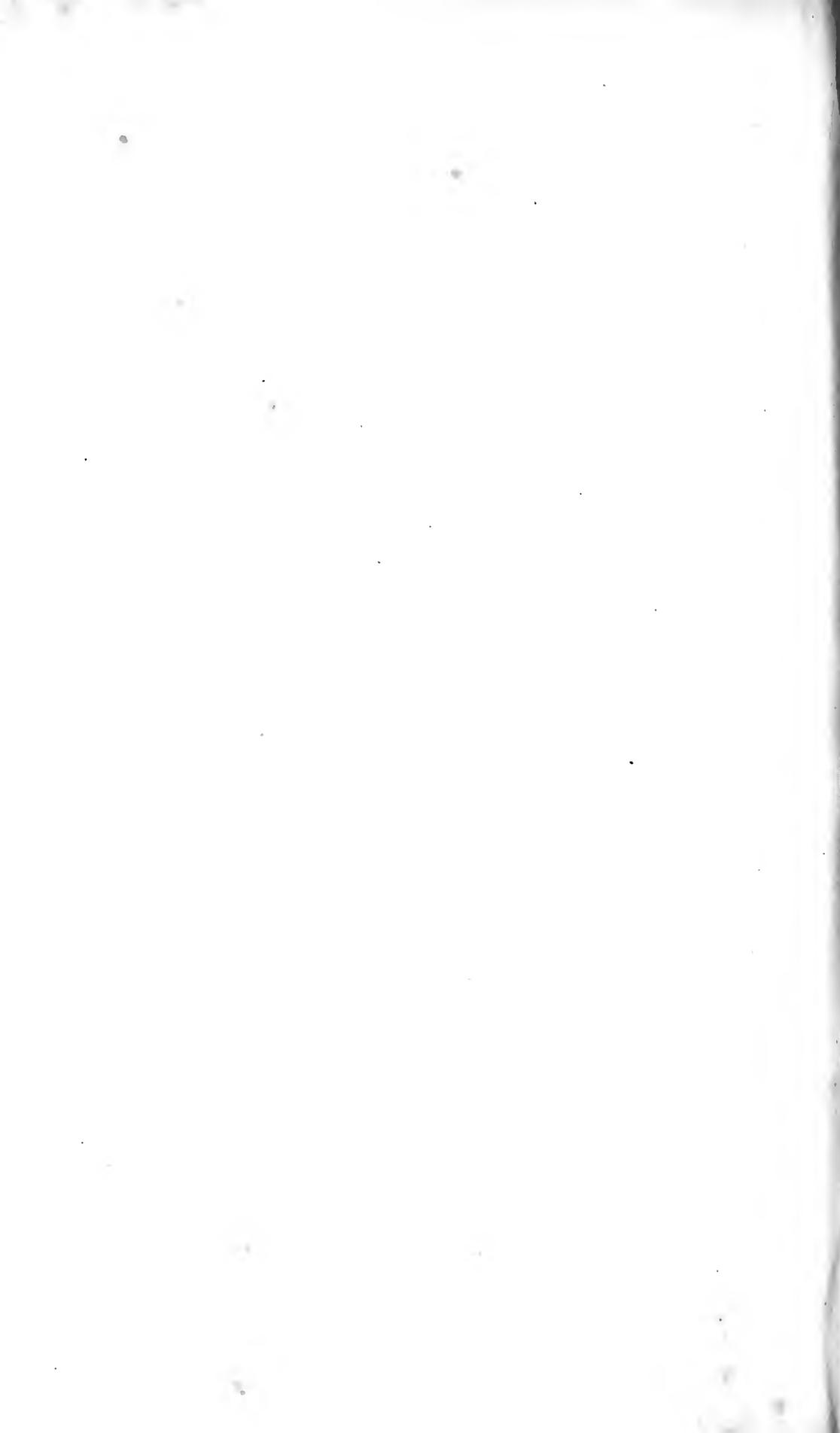
Sublimes diamans et joyaux radieux ,  
Sémés à tous les plis de la robe des cieux ,  
Qu'a-t-on fait du trésor de vos pures lumières?  
Pourquoi, divins objets, rouler dans les poussières ?  
Avez-vous tant perdu de valeur et de prix ,  
Que les hommes pour vous n'aient plus que du mépris ?  
Ah ! malheur aux mortels qui traînent par les fanges  
L'éclat pur et serein de l'image des anges !  
Malheur ! cent fois malheur à tous les cœurs méchans  
Qui poussent la beauté sur leurs tristes penchans !  
Malheur aux esprits froids, aux hommes de la prose ,  
Éternels envieux de toute grande chose ,  
Qui n'éveillant sur terre aucun écho du ciel ,  
Et toujours enfouis dans le matériel ,  
Chassent d'un rire amer les divines pensées ,  
Comme au fond des grands bois les nymphes dispersées !  
Si du malheur des temps l'épouvantable loi  
Veut, hélas ! aujourd'hui, que les hommes sans foi  
Et tous les corrompus prévalent dans le monde ;  
Si tout doit s'incliner devant leur souffle immonde ,

Et sous un faux semblant de civilisation ;  
Si l'univers entier subit leur action ;  
Si le rire partout tranche l'aile de l'ame ,  
Si le boisseau fatal engloutit toute flamme :  
Amour et poésie , anges purs de beauté  
Reprenez votre essor vers la divinité ,  
Regagnez noblement votre ciel solitaire ,  
Et sans regret aucun de cette vile terre  
Partez ; car ici-bas , vous laissez après vous  
Un terrible fléau qui vous vengera tous.  
Oui , vous laissez un mal dont les rudes épines  
Feront jaillir du sang des plus fortes poitrines ;  
Un mal sans nul remède , une langueur de plomb  
Qui courbera partout les têtes comme un jonc ;  
Qui creusera bien plus que ne fait la famine ,  
Tous les corps chancelans que sa dent ronge et mine ;  
Un vent qui séchera la vie en un instant  
Comme au coin des palais la main du mendiant ;  
Qui la fera déserte , et qui poussera l'homme  
A toutes les fureurs des débauches de Rome :

L'ennui ! l'ennui prendra les races au berceau ,  
Et d'un vertige affreux frappant chaque cerveau ,  
Sous le chaume ou l'airain , sous la pourpre ou la laine ,  
Il pourrira les cœurs de sa mordante haleine.  
Maintenant , ouvrez l'aile , ô poésie , amour ,  
Et montez sans regret vers le divin séjour !



**L'ADIEU.**



— L'ADIEU. —

---

Ah ! quel que soit le deuil jeté sur cette terre  
Qui par deux fois du monde a changé le destin ,  
Quels que soient ses malheurs et sa longue misère,  
On ne peut la quitter sans peine et sans chagrin.

Ainsi, prêt à sortir du céleste jardin ,  
Je me retourne encor sur les cimes hautaines ,  
Pour contempler de là son horizon divin  
Et long-temps m'enivrer de ses grâces lointaines :

Et puis le froid me prend et me glace les veines  
Et tout mon cœur soupire, oh ! comme si j'avais,  
Aux champs de l'Italie et dans ses larges plaines,  
De mes jours effeuillé le rameau le plus frais,

Et sur le sein vermeil de la brune déesse  
Epuisé pour toujours ma vie et ma jeunesse.

Divine Juliette au cercueil étendue,  
Toi qui n'es qu'endormie et que l'on croit perdue,  
Italie, ô beauté ! si, malgré ta pâleur,  
Tes membres ont encor gardé de la chaleur ;  
Si du sang généreux coule encor dans ta veine ;  
Si le monstre qui semble avoir bu ton haleine,  
La mort, planant sur toi comme un heureux amant ,  
Pour toujours ne t'a pas clouée au monument ;  
Si tu n'es pas enfin son entière conquête ;  
Alors, quelque beau jour, tu lèveras la tête,  
Et privés bien long-temps du soleil, tes grands yeux  
S'ouvriront pour revoir le pur éclat des cieux :

Puis ton corps ranimé par la chaude lumière ,  
Se dressera tout droit sur la funèbre pierre.  
Alors, être plaintif, ne pouvant marcher seul,  
Et tout embarrassé des longs plis du linceul,  
Tu chercheras dans l'ombre une épaule adorée ;  
Et les deux pieds sortis de la tombe sacrée ,  
Tu voudras un soutien pour faire quelques pas.  
Alors à l'étranger, oh ! ne tends point les bras :  
Car ce qui n'est pas toi, ni la Grèce ta mère ,  
Ce qui ne parle point ton langage sur terre ,  
Et ce qui ne vit pas sous ton ciel enchanteur,  
Bien souvent est barbare et frappé de laideur.  
L'étranger ne viendrait sur ta couche de lave ,  
Que pour te garotter comme une blanche esclave ;  
L'étranger corrompu , s'il te donnait la main ,  
Avilirait ton front et flétrirait ton sein.  
Belle ressuscitée , ô princesse chérie ,  
N'arrête tes yeux noirs qu'au sol de la patrie ;  
Dans tes fils réunis cherche ton Roméo,  
Noble et douce Italie , ô mère du vrai beau !

# LAZARE.

POÈME.

---

A LA MÉMOIRE

De M. Eugène de Laglandière.



— PROLOGUE. —

---

Je m'embarque aujourd'hui sur la plaine brumeuse  
Où le vent souffle, et sans repos  
Hérissé les crins verts de la vague écumeuse  
Et bondit sur son large dos.

A travers le brouillard et l'onde qui me mouille,  
Les cent voix du gouffre béant,  
Je m'en vais aborder ce grand vaisseau de houille  
Qui fume au sein de l'Océan,

La nef aux flancs salés qu'on nomme l'Angleterre.

O sombre et lugubre vaisseau,

Je vais voir ce qu'il faut de peine et de misère

Pour te faire flotter sur l'eau !

Je vais voir si les mers nouvelles où tu traînes

La flottille des nations

Auront moins de vaincus, de victimes humaines,

Ensevelis dans leurs sillons ;

Si le pauvre Lazare est toujours de ce monde,

Et si, par ta voile emporté,

Toujours les maigres chiens lèchent la plaie immonde

Qui saignait à son flanc voûté.

Ah ! ma tâche est pénible et grande mon audace ;

Je ne suis qu'un être chétif,

Et peut-être bien fou contre une telle masse

D'aller heurter mon frêle esquif ;

Je sais que bien souvent, ô puissante Angleterre!

Des rois et des peuples altiers

Ont vu leurs armemens et leur grande colère

Se fondre en écume à tes pieds.

Je connais les débris qui recouvrent la plage,

Les mâts rompus et les corps morts ;

Mais il est dans le ciel un Dieu qui m'encourage

Et qui m'entraîne loin des bords.

O toi! qui du plus haut de cette voûte ronde,

D'un œil vaste et toujours en feux ,

Sondes les moindres coins des choses de ce monde

Et perces les plus sombres lieux ,

Toi qui lis dans les cœurs de la famille humaine

Jusqu'au dessein le plus caché,

Et qui vois que le mien par le vent de la haine

N'est pas atteint et desséché;

O grand Dieu ! sois pour moi ce que sont les étoiles  
Pour le peuple des matelots ;  
Que ton souffle puissant gonfle mes faibles voiles,  
Pousse ma barque sur les flots ;

Écarte de mon front les ailes du vertige,  
Éloigne cet oiseau des mers  
Qui tout autour des mâts se balance et voltige ;  
Et, dans le champ des flots amers,

Quelles que soient, hélas ! les choses monstrueuses  
Dont mon œil soit épouvanté,  
Oh ! maintiens-moi toujours dans les routes heureuses  
De l'éternelle vérité :

**LONDRES.**



— LONDRES. —

---

C'est un espace immense et d'une longueur telle  
Qu'il faut pour le franchir un jour à l'hirondelle,  
Et ce n'est bien au loin que des entassements  
De maisons, de palais, et de hauts monumens,  
Plantés là par le temps sans trop de symétrie ;  
De noirs et longs tuyaux, clochers de l'industrie,  
Ouvrant toujours la gueule, et de leurs ventres chauds  
Exhalant dans les airs la fumée à longs flots ;

De vastes dômes blancs et des flèches gothiques  
Flottant dans la vapeur sur des monceaux de briques ;  
Un fleuve inabordable, un fleuve tout houleux  
Roulant sa vase noire en détours sinueux ,  
Et rappelant l'effroi des ondes infernales ;  
De gigantesques ponts aux piles colossales,  
Comme l'homme de Rhode, à travers leurs arceaux  
Pouvant laisser passer des milliers de vaisseaux ;  
Une marée infecte et toujours avec l'onde  
Apportant , remportant les richesses du monde ;  
Des chantiers en travail, des magasins ouverts,  
Capables de tenir dans leurs flancs l'univers ;  
Puis un ciel tourmenté, nuage sur nuage ;  
Le soleil comme un mort le drap sur le visage,  
Ou parfois dans les flots d'un air empoisonné  
Montrant comme un mineur son front tout charbonné ;  
Enfin, dans un amas de choses, sombre, immense,  
Un peuple noir, vivant et mourant en silence,  
Des êtres par milliers suivant l'instinct fatal  
Et courant après l'or par le bien et le mal.

**BEDLAM.**



— BEDLAM. —

---

Ah ! la mer est terrible au fort de la tempête,  
Lorsque levant aux cieux sa vaste et lourde tête,  
Elle retombe et jette aux peuples consternés  
Des cadavres humains sur des mâts goudronnés ;  
L'incendie est terrible autant et plus encore,  
Quand de sa gueule en flamme il étreint et dévore

Comme troupeaux hurlans les immenses cités.  
Mais ni le feu ni l'eau dans leurs lubricités  
Et les débordemens de leur rage soudaine,  
D'un frisson aussi vif ne glacent l'ame humaine  
Et ne serrent le cœur, autant que le tableau  
Qu'offrent les malheureux qui souffrent du cerveau,  
L'aspect tumultueux des pauvres créatures  
Qui vivent, ô Bedlam ! sous tes voûtes obscures !

Quel spectacle en effet à l'homme présenté,  
Que l'homme descendant à l'imbécillité !  
Voyez et contemplez ! Ainsi que dans l'enfance  
C'est un torse tout nu retombant en silence  
Sur des reins indolens, — des genoux sans ressorts,  
Des bras flasques et mous, allongés sur le corps  
Comme les verts rameaux d'une vigne traînante ;  
Puis la lèvre entr'ouverte et la tête pendante,  
Le regard incertain sur le globe des yeux,  
Et le front tout plissé comme le front d'un vieux ;

Et pourtant il est jeune. — Oui ; mais déjà la vie ,  
Comme un fil , s'est usée aux doigts de la Folie ;  
Et la tête , d'un coup , dans ses hébêtemens ,  
Sur le reste du corps a gagné soixante ans.  
Ce n'est plus désormais qu'une machine vile  
Qui traîne , sans finir , son rouage inutile ;  
Pour lui le ciel est vide et le monde désert ;  
L'été , sans l'émouvoir , passe comme l'hiver ;  
Le sommeil , quand il vient , ne lui porte aucun rêve ;  
Son œil s'ouvre sans charme au soleil qui se lève ;  
Il n'entend jamais l'heure , et vit seul dans le temps ,  
Comme un homme la nuit égaré dans les champs ;  
Enfin , toujours muet , la salive à la bouche ,  
Incliné nuit et jour , il rampe sur sa couche ;  
Car , le rayon divin dans le crâne obscurci ,  
L'homme ne soutient plus le poids de l'infini ;  
Loin du ciel il s'abaisse et penche vers la terre :  
La matière sans feu retourne à la matière.

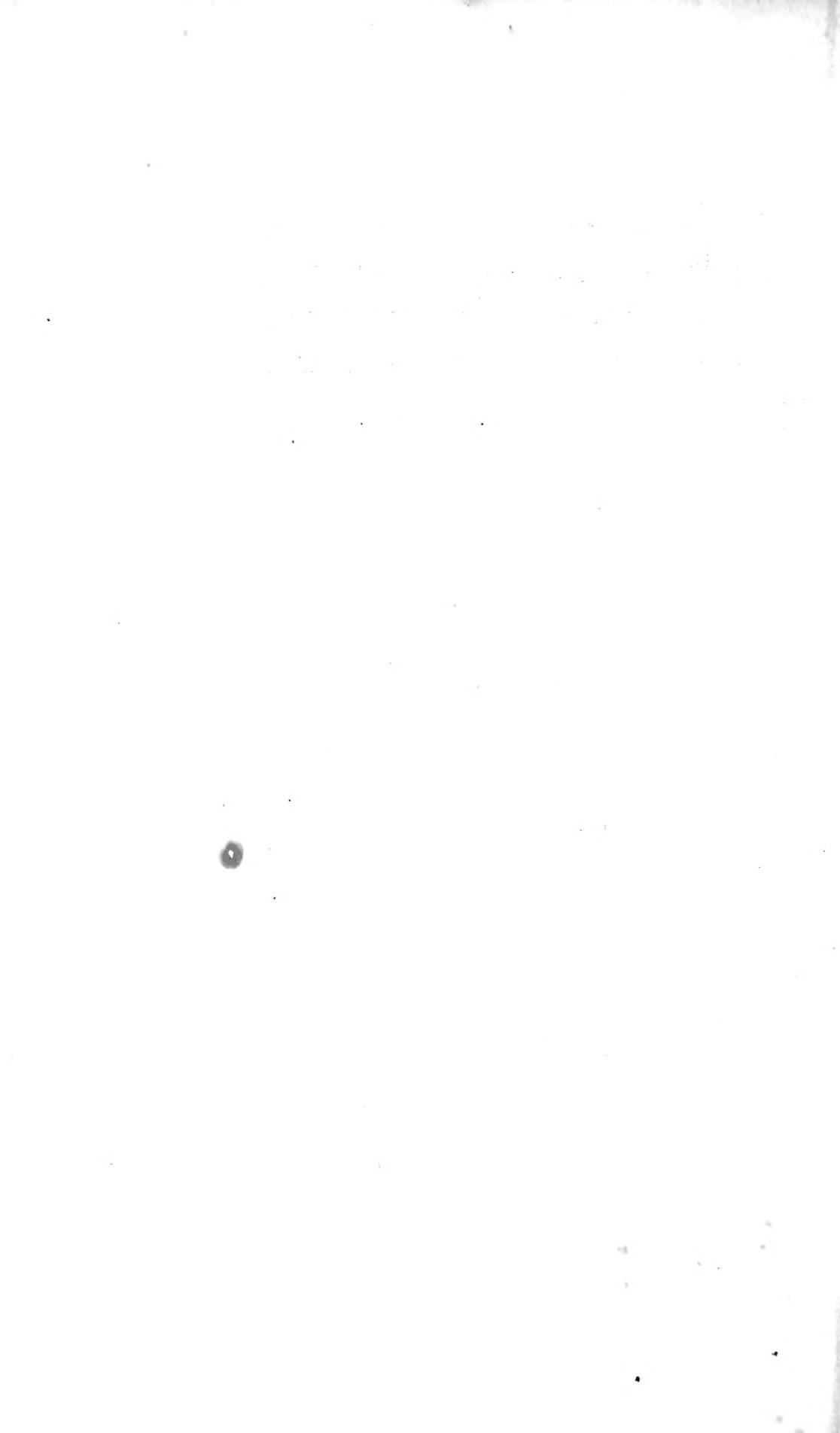
Maintenant, écoutez cet autre en son taudis ;  
Sur sa couche en désordre et quels bonds et quels cris !  
Le silence jamais n'habite en sa muraille ;  
La fièvre est toujours là le roulant sur la paille ,  
Et promenant, cruelle, un tison sur son flanc ;  
Ses deux yeux retournés ne montrent que le blanc ;  
Ses poings , ses dents serrés ont toute l'énergie  
D'un ivrogne au sortir d'une sanglante orgie.  
S'il n'était pas aux fers , ah ! malheur aux humains  
Qui tomberaient alors sous ses robustes mains !  
Malheur ! la force humaine est double en la démence.  
Laissez-la se ruer en un espace immense ;  
Libre, elle ébranlera les pierres des tombeaux ,  
Des plus hauts monumens les solides arceaux ;  
Et ses bras musculeux et féconds en ruines  
Soulèveraient un chêne et ses longues racines.  
Mais , couché sur la terre , en éternels efforts  
Le malheureux s'épuise , et devant ses yeux tords  
Le mal , comme une roue aux effroyables jantes ,  
Agite de la pourpre et des lames brûlantes ;

Et la destruction, vautour au bec crochu,  
Voltige, nuit et jour, sur son front blême et nu ;  
Puis les longs hurlemens, les courts éclats de rire,  
Comme sillons de feu, traversent son délire.  
Mais le pire du mal en ce vagissement,  
Le comble de l'horreur n'est pas le grincement  
Du délire chantant sa conquête sublime  
Par le rude gosier de sa triste victime,  
C'est la mort toujours là, la mort toujours auprès,  
Frapant l'être à demi sans l'achever jamais.

Et telles sont pourtant nos colonnes d'Hercule,  
Les piliers devant qui tout s'arrête ou recule,  
Les blocs inébranlés où les générations,  
L'une après l'autre, vont fendre et briser leurs fronts ;  
Le dilemme fatal aux plus sages des hommes,  
Le rendez-vous commun de tous tant que nous sommes,  
Où l'un vient pour avoir trop vécu hors de soi,

Et n'être en son logis resté tranquille et coi,  
L'autre, parce qu'il a regardé sans mesure  
Dans l'abîme sans fond de sa propre nature;  
Celui-ci par le mal, celui-là par vertu ;  
Tous, hélas ! quel que soit le mobile inconnu,  
Par l'éternel défaut de notre pauvre espèce,  
La misère commune et l'humaine faiblesse ;  
Et, de ce large cercle où tout semble aboutir,  
Où les deux pieds entrés, l'on ne peut plus sortir ;  
Où, gueux, roi, noble et prêtre, enfin la tourbe humaine  
Tourne au souffle du sort comme une paille vaine ;  
La porte la plus grande et le plus vaste seuil  
Par où passe le plus de monde, c'est l'orgueil,  
L'orgueil, l'orgueil impur, est la voie insensée  
Qui, de nos jours, conduit presque toute pensée  
A l'inepte folie ou l'aveugle fureur...  
O Bedlam ! monument de crainte et de douleur !  
D'autres pénétreront plus avant dans ta masse ;  
Quant à moi, je ne puis que détourner la face,

Et dire que ton temple , aux antres étouffans ,  
Est digne , pour ses dieux , d'avoir de tels enfans ,  
Et que le ciel brumeux de la sombre Angleterre  
Peut servir largement de dôme au sanctuaire.



**LE GIN.**



— LE GIN. —

---

Sombre génie, ô dieu de la misère !  
Fils du genièvre et frère de la bière ,  
Bacchus du Nord , obscur empoisonneur ,  
Écoute , ô Gin , un hymne en ton honneur .  
Écoute un chant des plus invraisemblables ,  
Un chant formé de notes lamentables

Qu'en ses ébats un démon de l'enfer  
Laisa tomber de son gosier de fer.  
C'est un écho du vieil hymne de fête  
Qu'au temps jadis à travers la tempête  
On entendait au rivage normand,  
Lorsque coulait l'hydromel écumant ;  
Une clameur sombre et plus rude encore  
Que le hurra dont le peuple Centaure,  
Dans les transports de l'ivresse, autrefois  
Épouvantait le fond de ses grands bois.

Dieu des cités ! à toi la vie humaine  
Dans le repos et dans les jours de peine,  
A toi les ports, les squares et les ponts,  
Les noirs faubourgs et leurs détours profonds,  
Le sol entier sous son manteau de brume !  
Dans tes palais quand le nectar écume  
Et brille aux yeux du peuple contristé,  
Le Christ lui-même est un dieu moins fêté

Que tu ne l'es : — car pour toi tout se damne ,  
L'enfance rose et se sèche et se fane ;  
Les frais vieillards souillent leurs cheveux blancs ,  
Les matelots désertent les haubans ,  
Et par le froid , le brouillard et la bise ,  
La femme vend jusques à sa chemise .

Du gin , du gin ! — à plein verre , garçon !  
Dans ses flots d'or , cette rude boisson  
Roule le ciel et l'oubli de soi-même ;  
C'est le soleil , la volupté suprême ,  
Le paradis emporté d'un seul coup ;  
C'est le néant pour le malheureux fou .  
Fi du porto , du sherry , du madère ,  
De tous les vins qu'à la vieille Angleterre  
L'Europe fait avaler à grands frais ,  
Ils sont trop chers pour nos obscurs palais .  
Et puis le vin près du gin est bien fade ;  
Le vin n'est bon qu'à chauffer un malade ,

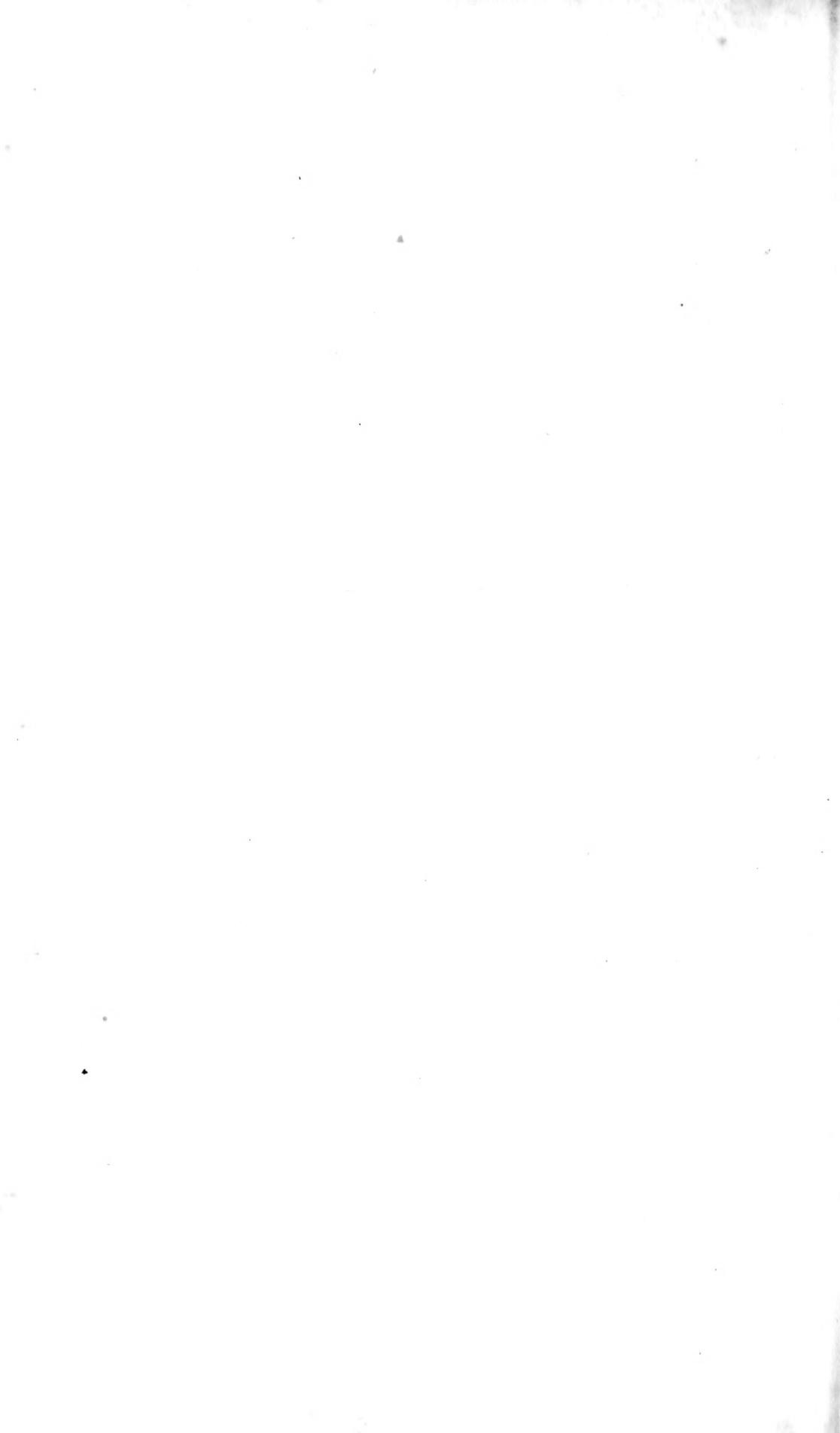
Un corps débile , un timide cerveau ;  
Après du gin le vin n'est que de l'eau :  
A d'autres donc les bruyantes batailles  
Et le tumulte à l'entour des futailles ,  
Les sauts joyeux , les rires étouffans ,  
Les cris d'amour et tous les jeux d'enfans !  
Nous , pour le gin , ah ! nous avons des ames  
Sans feu d'amour et sans désirs de femmes.  
Pour le saisir et lutter avec lui ,  
Il faut un corps que le mal ait durci.  
Vive le gin ! au fond de la taverne ,  
Sombre hôtelière , à l'œil hagard et terne ,  
Démence , viens nous décrocher les pots ,  
Et toi , la Mort , verse-nous à grands flots.

Hélas ! la Mort est bientôt à l'ouvrage ,  
Et pour répondre à la clameur sauvage ,  
Son maigre bras frappe comme un taureau  
Le peuple anglais au sortir du caveau.

Jamais typhus, jamais peste sur terre  
Plus promptement n'abattit la misère ;  
Jamais la fièvre, aux bonds durs et changeans,  
Ne rongea mieux la chair des pauvres gens :  
La peau devient jaune comme la pierre,  
L'œil sans rayons s'enfuit sous la paupière,  
Le front prend l'air de la stupidité,  
Et les pieds seuls marchent comme en santé.  
Pourtant, au coin de la première rue,  
Comme un cheval qu'un boulet frappe et tue,  
Le corps s'abat, et sans pousser un cri,  
Roulant en bloc sur le pavé, meurtri,  
Il reste là dans son terrible rêve,  
Jusqu'au moment où le trépas l'achève.  
Alors on voit passer sur bien des corps  
Des chariots, des chevaux aux pieds forts ;  
Au tronc d'un arbre, au trou d'une crevasse  
L'un tristement accroche sa carcasse ;  
L'autre en passant l'onde du haut d'un pont  
Plonge d'un saut dans le gouffre profond.

Partout le gin et chancelle et s'abîme ,  
Partout la mort emporte une victime ;  
Les mères même , en rentrant pas à pas ,  
Laissent tomber les enfans de leurs bras ,  
Et les enfans , aux yeux des folles mères ,  
Vont se briser la tête sur les pierres .

**LE MINOTAURE.**



— LE MINOTAURE. —

---

Allons , enfans , marchons la nuit comme le jour.  
A toute heure , à tout prix , il faut faire l'amour ;  
Il faut , à tout passant que notre vue enflamme ,  
Vendre pour dix schellings nos lèvres et notre ame.

On prétend qu'autrefois , en un pays fort beau ,  
Un monstre mugissant , au poitrail de taureau ,

Tous les ans dévorait en ses sombres caresses  
Cinquante beaux enfans, vierges aux longues tresses :  
C'était beaucoup, grand Dieu! mais notre monstre à nous,  
Et notre dévorant aux épais cheveux roux,  
Notre taureau, c'est Londres en débauche nocturne  
Portant sur les trottoirs son amour taciturne.  
Le vieux Londres a besoin d'immoler tous les ans  
A ses amours honteux plus de cinquante enfans;  
Pour son vaste appétit il ravage la ville,  
Il dépeuple les champs, et par soixante mille,  
Soixante mille au moins vont tomber sous ses coups  
Les plus beaux corps du monde et les cœurs les plus doux.

Hélas! d'autres sont nés sur la plume et la soie,  
D'autres ont hérité des trésors de la joie,  
Partant de la vertu. — Pour moi, la pauvreté  
M'a reçue en ses bras, sitôt que j'eus quitté  
Le déplorable flanc de ma féconde mère.  
O triste pauvreté, mauvaise conseillère,

Fatale entremetteuse , à quels faits monstrueux  
Livrez-vous quelquefois le seuil des malheureux ?  
Vous avez attendu que je devinsse belle ,  
Et lorsque sur mon sein , comme une fleur nouvelle ,  
La nature eut versé les plus purs de ses dons ,  
Une fraîcheur divine et de grands cheveux blonds ,  
Vous avez aussitôt montré ma rue obscure  
A l'œil louche et sanglant de l'ignoble luxure.

Moi j'étais riche , mais une divinité  
Qui foule tant de cœurs sous son pied argenté ,  
La froide convenance à l'œil terne et sans larmes ,  
Passant par mon logis et me trouvant des charmes ,  
Me jeta dans les bras d'un homme sans amour ;  
Un autre avait mon cœur , on le sut trop un jour .  
De là ma chute immense , effrayante , profonde ,  
Chute dont rien ne peut me relever au monde ,  
Ni pleurs ni repentirs. — Une fois descendus  
Dans la fange du mal , les pieds n'en sortent plus.

Malheur en ce pays aux pauvres Madeleines.  
Bien peu d'êtres, hélas ! dans nos villes chrétiennes,  
Osent prendre pitié de leurs longues douleurs,  
Et leur tendre la main pour essuyer leurs pleurs.

Et moi, mes sœurs, et moi, ce n'est pas l'adultère  
Et son dur châtement qui firent ma misère,  
Mais une autre femelle au visage éhonté,  
Un enfant de l'Orgueil, l'ardente Vanité,  
Ce monstre qui chez nous sous mille formes brille,  
Et de Londres au Japon pousse mainte famille  
A sans cesse lutter de luxe et de splendeur,  
Au prix de la fortune et souvent de l'honneur.  
Ah ! par elle mon père a vu son opulence  
Fondre comme l'écume au sein de l'onde immense ;  
Et mon cœur répugnant à prendre un bas état,  
A s'user nuit et jour dans un travail ingrat,  
De degrés en degrés, faible et pâle victime,  
Je suis tombée au fond de l'effrayant abîme.

Gémissez, gémissiez, mes sœurs, profondément,  
Mais si plaintif que soit votre gémissement,  
Si poignantes que soient vos douleurs et vos peines,  
Elles ne seront pas si vives que les miennes,  
Elles ne coulent pas d'un fond plein de douceur,  
Et n'ont pas comme moi l'amour seul pour auteur.  
Ah ! pourquoi de l'amour ai-je senti la flamme ?  
Pourquoi le lâche auquel j'ai livré ma jeune ame,  
L'homme qui m'entraîna du logis paternel,  
Méprisant sa parole et les feux de l'autel,  
M'a-t-il abandonnée à la misère infime ?  
Je n'aurais point, le front battu des vents du crime,  
Pour sauver mon enfant comme Agar au désert,  
Faute d'ange, trouvé le chemin de l'enfer.

Et partout l'on nous dit : Allez, femmes perdues !  
Et les femmes, nos sœurs, en passant par les rues,

S'éloignent devant nous avec un cri d'horreur ;  
Nous troublons leur pensée et nous leur faisons peur.  
Ah ! nous les détestons ! Ah ! quelquefois nous sommes  
Malheureuses au point qu'au front même des hommes  
Il nous prend le désir d'attenter à leur peau,  
De mettre avec nos mains leur visage en lambeau,  
Car nous savons d'où vient leur épouvante sainte,  
Nous savons que beaucoup ne tiennent qu'à la crainte  
De déchoir dans le monde et de perdre leur rang,  
Et que cette terreur est un ressort puissant  
Que plus d'une avec soin, en mère de famille,  
Dès le premier jupon passe au corps de sa fille,

Mais à quoi bon vouloir, par la plainte et les cris,  
Nous venger des regards dont nos cœurs sont flétris ?  
Les malédictions retombent sur nos ames.  
Sous le poignet de l'homme et le mépris des femmes,  
Ah ! quoi que nous disions, nous aurons toujours tort,  
Et nous ne pourrons rien changer à notre sort.

Il vaut mieux dans ce monde, épouvantable geôle,  
Achever jusqu'au bout notre pénible rôle;  
Il vaut mieux, aux clartés des théâtres en feux,  
Etourdir chaque soir nos fronts silencieux;  
Et que gin et whisky de leur onde enivrante,  
Rallumant dans nos corps une vie expirante,  
Nous fassent, s'il se peut, perdre le sentiment  
D'un métier que l'enfer seul égale en tourment.

Enfin, pour nous enfin, si la vie est une ombre  
Et la terre un borbier, — la mort n'est pas si sombre.  
Elle ne nous fait pas languir dans nos réduits,  
Et nous jette bientôt, pêle-mêle et sans bruits,  
Dans la fosse commune, immense sépulture.  
O Mort! oh! quel que soit l'aspect de ta figure,  
L'effet de tes yeux creux sur les pâles humains,  
Quand sur nos corps usés tu poseras les mains,  
Ton étreinte sera plus douce qu'on ne pense :  
Car, au même moment où fuira l'existence,

Comme un sanglant troupeau de vautours destructeurs,  
Nous verrons s'envoler les voraces douleurs  
Et les mille fléaux dont les griffes impures  
Faisaient tomber nos chairs en sales pourritures.

Allons, mes sœurs, marchons la nuit comme le jour ;  
A toute heure, à tout prix, il faut faire l'amour,  
Il le faut, ici-bas le destin nous a faites  
Pour garder le ménage et les femmes honnêtes.

**LES BELLES COLLINES D'IRLANDE.**



— LES BELLES COLLINES D'IRLANDE. —



Le jour où j'ai quitté le sol de mes aïeux,  
La verdoyante Erin et ses belles collines,  
Ah ! pour moi ce jour-là fut un jour malheureux.  
Là, les vents embaumés inondent les poitrines :  
Tout est si beau, si doux, les sentiers, les ruisseaux,  
Les eaux que les rochers distillent aux prairies,

Et la rosée en perle attachée aux rameaux !

O terre de mon cœur, ô collines chéries !

Et pourtant , pauvres gens , pêle-mêle et nus pieds ,  
Sur le pont des vaisseaux près de mettre à la voile ,  
Hommes , femmes , enfans , nous allons par milliers  
Chercher aux cieus lointains une meilleure étoile.  
La famine nous ronge au milieu de nos champs ,  
Et pour nous les cités regorgent de misère ;  
Nos corps nus et glacés n'ont pour tous vêtemens  
Que les haillons troués de la riche Angleterre.

Pourquoi d'autres que nous mangent-ils les moissons  
Que nos bras en sueur semèrent dans nos plaines ?  
Pourquoi d'autres ont-ils pour habits les toisons  
Dont nos lacs ont lavé les magnifiques laines ?  
Pourquoi ne pouvons-nous rester au même coin ,  
Et , tous enfans , puiser à la même mamelle ?  
Pourquoi les moins heureux s'en vont-ils le plus loin ?  
Et pourquoi quittons-nous la terre maternelle ?

Ah ! depuis bien long-temps tel est le vent fatal  
Qui loin des champs aimés nous incline la tête ,  
Le destin ennemi qui fait du nid natal  
De notre belle terre un pays de tempête ,  
Le mépris et la haine... O ma patrie , hélas !  
Pèserait-on si fort sur tes plages fécondes  
Que ton beau sol un jour s'affaisserait bien bas ,  
Et que la verte Erin s'en irait sous les ondes !

Mais heureux les troupeaux qui paissent vagabonds  
Les pâtures de trèfle en nos fraîches vallées ;  
Heureux les chers oiseaux qui chantent leurs chansons  
Dans les bois frissonnans où passent leurs volées.  
Oh ! les vents sont bien doux dans nos prés murmurans ,  
Et les meules de foin ont des odeurs divines ;  
L'oseille et les cressons garnissent les courans  
De tous vos clairs ruisseaux , ô mes belles collines !



**LA LYRE D'AIRAIN.**



— LA LYRE D'AIRAIN. —

---

Quand l'Italie en délire ,  
L'Allemagne aux blonds cheveux ,  
Se partagent toutes deux  
Les plus beaux fils de la lyre ,  
Hélas ! non moins chère aux dieux ,  
La ténébreuse Angleterre ,

Dans son île solitaire ,  
Ne sent vibrer sous sa main  
Qu'un luth aux cordes d'airain.  
Ah! pour elle Polymnie ,  
La mère de l'harmonie ,  
N'a que de rudes accens ,  
Et le bruit de ses fabriques  
Sont les hymnes magnifiques  
Et les sublimes cantiques  
Qui viennent frapper ses sens.

Écoutez , écoutez , enfans des autres terres !  
Enfans du continent , prêtez l'oreille aux vents  
Qui passent sur le front des villes ouvrières ,  
Et ramassent au vol comme flots de poussières  
Les cris humains qui montent de leurs flancs !  
Écoutez ces soupirs , ces longs gémissemens  
Que vous laissez tomber leur aile vagabonde ,  
Et puis vous me direz s'il est musique au monde

Qui surpasse en terreur profonde  
Les chants lugubres qu'en ces lieux  
Des milliers de mortels élèvent jusqu'aux cieux !

Là tous les instrumens qui vibrent à l'oreille  
Sont enfans vigoureux du cuivre ou de l'airain ;  
Ce sont des balanciers dont la force est pareille  
A cent chevaux frappés d'un aiguillon soudain ;  
Ici, comme un taureau , la vapeur prisonnière  
Hurle , mugit au fond d'une vaste chaudière ,  
Et, poussant au dehors deux immenses pistons ,  
Fait crier cent rouets à chacun de leurs bonds.  
Plus loin , à travers l'air , des milliers de bobines  
Tournant avec vitesse et sans qu'on puisse voir ,  
Comme mille serpens aux langues assassines  
Dardent leurs sifflemens du matin jusqu'au soir.  
C'est un choc éternel d'étages en étages ,  
Un mélange confus de leviers , de rouages ,  
De chaînes , de crampons se croisant , se heurtant ,

Un concert infernal qui va toujours grondant,  
Et dans le sein duquel un peuple aux noirs visages,  
Un peuple de vivans rabougris et chétifs  
Mêlent comme chanteurs des cris sourds et plaintifs.

## L'OUVRIER.

O maître, bien que je sois pâle,  
Bien qu'usé par de longs travaux  
Mon front vieillisse, et mon corps mâle  
Ait besoin d'un peu de repos ;  
Cependant, pour un fort salaire,  
Pour avoir plus d'ale et de bœuf,  
Pour revêtir un habit neuf,  
Il n'est rien que je n'ose faire :  
Vainement la consommation,  
La fièvre et son ardent poison,  
Lancent sur ma tête affaiblie  
Les cent spectres de la folie,

Maitre, j'irai jusqu'au trépas;  
Et si mon corps ne suffit pas,  
J'ai femme, enfans que je fais vivre,  
Ils sont à toi, je te les livre.

## LES ENFANS.

Ma mère, que de maux dans ces lieux nous souffrons !  
L'air de nos ateliers nous ronge les poumons,  
Et nous mourons, les yeux tournés vers les campagnes.  
Ah ! que ne sommes-nous habitans des montagnes,  
Ou pauvres laboureurs dans le fond d'un vallon ;  
Alors traçant en paix un fertile sillon,  
Ou paissant des troupeaux aux penchans des collines ;  
L'air embaumé des fleurs serait notre aliment  
Et le divin soleil notre chaud vêtement.  
Et s'il faut travailler sur terre, nos poitrines  
Ne se briseraient pas sur de froides machines,  
Et la nuit nous laissant respirer ses pavots,

Nous dormirions enfin comme les animaux.

LA FEMME.

Pleurez , criez , enfans dont la misère  
De si bonne heure a ployé les genoux ,  
Plaignez-vous bien : les animaux sur terre  
Les plus soumis à l'humaine colère  
Sont quelquefois moins malheureux que nous.  
La vache pleine et dont le terme arrive  
Reste à l'étable, et sans labeur nouveau ,  
Paisiblement sur une couche oisive  
Va déposer son pénible fardeau ;  
Et moi , malgré le poids de mes mamelles ,  
Mes flancs durcis, mes douleurs maternelles ,  
Je ne dois pas m'arrêter un instant :  
Il faut toujours travailler comme avant ,  
Vivre au milieu des machines cruelles ,  
Monter , descendre , et risquer en passant

De voir broyer par leurs dures ferrailles,  
L'œuvre de Dieu dans mes jeunes entrailles.

## LE MAÎTRE.

Malheur au mauvais ouvrier  
Qui pleure au lieu de travailler;  
Malheur au fainéant, au lâche,  
A celui qui manque à sa tâche  
Et qui me prive de mon gain;  
Malheur ! il restera sans pain.  
Allons, qu'on veille sans relâche,  
Qu'on tienne les métiers en jeu :  
Je veux que ma fabrique en feu  
Écrase toutes ses rivales,  
Et que le coton de mes halles,  
En quittant mes brûlantes salles,  
Pour habiller le genre humain,  
Me rentre à flots d'or dans la main.

Et le bruit des métiers de plus fort recommence ,  
Et chaque lourd piston dans la chaudière immense ,  
Comme les deux talons d'un fort géant qui danse ,  
S'enfonce et se relève avec un sourd fracas.  
Les leviers ébranlés entrechoquent leurs bras ,  
Les rouets étourdis, les bobines actives  
Lancent leurs cris aigus, et les clameurs plaintives ,  
Les humaines chansons plus cuisantes, plus vives ,  
Se perdent au milieu de ce sombre chaos ,  
Comme un cri de détresse au vaste sein des flots....

Ah! le hurlement sourd des vagues sur la grève ,  
Le cri des dogues de Fingal ,  
Le sifflement des pins que l'ouragan soulève  
Et bat de son souffle infernal ,  
La plainte des soldats déchirés par le glaive,  
La balle et le boulet fatal ,

Tous les bruits effrayans que l'homme entend ou rêve  
A ce concert n'ont rien d'égal ;  
Car cette noire symphonie  
Aux instrumens d'airain, à l'archet destructeur,  
Cette partition qui fait saigner le cœur,  
Est souvent chantée en partie  
Par l'avarice et la douleur.

Et vous, heureux enfans d'une douce contrée  
Où la musique voit sa belle fleur pourprée,  
Sa fraîche rose au calice vermeil,  
Croître et briller sans peine aux rayons du soleil ;  
Vous qu'on traite souvent dans cette courte vie  
De gens mous et perdus aux bras de la folie,  
Parce que doux viveurs, sans ennui, sans chagrins,  
Vous respirez par trop la divine ambroisie  
Que cette fleur répand sur vos brûlans chemins,  
Ah ! bienheureux enfans de l'Italie,  
Tranquilles habitans des golfes aux flots bleus,

Beaux citoyens des monts, des champs voluptueux

Que le reste du monde envie ;

Laissez dire l'orgueil au fond de ses frimas !

Et bien que l'industrie, ouvrant de larges bras,

Épanche à flots dorés sur la face du monde

Les trésors infinis de son urne féconde,

Enfans dégénérés, oh ! ne vous pressez pas

D'échanger les baisers de votre enchanteresse

Et les illusions qui naissent sous ses pas,

Contre les dons de cette autre déesse

Qui veut bien des humains soulager la détresse,

Mais qui, le plus souvent, ne leur accorde, hélas !

Qu'une existence rude et fertile en combats,

Où, pour faire à grand'peine un gain de quelques sommes,

Le fer use le fer et l'homme use les hommes.

— CONSCIENCE. —

---

Dieu du ciel , ô mon Dieu , par quels sombres chemins  
Passent journellement des myriades d'humains ?  
Combien de malheureux sous ses monceaux de pierre  
Toute large cité dérobe à la lumière ,  
Que d'êtres gémissans cheminent vers la mort ,  
Le visage hâlé par l'âpre vent du sort ?  
Ah ! le nombre est immense , horrible , incalculable ,  
A vous faire jeter une plainte damnable ;

Mais ce qui vous rassure et vous surprend le plus,  
C'est que dans ces troupeaux énormes de vaincus,  
Dans ces millions de gueux voués à la souffrance,  
Les moins forts bien souvent supportent l'existence  
Sans qu'un cri de révolte, un cri de désespoir  
Les écarte un seul jour des sentiers du devoir !  
O blanche conscience ! ô saint flambeau de l'ame !  
Rayon pur émané de la céleste flamme,  
Toi, qui dorant nos fronts de splendides reflets,  
Nous tiras du troupeau des éternels muets,  
Dieu dans le fond des cœurs ne te mit pas sans cause :  
Conscience, il faut bien que tu sois quelque chose,  
Que tu sois plus qu'un mot par l'école inventé,  
Un nuage trompant l'œil de l'humanité,  
Puisqu'il est ici bas tant de maigres natures,  
De pâles avortons, de blêmes créatures,  
Tant d'êtres mal posés et privés de soutien  
Qui n'ont pour tout trésor, pour richesse et pour bien,  
Dans l'orage sans fin d'une vie effrayante,  
Que le pâle reflet de ta flamme ondoyante.

# LA TAMISE.



— LA TAMISE. —

O toi qui marches en silence  
Le long de ce rivage noir,  
Et qui regardes l'onde immense,  
Avec les yeux du désespoir,  
Où vas-tu ? — Je vais sans folie  
Me débarrasser de la vie,

Comme on fait d'un mauvais manteau ,  
D'un habit que l'onde traverse ,  
D'un vêtement que le froid perce ,  
Et qui ne tient plus sur la peau.

— A la mort ! Enfant d'Angleterre !  
A la mort comme un indévoit ,  
A la mort quand sur cette terre  
La vie abonde à large flot ;  
Quand le pavé comme une enclume  
Jour et nuit étincelle , fume ,  
Et quand armé d'un fort poitrail ,  
Le chef encor droit sur le buste ,  
Tu peux fournir un bras robuste  
Et des reins puissans au travail !

— Travaille ! est bien facile à dire ,  
Travaille ! est le cri des heureux ,

Pour moi la vie est un martyre ,  
Un supplice trop douloureux .  
Dans mon humble coin sans relâche ,  
Comme un autre j'ai fait ma tâche ,  
Et j'ai fabriqué , j'ai vendu ,  
J'ai brassé de la forte bière ,  
J'en ai lavé l'Europe entière ,  
Et le sort m'a toujours vaincu ,

Ah ! si vous connaissiez cette île ,  
Vous sauriez quel est cet enfer ,  
Que la brique rouge et stérile  
Est aussi dure que le fer .  
Bien rarement la porte s'ouvre  
A celui que le haillon couvre ,  
Et l'homme , sans gîte la nuit ,  
Ose en vain , surmontant sa honte ,  
Soulever les marteaux de fonte ,  
Il n'éveille rien que du bruit .

Tout est muet et sourd... que faire ?  
Gueuser sur le bord du chemin ?  
Mais l'on ne prête à la misère  
L'oreille non plus que la main.  
Ici, ce n'est qu'en assemblée,  
Que dans une salle meublée,  
Que le cœur fait la charité :  
Il faut pour attendrir le riche,  
Qu'une paroisse vous affiche  
Au front le mot mendicité.

Avec cet écriteau superbe,  
Alors on a, comme un matin,  
On a de quoi ronger sur l'herbe  
Les restes pourris du festin.  
On vit tant bien que mal sans doute;  
Mais hélas ! hélas ! qu'il en coûte

De vivre à la condition  
D'essuyer de sa tête immonde  
Le pied boueux de tout le monde  
Comme le plus bas échelon !

Horrible ! horrible ! ah ! si la terre  
Manquant à chacun de vos pas,  
Au ciel alors, pauvre insulaire,  
Vous pouviez tendre les deux bras ;  
Si le pur soleil avec force,  
Comme un vieux chêne sans écorce,  
Réchauffait vos membres raidis ,  
Et si le Dieu qui nous contemple ,  
Ouvrant les portes de son temple ,  
Donnait un refuge à ses fils ;

Peut être .... mais vers la lumière  
Qui peut ici tourner les yeux ?

Pourquoi relever la paupière?  
Le plafond est si ténébreux.  
Notre terre toujours exhale  
Une vapeur noire, infernale,  
Qui nous dérobe l'œil divin ;  
Londres, toujours forge allumée,  
Londres, toujours plein de fumée,  
Nous fait au ciel un mur d'airain.

Puis pas une église entr'ouverte ;  
Si quelqu'une l'est par hasard,  
Une voûte creuse et déserte  
Et de l'ombre de toute part.  
Pas un christ et pas une image  
Qui vous redresse le visage  
Et vous aide à porter la croix ;  
Pas de musique magnanime,  
Pas un grain d'encens qui ranime :  
Rien que des pierres et du bois.

Et dehors la rue est boueuse ,  
L'air épais , malsain , glacial ,  
Il pleut... Oh ! la vie est affreuse  
A traîner dans ce lieu fatal.  
L'ame qui veut briser sa chaîne ,  
L'ame souffrante a peu de peine  
A forcer sa prison de chair ,  
Quand ce cachot , triste édifice ,  
Est sous un ciel rude , impropre ,  
Si tristement glacé par l'air .

Mais allons , la Tamise sombre  
Est le linceul fait pour les corps  
Que le malheur frappe sans nombre  
Et qu'il entasse sur ses bords .  
Allons , allons sans plus attendre ,  
Je vois déjà l'ombre s'étendre ,

Le ciel se confondre avec l'eau ,  
Et la nuit par toute la terre  
Sur les crimes de la misère  
Prête à jeter son noir manteau.

Adieu ! je suis le pauvre diable ,  
Je suis le pâle matelot  
Que par une nuit lamentable  
L'aile des vents emporte au flot.  
Sur l'onde il dresse en vain la tête ,  
Les hurlemens de la tempête  
De sa voix couvrent les éclats ;  
Il roule , il fend la vaste lame ,  
Il nage , il nage à perdre l'ame ,  
Le flot lui coupe et rompt les bras.

Point de bouée et point de câble ,  
Pas une clameur dans les ponts,

Et le navire impitoyable  
Paisiblement poursuit ses bords.  
Il fuit sous la vague en poussière ;  
Alors , l'enfant seul , en arrière ,  
Entre l'onde et le ciel en feu,  
Perdu dans cette immense plaine ,  
Et si frêle atôme qu'à peine  
Il arrive au regard de Dieu ;

Il n'attend plus que pour le prendre  
La mort s'élançe des enfers ,  
Ou qu'il l'entende redescendre  
Avec fracas du haut des airs.  
A devancer l'instant suprême  
Il se résigne de soi-même,  
Et du front ouvrant l'océan ,  
Le pauvre mousse avec courage  
Enfonce son pâle visage  
Et sans un cri plonge au néant.



**WESTMINSTER.**



— WESTMINSTER. —

Westminster ! Westminster ! Sur cette terre vaine  
Suis-je toujours en butte aux clameurs de la haine !  
Avant d'avoir subi le jugement de Dieu  
Suis-je au regard des miens toujours digne du feu !  
Hélas ! mes tristes os languissent dans mes terres,  
Mon domaine appartient à des mains étrangères.

Et l'on peut voir un jour les autans furieux ,  
Enfans désordonnés de l'empire des cieux ,  
De leurs souffles impurs chasser ma cendre illustre  
Et balayer mes os comme les os d'un rustre.

Westminster! Westminster! Au midi de mes jours,  
Le cœur déjà lassé d'orageuses amours,  
J'ai vu la calomnie, en arrière et dans l'ombre,  
S'asseoir à mon foyer comme une hôtesse sombre,  
En disperser la cendre, et, d'un bras infernal,  
Glisser de froids serpens dans le lit conjugal.  
J'ai vu dans le rempart de ma gloire fameuse,  
Au milieu des enfans de ma verve fougueuse,  
Une main attacher à mon front l'écriveau  
Qu'on met au front de ceux qui vivent sans cerveau.

Et puis on ébranla le chêne en ses racines,  
On sépara le tronc de ses branches divines,

Le père de la fille ; — on me prit mon enfant,  
Comme si la pressant sur mon sein étouffant,  
Mes baisers corrupteurs et ma tendresse impure  
Avaient pu ternir l'or de sa jeune nature;  
On enleva ma fille à mon cœur amoureux,  
Et, pour mieux empêcher l'étreinte du lépreux,  
On fit entre les bras de l'enfant et du père  
Passer la mer immense avec son onde amère.

Ah! pour l'homme qui porte en sa veine un beau sang  
Il n'est pas de torture et d'affront plus cuisant!  
Oh! quels coups malheureux! Oh! quelle horrible lame  
Que celle qui s'en va percer l'ame de l'ame,  
Le divin sentiment, ce principe éternel  
Des élans du poète et du cœur paternel!  
O morsures du feu sur les membres livides,  
O fouets retentissans des vieilles Euménides,  
Supplices des païens, antiques châtimens,  
Oh! qu'êtes-vous auprès de semblables tourmens!

Et voilà cependant, voilà les rudes peines  
Que m'ont fait endurer les colères humaines,  
Voilà les trous profonds que des couteaux sacrés  
Ont fait pendant long-temps à mes flancs ulcérés ;  
L'éternel ouragan, la bruyante tempête,  
Qui jusqu'au lit de mort hurlèrent sur ma tête,  
Et rendirent mon cœur plus noir et plus amer  
Que le fenouil sauvage arraché par la mer,  
Et le flot écumeux que la vieille nature  
Autour de l'Angleterre a roulé pour ceinture.

Westminster! Westminster! Oh! n'est-ce point assez  
De mon enfer terrestre et de mes maux passés?  
Par-delà le tombeau faut-il souffrir encore?  
Faut-il être toujours le Satan qu'on abhorre?  
Et mes remords cachés et leur venin subtil,  
Et le flot de mes pleurs dans les champs de l'exil,

Et l'angoisse sans fin de ma longue agonie!  
N'ai-je pas expié les fautes de ma vie?  
Westminster ! Westminster ! dans ton temple de paix  
Mes pâles ossemens descendront-ils jamais?

O grande ombre, ta plainte est lugubre et profonde.  
Ah ! je sens que durant ton passage en ce monde  
Tu fus comme un lion traqué dans les forêts,  
Que fatigant en vain de vigoureux jarrets  
Partout où tu passas dans ta fuite divine,  
Ta noble peau s'ouvrit au tranchant de l'épine,  
Et tes crins tout puissans restèrent aux buissons ;  
Partout il te fallut payer tes larges bonds,  
Et ton cœur généreux entr'ouvert sur le sable  
Versa jusqu'à la mort un sang inépuisable.

Mais aussi fallait-il, ô poète hautain !  
Avant de fermer l'œil à l'horizon lointain,

De rendre aux élémens ta sublime poussière,  
Que le glaive doré de ta muse guerrière  
Dans le sein du pays et dans son rude flanc  
Avec un rire amer pénétrât si souvent?  
Ah! pourquoi reçut-il une blessure telle  
Qu'il en pousse toujours une clameur mortelle,  
Et que la plaie en feu, difficile à guérir,  
Au seul bruit de ton nom semble toujours s'ouvrir!

Byron! tu n'as pas craint, jeune dieu sans cuirasse,  
D'attaquer corps à corps les défauts de ta race,  
De toucher ce que l'homme a de mieux inventé,  
Le voile de vertu par le vice emprunté;  
D'une robuste main, hardiment et sans feinte,  
Tu mis en vils lambeaux la couverture sainte  
Qui pèse sur le front de la grande Albion  
Plus que son voile épais de brume et de charbon,  
Le manteau qu'aujourd'hui de l'un à l'autre pôle  
Le pâle genre humain va se coudre à l'épaule,

Le drap sombre du *Cant* est tombé sous tes coups.  
De là tant de dédains, d'outrages, de courroux,  
De là ce châtement et cette longue injure,  
Contre laquelle en vain ta grande ombre murmure,  
Cette haine vivace et qui sur un tombeau  
Semble toujours tenir allumé son flambeau ;  
Comme si dans ce monde, imparfaits que nous sommes,  
Les hommes sans pitié devaient juger les hommes,  
Et comme si, grand Dieu ! le malheur éprouvé  
N'était pas le flot saint par qui tout est lavé.

O chantre harmonieux des douleurs de notre âge,  
Sombre amant de l'abîme au cantique sauvage,  
Cygne plein d'amertume et dont la passion  
D'une brûlante main pétrit le pur limon,  
Laisse rougir le front de la patrie ingrate ;  
Tandis que ton beau nom avec le sien éclate

Sur tous les points du globe en signes merveilleux,  
Laisse-la négliger tes mânes glorieux,  
Laisse-la, te couvrant d'un oubli sans exemple,  
Faire attendre à tes os les honneurs de son temple.

C'est l'éternel destin! c'est le sort mérité  
Par tous les cœurs aimant trop fort la vérité!  
Oui, malheur en tout temps et sous toutes les formes  
Aux Apollons fougueux qui, sur les reins énormes  
Et le crâne rampant du vice abâtardi,  
Poseront comme toi leur pied ferme et hardi;  
Malheur! car ils verront le monstrueux reptile,  
Gonflant de noirs venins sa poitrine subtile,  
Bondir sous leurs talons, et dans ses larges nœuds  
Ecraser tôt ou tard leurs membres lumineux,

Et la société, témoin de l'agonie,  
Loin de tendre la main aux enfans du génie,

De les débarrasser des replis du vainqueur,  
Toujours se bouchera l'oreille à leur clameur :  
Trop heureux si la vieille aux longs voiles rigides  
Abandonne les corps aux dents des vers avides,  
Et si son bras plus dur que celui de la mort  
Pour se venger aussi ne fait pas un effort,  
Et frappant à son tour la victime qui tombe  
Ne poursuit pas son ombre au-delà de la tombe.

Vieille et sombre abbaye, ô vaste monument  
Baigné par la Tamise et longé tristement  
Par un sol tout blanchi de tombes délaissées !  
Tu peux t'enorgueillir de tes tours élancées,  
De ta chapelle sainte aux splendides parois,  
Et de ton seuil battu par la pourpre des rois !  
Tu peux sur le granit de tes lugubres dalles  
Étaler fièrement tes pompes sépulcrales,  
Les sublimes dormeurs de tes tombeaux noircis,  
Tes princes étendus sur leurs coussins durcis,

Et tous les morts fameux dont la patrie entière  
Conservé avec respect l'éclatante poussière !  
Malgré tant de splendeur et de noms illustrés,  
Tant de bustes de pierre et de marbres sacrés,  
Malgré le grand Newton et le divin Shakspeare,  
Et le coin adoré des rêveurs de l'empire,  
O monument rempli de lugubres trésors !  
O temple de la gloire ! ô linceul des grands morts !  
On entendra toujours des ames généreuses  
Venir battre et heurter tes ogives poudreuses,  
Des ames réclamant au fond de tes caveaux  
Une place accordée à leurs nobles rivaux,  
Et toujours, vieux Minster, ces ames immortelles  
Te frapperont en vain de leurs puissantes ailes,  
Et leurs cris dédaignés, leurs funèbres clameurs,  
Dans le vaste univers soulèveront les cœurs.

**LA MENACE ET LA CORRUPTION.**



— LA MENACE ET LA CORRUPTION. —

I.

Les hústings sont dressés et le sabbat commence :

Vieille Corruption! entends-tu le pays

Frémir et s'agiter comme une mer immense

Au vent des passions qui soulèvent ses fils?

As-tu bien élargi l'antique conscience?

## II.

O fille à l'œil sanglant, aux entrailles d'airain,  
O ma digne compagne, ô puissante Menace !  
Pour corrompre le cœur du peuple souverain  
Avec toi j'ai lutté d'impudeur et d'audace,  
Et je pense, ma sœur, — que ce n'est pas en vain.

## I.

Moi, sous le vent du nord, au fond de sa chaumière  
J'ai couru visiter plus d'un pauvre électeur :  
Et là j'ai fait entendre au pâle censitaire  
Qu'il serait dépouillé de son toit protecteur,  
S'il refusait son vote au seigneur de sa terre.

## II.

Moi, de mes larges mains l'or a fui par torrens ;

Le fleuve ardent partout s'est ouvert une issue;  
Irrésistible, il a franchi le seuil des grands,  
Et retombant en pluie au milieu de la rue,  
Pénétré sans effort jusques aux derniers rangs.

## I.

Souvent j'ai rencontré dans les pauvres familles  
Des hommes vertueux, — mais d'un air furibond  
Devant eux j'ai levé tant de sombres guenilles,  
J'ai tant crié la faim, qu'ils ont baissé le front  
Pour ne point voir mourir leurs femmes et leurs filles.

## II.

Quelquefois j'ai vu l'or épouvanter les yeux ;  
Alors aux ouvriers sans travaux ni commandes,  
J'ai promis tant de brocs de porter écumeux,  
Tant de poissons salés et tant de rouges viandes,  
Que le ventre a dompté les cœurs consciencieux.

## I.

Il est vrai que toujours de généreuses ames  
Tonneront contre nous dans le temple des lois,  
Que l'on nous flétrira des noms les plus infâmes :  
Mais qu'importe, après tout, le bruit de quelques voix  
Contre le fort tissu de nos puissantes trames?

## II.

Ah! depuis cinq cents ans n'est-ce point notre sort?  
Tout nouveau parlement, comme bêtes sauvages,  
Nous traque avec ardeur et toujours à grand tort;  
Car l'amour du pouvoir croissant d'âges en âges,  
Notre couple vaincu renaît toujours plus fort.

## I.

En vain chaque parti nous chasse à coups de pierres ;

Vieux partisans du pape, austères protestans,  
Lorsque vient le moment d'étaler les bannières,  
Pour obtenir l'empire, ah! tous en même temps  
Nous tendent en secret leurs mains rudes et fières.

## II.

Pour nous anéantir il faudrait ici-bas  
Du riche à tout jamais déraciner l'engeance;  
Mais ce germe doré ne s'extirpera pas;  
La richesse toujours obtiendra la puissance,  
Toujours le malheureux lui cédera le pas.

## I.

Puis, nous sommes vraiment d'une forte nature,  
Nous sommes les enfans du pouvoir infernal,  
De ce pouvoir caché dans toute créature,  
Qui mène toute chose à son terme fatal,  
Et fait que rien de beau dans ce monde ne dure.

## II.

O Menace! ma sœur, à grands pas avançons ;  
Déjà la foule ardente, au bruit de la fanfare,  
Roule autour des hustings en épais tourbillons :  
Pour emporter d'assaut le scrutin qu'on prépare,  
Fais jaillir la terreur du fond de tes poumons.

## I.

Et toi, Corruption! répands l'or à main pleine,  
Verse le flot impur sur l'immense troupeau ;  
Qu'il envahisse tout, les hustings et l'arène,  
Et que la Liberté, présente à ce tableau,  
Voile son front divin de sa toge romaine.

**LE VEAU D'OR.**



— LE VEAU D'OR. —

---

O races de nos jours, ô peuples ahuris !  
Désertez les lieux saints et les sentiers prescrits ;  
Et vous, sombres moellons des vieilles cathédrales,  
Roulez du haut des cieux sous la main des Vandales.  
Partout il sort de terre un nouveau monument ,  
Un temple inébranlable, au solide ciment ,

Que le souffle des vents, les flèches de la foudre,  
Et le courroux de Dieu ne sauraient mettre en poudre,  
Un temple dont le marbre éclatant reluira,  
Tant que l'amour de l'or chez l'homme régnera!

Voyez! comme le bras de la passion vile  
Y pousse incessamment les enfans de la ville?  
Avec quels sourds fracas les piétons et les chars  
Vers son portique saint courent de toutes parts?  
Quels flots d'adorateurs, la rougeur au visage,  
L'haleine entrecoupée et les membres en nage,  
Gravitent à l'entour. — Jamais les dieux païens,  
Ni les tristes autels des vieux temples chrétiens,  
Ne virent autour d'eux se courber tant d'échines,  
Car celui qu'on adore en ces voûtes divines  
Est le plus grand de tous. — Ici, comme à Paris,  
Du moment où le pied a franchi le parvis,  
La morale, de peur d'une atteinte mortelle,  
Comme un cygne effrayé, jette au vent sa grande aile;

L'homme met de côté, comme un pesant fardeau,  
Tout ce qu'on voit au cœur s'épanouir de beau ;  
Les sentimens divins de l'époux et du père  
Ne sont plus que des mots, qu'une vaine chimère;  
L'ardente politique aux cris tumultueux,  
La gloire qui régît les bataillons poudreux,  
Les arts n'ont plus d'échos, et leur clameur splendide  
S'éteint sous les calculs de la foule cupide.  
Là, devant le veau d'or, ton nom, ô liberté,  
Comme une marchandise est froidement coté ;  
Là, d'une égale main, sans culte et sans patrie,  
Comme d'ignobles chiens nés pour la boucherie,  
On nourrit avec l'or deux sombres factions  
Sur la poitrine en sang des pauvres nations.  
Ce temple est le réduit de toutes les démençes,  
Le grand marché public aux trônes et croyances,  
Et pour le monde jeune et pour le monde vieux,  
L'autre d'où sont tirés et les rois et les dieux.

O profonde douleur ! ô terribles présages  
Qui tourmentent sans fin les penseurs de nos âges !  
Hélas ! hélas ! en vain, comme des chassieux,  
Qui marchent dans la nuit en clignant les deux yeux,  
Nous nous efforçons tous, pilotes sans boussole,  
De lire dans les feux de la grande coupole  
Vers quel noble avenir vogue le genre humain :  
Tandis que nous cherchons à l'horizon lointain,  
L'amour, l'amour de l'or envahit le rivage,  
Et son flot chaque jour déborde davantage.  
Le sol ne suffit plus à nos besoins pressans  
Pour combler désormais tant d'appétits puissans ;  
La terre ouvre trop peu son entraille divine,  
Les hommes et le ciel deviennent une mine,  
Et cette mine immense abonde en travailleurs,  
Ardens à découvrir les filons les meilleurs.  
Sous mille doigts fangeux, inépuisables veines,  
S'entr'ouvrent aujourd'hui les passions humaines,  
Les vices, les vertus, et le bien et le mal,  
Et la vie et la mort engendrent le métal.

L'or ruissèle de tout et par tout sur la terre,  
Et pour le déterrer, l'arracher et l'extraire,  
Rien ne coûte à l'audace et rien n'est respecté;  
Et l'Éternel, du sein de sa divinité,  
Voit exploiter aux mains de notre tourbe immense  
Jusqu'aux plus saints décrets de sa toute-puissance.



**LE PILOTE.**



— LE PILOTE. —

Un jour un homme au large et froid cerveau

Déchaîne les chiens de la guerre,

Leur dit : carnage ! et lance le troupeau

Sur l'Océan et sur la terre ;

Pour exciter leurs sombres aboimens ,

Tenir leurs gueules haletantes,

Il met en flamme, et les moissons des champs,  
Et les toits des villes croulantes ;  
Dans le sang pur il fait marcher les rois,  
Et bravant son peuple en furie,  
Charge l'impôt et ses énormes poids  
Sur l'épaule de la patrie ;  
Et puis enfin, succombant au fardeau,  
Faible, épuisé, manquant d'haleine,  
Avant le temps, sans jeunesse, au tombeau  
Il descend dévoré de haine.

Et tant de mal, pourquoi ? Pour rendre vain  
L'effort de cette pauvre France,  
Qui, l'œil en feu, criait au genre humain :  
Le monde est libre, qu'il avance !  
Pour arracher à ses baisers brûlans  
Le front de sa sœur l'Angleterre,  
Qui cependant après quinze ou vingt ans,  
Remise à peine de la guerre,

Sans lutte ardente et sans nouveau combat

Des antiques jours se détache,

Et d'un bras fort, dans l'arbre de l'état

Plante elle-même un coup de hache.

O William Pitt, ô nocher souverain,

O pilote à la forte tête !

Il est bien vrai que ton cornet d'airain

Domina toujours la tempête ;

Qu'inébranlable et ferme au gouvernail

Comme un Neptune tu sus faire,

Devant ta voix, tomber le sourd travail

De la grande onde populaire.

Mais quatorze ans, l'âge au plus d'un oiseau,

De ton pouvoir fut l'étendue,

Et ton bras mort, le fleuve de nouveau

Reprit sa course suspendue.

Ah ! le fou rire a dû prendre à l'enfer

Au bruit de tes gestes sublimes ;

Car pour un temps si court, ô cœur de fer !

Fallait-il donc tant de victimes ?

Fallait-il donc faire pleuvoir le sang

Comme la nue au ciel éclate,

Et revêtir la terre et l'Océan

D'un large manteau d'écarlate ?

**LE FOUET.**

1813

— LE FOUET. —

Ah ! ne sais-tu donc point qu'aujourd'hui la nature,  
Albion ! se révolte au seul mot de torture,  
Que la philosophie a noyé sous les eaux  
Jusqu'aux derniers charbons des bûchers infernaux,  
Que les durs chevalets, les pénibles entraves  
Et tous les châtimens réservés aux esclaves,

Aujourd'hui sont en poudre et le jouet du vent ;  
Tu ne peux l'ignorer... et pourtant comme avant  
Tu retiens près de toi la barbarie antique.  
Hélas ! non-seulement par-delà l'Atlantique  
Le fouet résonne encore , et ses nœuds destructeurs  
Déchirent les reins noirs des pauvres travailleurs ;  
Mais même dans ton sein , à tes yeux , sous ta face ,  
De coups abrutissans la loi frappe ta race ,  
Et pour le moindre tort déshonore le flanc  
Des robustes enfans qui te vendent leur sang.

Vieille et triste Albion , ô matrone romaine !  
Il est temps d'abroger ta coutume inhumaine ,  
De remplacer enfin l'ignoble châtement ,  
Malgré les lords hautains de ton vieux parlement.  
Ah ! fais vite , de peur que le monde en reproche  
Ne t'appelle bientôt : « Albion , cœur de roche ! »  
Et ne dise partout , à haute et forte voix ,  
Que les rouges gardiens de tes remparts de bois ,

Les boucliers vivans de ton trône immobile,  
Les défenseurs sacrés des lois et de la ville,  
Tes murailles de chairs, tes soldats valeureux,  
Sont traités par tes mains comme on traite des bœufs,  
Et tous les blancs troupeaux, honneur de la prairie,  
Que sans ménagement l'on mène à la tûrie,  
Et qui, le ventre plein de trèfle et de gazon,  
Accourent à la mort à grands coups de bâton.



# SHAKSPEARE.



— SHAKSPEARE. —

---

Hélas ! hélas ! faut-il qu'une haleine glacée  
Ternisse le front pur des maîtres glorieux ,  
Et faut-il qu'ici bas les dieux de la pensée,  
S'en aillent tristement comme les autres dieux !

De Shakspeare aujourd'hui les sublimes merveilles  
Vont frapper sans émoi les humaines oreilles ;

Dans ses temples déserts et vides de clameurs,  
A peine trouve-t-on quelques adorateurs.

Albion perd le goût de ses divins symboles,  
Hors du vrai par l'ennui les esprits égarés  
Tombent dans le barbare, et les choses frivoles  
Parlent plus haut aux cœurs que les chants inspirés.

Et pourtant quel titan à la céleste flamme  
Alluma comme lui plus de limons divers!  
Quel plongeur, entr'ouvrant du sein les flots amers,  
Descendit plus avant dans les gouffres de l'ame?

Quel poète vit mieux au fond du cœur humain  
Les sombres passions, ces reptiles énormes,  
Dragons impétueux, monstres de mille formes,  
Se tordre et s'agiter? quel homme de sa main

Sut, comme lui, les prendre au fort de leurs ténèbres,  
Et, découvrant leur face à la pure clarté,

Faire comme un Hercule au monde épouvané  
Entendre le concert de leurs plaintes funèbres ?

Ah ! toujours verra-t-on, d'un pied lourd et brutal ,  
Sur son trône bondir la stupide matière,  
Et l'Anglais préférer une fausse lumière  
Aux sublimes reflets de l'astre impérial ?

C'en est-il fait du beau sur cette terre sombre,  
Et doit-il sous la nuit se perdre entièrement ?  
Non, non , la nuit peut bien jeter au ciel son ombre,  
Elle n'éteindra pas les feux du firmament.

O toi qui fus l'enfant de la grande nature,  
Le plus fort nourrisson qu'elle ait jamais porté ;  
Toi qui, mordant le bout de sa mamelle pure,  
D'une lèvre puissante y bus la vérité ;

Tout ce que ta pensée a touché de son aile,  
Tout ce que ton regard a fait naître ici-bas,

Tout ce qu'il a paré d'une forme nouvelle  
Croîtra dans l'avenir sans crainte du trépas.

Shakspeare ! vainement sous les voûtes suprêmes  
Passe le vil troupeau des mortels inconstans,  
Comme du sable, en vain sur l'abîme des temps  
L'un par l'autre écrasés s'entassent les systèmes;

Ton génie est pareil au soleil radieux  
Qui, toujours immobile au haut de l'empirée,  
Verse tranquillement sa lumière sacrée  
Sur la folle rumeur des flots tumultueux.

**LE SPLEEN.**



— LE SPLEEN. —

---

C'est moi, — moi qui, du fond des siècles et des âges,  
Fis blanchir le sourcil et la barbe des sages ;  
La terre à peine ouverte au soleil souriant,  
C'est moi qui, sous le froc des vieux rois d'Orient,  
Avec la tête basse et la face pensive,  
Du haut de la terrasse et de la tour massive,

Jetai cette clameur au monde épouvanté :  
Vanité, vanité, tout n'est que vanité!  
C'est moi qui mis l'Asie aux serres d'Alexandre,  
Qui plus tard changeai Rome en un grand tas de cendre,  
Et qui, menant son peuple éventrer les lions,  
Sur la pourpre latine enfantai les Nérons :  
Partout j'ai fait tomber bien des dieux en poussière,  
J'en ai fait arriver d'autres à la lumière,  
Et sitôt qu'ils ont vu dominer leurs autels,  
A leur tour j'ai brisé ces nouveaux immortels.  
Ici-bas rien ne peut m'arracher la victoire,  
Je suis la fin de tout, le terme à toute gloire,  
Le vautour déchirant le cœur des nations,  
La main qui fait jouer les révolutions;  
Je change constamment les besoins de la foule,  
Et partant le grand lit où le fleuve humain coule.

Ah ! nous te connaissons, ce n'est pas d'aujourd'hui  
Que tu passes chez nous et qu'on te nomme ennui !

Prince des scorpions ! fléau de l'Angleterre !  
Au sein de nos cités fantôme solitaire,  
Jour et nuit l'on te voit , maigre et décoloré,  
Courir on ne sait où comme un chien égaré.  
Que de fois, fatigué de mâcher du gingembre,  
Dans ton mois le plus cher, dans ton mois de novembre,  
A d'horribles cordons tu suspends nos enfans,  
Ou leur ouvre le crâne avec des plombs brûlans !  
Arrière tes couteaux et ta poudre maudite,  
Avec tes instrumens va-t-en rendre visite  
Aux malheureux chargés de travaux continus !  
O sanglant médecin ! va voir les gueux tout nus  
Que la vie embarrasse, et qui , sur chaque voie,  
Présentent à la mort une facile proie;  
Les mille souffreteux qui , sur leurs noirs grabats,  
Se plaignent d'être mal , et de n'en finir pas ;  
Prends le monstre, et d'un coup termine leurs misères ;  
Mais ne t'avance pas sur nos parcs et nos terres ,  
Respecte les richards, et ne traîne jamais  
Ton spectre maigre et jaune autour de nos palais.

Eh ! que me font à moi les soucis et les plaintes,  
Et les gémissemens de vos races éteintes !  
Il faut bien que, jouant mon rôle de bourreau ,  
Je remette partout les hommes de niveau.  
O corrompus ! ô vous que mon haleine enivre,  
Et qui ne savez plus comment faire pour vivre ;  
Qui sans cesse flottant , voguant de mers en mers ,  
Sur vos planches de bois arpentez l'univers ;  
Cherchez au loin le vin et le libertinage ,  
Et , passant par la France , allez voir à l'ouvrage  
Sur son rouge établi le sombre menuisier  
Travaillant un coupable et le rognant d'un pied ;  
Semez l'or et l'argent comme de la poussière ;  
Pour vos ventres blasés fouillez l'onde et la terre ;  
Inventez des plaisirs de toutes les façons ,  
Que l'homme et l'animal soient les sanglans jetons ,  
Et les dés palpitans des jeux épouvantables  
Où viendront s'étourdir vos ames lamentables ;

Qu'à vos ardens regards, sous des poings vigoureux,  
Les hommes assommés tombent comme des bœufs,  
Et que, sur le gazon des vallons et des plaines,  
Chevaux et cavaliers expirent sans haleines;  
Malgré vos durs boxeurs, vos courses, vos renards,  
Sous le ciel bleu d'Espagne ou sous les gris brouillards,  
Et le jour et la nuit, sur l'onde, sur la terre,  
Je planerai sur vous, et vous aurez beau faire,  
Nouer de longs détours, revenir sur vos pas,  
Demeurer, vous enfuir : vous n'échapperez pas.  
J'épuiserai vos nerfs à cette rude course,  
Et nous irons ensemble, en dernière ressource,  
Heurter, tout haletans, le seuil ensanglanté  
De ton temple de bronze, ô froide cruauté !

Ennui ! fatal ennui ! monstre au pâle visage,  
A la taille voûtée et courbée avant l'âge ;  
Mais aussi fort pourtant qu'un empereur romain,  
Comment se dérober à ta puissante main ?

Nos envahissemens sur le temps et l'espace  
Ne servent qu'à te faire une plus large place,  
Nos vaisseaux à vapeur et nos chemins de fer  
A t'amener vers nous plus vite de l'enfer.  
Lutter est désormais chose inutile et vaine  
Sur l'univers entier ta victoire est certaine;  
Et nous nous inclinons sous ton vent destructeur,  
Comme un agneau muet sous la main du tondeur.  
Verse, verse à ton gré tes vapeurs homicides,  
Fais de la terre un champ de bruyères arides,  
De la voûte céleste un pays sans beauté,  
Et du soleil lui-même un orbe sans clarté;  
Hébête tous nos sens, et ferme leurs cinq portes  
Aux désirs les plus vifs, aux ardeurs les plus fortes;  
Dans l'arbre des amours jette un ver malfaisant,  
Et sur la vigne en fleurs un rayon flétrissant;  
Mieux que le vil poison, que l'opium en poudre,  
Que l'acide qui tue aussi prompt que la foudre,  
Que le blanc arsénic et tous les minéraux,  
Ouvrages ténébreux des esprits infernaux,

Fais circuler le mal sur le globe où nous sommes ;  
Jusqu'au dernier tissu ronger le cœur des hommes ;  
Et lorsque bien repu, vampire sensuel,  
A tes lèvres sans feu le plus chétif mortel  
Aura livré sa veine aride et languissante;  
Que la terre vaincue et toujours gémissante  
Aux bras du suicide abandonne son corps,  
Et sombre *coroner*, que l'ange noir des morts,  
Rende enfin ce verdict sur le globe sans vie :  
Ci-gît un monde mort pour cause de folie.



# LA NATURE.



— LA NATURE. —

---

I.

LES DÉFRICHEURS.

Invisibles pouvoirs, souffles impérieux,  
Monarques qui tenez l'immensité des cieux ,  
Vents qui portez le frais aux ondes des fontaines,  
Les ondes aux grands bois, les semences aux plaines,  
Et jetez à longs flots les flammes de l'amour  
A tout ce qui respire et ce qui voit le jour,

Défendez vos forêts, vos lacs et vos montagnes!  
Et toi, sombre empereur des humides campagnes,  
Qui tiens étroitement, comme un Triton nerveux,  
La terre toute blonde en tes bras amoureux,  
Redouble tes clameurs, tes murmures sauvages,  
Dévore, plus ardent, le sable de tes plages;  
Hérissé sur ton front tes cheveux souverains,  
Et de l'abîme noir levant tes larges reins,  
Pour garder les trésors de ta plaine écumante,  
Fais voler jusqu'au ciel la mort et l'épouvante;  
O vieil Océanus! ô père tout-puissant!  
Tes fureurs aujourd'hui ne sont que jeux d'enfant!  
Que nous font les cent voix des bruyantes tempêtes,  
Les mondes dans les cieux se brisant sur nos têtes?  
L'éclair livide et jaune et la foudre en éclats  
N'ébranlent pas notre ame et ne l'effraient pas.  
Nul peuple comme nous, dans son humeur altière,  
N'a su plus fortement remuer la matière,  
La mettre sous son joug, et s'en couronner roi  
Au nom de la pensée et de l'antique loi.

En dépit de la mort et de son noir squelette,  
Nous avons en tout point foulé notre planète,  
Elle nous appartient de l'un à l'autre bout ;  
Comme l'ombre et le jour nous pénétrons partout.  
O sublimes forêts, vieilles filles du monde,  
Tombez et périssez sous la hache féconde !  
Races des premiers jours, antiques animaux,  
Vieux humains, faites place à des peuples nouveaux,  
Dérobons à la mer ses terres toutes neuves,  
Domptons les fiers torrens et muselons les fleuves,  
Descendons sans effroi jusqu'au centre divin,  
Fouillons et refouillons sans repos et sans fin ;  
Et comme matelots sur la liquide plaine,  
A grands coups de harpons dépeçant leur baleine,  
Partout maîtres du sol, partout victorieux ,  
Dans le haut, dans le bas, sur le plein, dans le creux ,  
Du globe taciturne, immense et lourde masse,  
Suivant chaque besoin bouleversons la face.

## II.

## LE POÈTE.

Ah ! ce vouloir immense en un si petit corps,  
Cette force cachée en de faibles ressorts,  
Saisissent mon esprit de terreurs sans pareilles,  
Et je sens que le monde en toutes ses merveilles  
Ne nous présente pas de prodige plus beau  
Et de levier plus fort que l'homme et son cerveau.  
Et pourtant, au milieu de ce chant de victoire,  
Dans mon ame descend une tristesse noire ;  
Le regret comme une ombre obscurcit mon front nu,  
Et je ne songe plus qu'à pleurer le vaincu,  
Et je m'écrie alors : — Ah ! sur l'œuvre divine  
Verra-t-on sans respect se vautrer la machine,  
Et comme hippopotame, insensible animal,  
Fouler toute la terre avec un pied brutal ?  
Où les cieus verront-ils luire leurs voûtes rondes,

Si mille pieds impurs viennent ternir les ondes?  
Que diront les glaciers si leurs neigeux sommets  
Descendent dans la plaine et s'abaissent jamais,  
Et l'aigle, si, quittant le pays des nuages,  
Au dieu brûlant du jour il ne rend plus d'hommages,  
Et la grande verdure et ses tapis épais,  
Et les hauts monumens des antiques forêts,  
Les chênes, les sapins, et les cèdres immenses,  
Le plein déroulement de toutes les semences,  
Si l'active matière et ne vit et ne croît  
Que par l'ordre de l'homme, au signal de son doigt?  
Ah! les êtres diront chacun dans leur entrave,  
L'enfant de la nature a fait sa mère esclave!  
O nature, nature amante des grands cœurs,  
Mère des animaux, des pierres et des fleurs,  
Inépuisable flanc et matrice féconde  
D'où s'échappent sans fin les choses de ce monde,  
Est-il possible, ô toi dont le genou puissant  
Sur le globe nouveau berça l'homme naissant,  
Que tu laisses meurtrir ta céleste mamelle

Par les lourds instrumens de la race mortelle?  
Que tu laisses bannir ta suprême beauté  
Des murs envahissans de l'humaine cité?  
Et que tu ne sois plus comme dans ta jeunesse,  
Notre plus cher amour, cette bonne déesse,  
Qui mêlant son sourire à nos simples travaux,  
Des habitans du ciel nous rendait les égaux,  
Éternisait notre âge et faisait de la vie  
Un vrai champ de blé d'or toujours digne d'envie?  
Hélas! si les destins veulent qu'à larges pas  
Fuyant et reculant devant nos attentats,  
Tu remontes aux cieus et tu livres la terre  
A des enfans ingrats et plus forts que leur mère;  
O nourrice plaintive, ô nature, prends-moi,  
Et laisse-moi vers Dieu retourner avec toi.

## III.

## LA NATURE.

O mon enfant chéri, toi qui m'aimes encore,  
Et devines en moi ce que la foule ignore,  
Toi qui, laissant hurler le troupeau des humains,  
Viens souvent m'embrasser, me presser de tes mains,  
Et roulant par les airs des plaintes enfantines,  
Sur mon sein verser l'or de tes larmes divines;  
Oh! je comprends tes cris, tes mortelles frayeurs,  
Et dans tes yeux gonflés la source de tes pleurs.  
Je conçois ce que vaut pour l'ame droite et pure,  
Pour le cœur déchiré par l'ongle de l'injure,  
Pour un amant du bon et du beau, dégoûté  
Des fanges de ce monde et de sa lâcheté,  
Le sauvage parfum de ma rustique haleine;  
Je conçois ce que vaut la douceur souveraine  
Des vents sur la montagne à travers les grands pins,

La beauté de la mer aux murmures sans fins,  
Le silence des monts balayés par la houle,  
L'espace des déserts où l'ame se déroule  
Et l'aspect affligeant même des lieux d'horreur,  
Où le cœur se soulage et qui parlent au cœur.  
Aussi pour rassurer ton ame, ô mon poète,  
Et pour te consoler je ne suis point muette ;  
Bien que le livre obscur du lointain avenir  
Ne puisse sur mon sort devant toi s'entr'ouvrir,  
Que dans le mouvement d'une vie incessante,  
Un bandeau sur les yeux je conçoive et j'enfante,  
Je puis crier pourtant, et les sublimes voix  
Qui s'élèvent des monts, des ondes et des bois,  
L'hymne aux vastes accords, l'harmonieux cantique  
Qui monte jour et nuit du globe magnifique,  
Dans ton oreille chaste à longs flots pénétrant  
Viendra toujours calmer ton cœur désespérant.  
Qu'importe que le jeu de mes forces sublimes,  
Sur la verte planète et dans ses noirs abîmes,  
Soit en quelques endroits empêché par des nains ?

Qu'importe que le bras des orgueilleux humains  
S'attaquant à la terre, à ses formes divines,  
Écorche son beau sein du fer de leurs machines?  
Qu'importe que doués des puissances du ciel  
Ils changent à leur gré l'habitable mortel,  
Quels que soient les efforts de l'homme et de sa race,  
Que du globe soumis inondant la surface,  
Il soit pour la matière une cause de fin  
Ou de perfection un instrument divin?  
O mon enfant chéri! — jusqu'au jour où la terre,  
Comme le grain de blé qui s'échappe de l'aire  
Et qu'emportent les vents aux champs de l'infini,  
Aura développé son radieux épi;  
Jusqu'au jour où, semblable à la fleur qui se passe,  
Par la main du Seigneur effeuillée en l'espace,  
Elle ira reformer un globe en d'autres lieux  
Et fleurir au soleil de quelques nouveaux cieux;  
Toujours, ô mon enfant, toujours les vents sauvages  
De leurs pieds vagabonds balayeront les plages;  
La mer réfléchira toujours dans un flot pur

Et l'océan du ciel et ses îles d'azur ;  
Comme un ardent lion aux plaines africaines,  
Le soleil marchera toujours en ses domaines,  
Dévorant toute vie et brûlant toutes chairs ;  
On entendra toujours frissonner dans les airs  
De grands bois renaissans, des verdure sans nombre,  
Pour faire courir l'onde et faire flotter l'ombre ;  
Toujours on verra luire un sommet argenté,  
Pour les oiseaux divins, l'aigle et la liberté.

## ÉPILOGUE.



— ÉPILOGUE. —

---

O misère, misère,  
Toi qui pris sur la terre  
Encore toute en feu,  
L'homme des mains de Dieu;

Fantôme maigre et sombre,  
Qui du creux du berceau,

Jusqu'au seuil du tombeau,  
Comme un chien suis son ombre;

O toi qui bois les pleurs  
Écoulés de sa face,  
Et que jamais ne lasse  
Le cri de ses douleurs;

O mère de tristesse,  
Ces chants sont un miroir  
Où l'on pourra te voir  
Dans toute ta détresse.

J'ai voulu que devant  
Ton image terrible  
L'homme le moins sensible,  
Le plus insouciant,

Pût sentir et comprendre  
A quels prix redoutés

La Providence engendre  
Les superbes cités ;

J'ai voulu qu'en toute ame,  
La pitié descendit,  
Et qu'à sa douce flamme  
Tout cœur dur s'attendrît,

Et que moins en colère  
Et moins de plis au front,  
L'homme à juger son frère  
Ne fût plus aussi prompt.

Mais ce chant lamentable,  
Cet hymne plein d'effroi,  
O misère implacable,  
Ce cri digne de toi,

Est plutôt une dette  
Qu'en passant sous les cieux

J'acquitte, humble poète,  
Envers les malheureux,

Un cri de conscience  
Qui s'échappe soudain,  
Plutôt que l'espérance  
Et l'augure certain

Que l'on verra la terre  
Et son peuple fatal,  
Échapper à la serre  
Du noir vautour, — le mal.

Ah ! que l'homme travaille  
Et s'épuise en effort,  
Qu'il creuse, coupe, taille,  
Pour alléger son sort !

Il pourra de sa couche  
Faire sortir la faim,

Et mettre à toute bouche

Et le vin et le pain ;

Donner la couverture

Aux pauvres gens sans toits,

Et de laine et de bure

Vêtir tous les corps froids ;

Misère ! ô dure femme,

Il pourra t'arracher

Quelque jour notre chair,

Qu'il te restera l'ame.

Oui, notre ame sera

Toujours ta nourriture ;

Nul être n'en pourra

Sevrer ta lèvre impure,

Et de quelque façon

Que ce globe de fange,

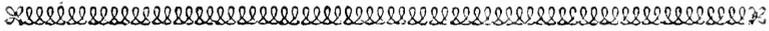
Sous la main du maçon,  
Se pétrisse et s'arrange ;

De quelque bon côté  
Que la terrestre boule  
Emporte , emporte et roule  
La triste humanité ;

Malgré les vains systèmes  
De ses pauvres enfans ,  
Les politiques blêmes  
Et leurs discours sanglans ;

L'ame est à toi , — Misère ,  
Et toujours la douleur  
Rêvera loin de terre  
Quelque monde meilleur.

FIN.



# TABLE.



## IAMBES.

Prologue. . . . .	3
La Curée.. . . .	7
Le Lion. . . . .	17
Varsovie. . . . .	23
Quatre-vingt-treize. . . . .	31
L'émeute. . . . .	37
L'idole. . . . .	43
La Popularité. . . . .	57
Dante. . . . .	67

Le Rire. . . . .	73
Melpomène. . . . .	79
Terpsichore. . . . .	89
L'amour de la Mort. . . . .	99
La Reine du Monde . . . . .	107
La Cuve. . . . .	115
Les Victimes. . . . .	123
Le Progrès. . . . .	129
Désolation. . . . .	135

## IL PIANTO.

Le Départ . . . . .	145
Le Campo Santo. . . . .	149
Mazaccio. . . . .	165
Michel-Ange. . . . .	167
Allégri. . . . .	169
Le Campo Vaccino. . . . .	173
Raphaël. . . . .	189
Le Corrège. . . . .	191
Cimarosa. . . . .	193
Chiaia. . . . .	197
Dominiquin. . . . .	211
Léonard de Vinci. . . . .	213
Titien . . . . .	215

**TABLE.****301**

Bianca. . . . .	219
L'adieu . . . . .	237

**LAZARE.**

Prologue. . . . .	244
Londres. . . . .	249
Bedlam. . . . .	253
Le Gin . . . . .	263
Le Minotaure. . . . .	271
Les Belles Collines d'Irlande. . . . .	281
La Lyre d'Airain. . . . .	287
Conscience. . . . .	299
La Tamise. . . . .	303
Westminster. . . . .	315
La Menace et la Corruption. . . . .	327
Le Veau d'Or. . . . .	335
Le Pilote . . . . .	343
Le Fouet . . . . .	349
Shakspeare. . . . .	355
Le Spleen. . . . .	361
La Nature. . . . .	371
Épilogue . . . . .	383





